
PS
9001
R32
v.1

J. Alcide Chaussé

2 v. $5 —

Vol. I.—No. 5 **MARS 1889.** Prix : 2 Cents



LE
Recueil Litteraire

PUBLICATION MENSUELLE

(16 Pages)

ROMANS — CONTES — NOUVELLES — POÉSIES
VOYAGES — SCIENCES — ETC.

Litterature Canadienne et Etrangere

SOMMAIRE

ABONNEMENT

Canada et Etats-Unis. - Un an, 25 centins.
Autres Pays de l'union postale - " " 35 centins.

Les [illegible] concernant le journal doivent être adressés [illegible] : Le Recueil Littéraire, [illegible] 40, [illegible], P. Q.

Victor Grenier, Editeur Propriétaire. | E. Z. Massicotte, Secrétaire de la Rédaction.

LE PETIT RECUEIL LITTERAIRE
MARS — 1889

TOUT EN CAUSANT

—— :o: ——

Vous qui avez lu, vous qui savez les plaisirs que vous ont donné la lecture ; vous qui avez étudié, vous qui avez gouté les bonheurs que vous ont procurez l'étude, ne plaigniez-vous pas les ignorants ?

Certains, répondent oui, d'autres répondent non. Moi, je les plains !

Pour quelle raison ? je ne saurais mieux dire que A. Debay, laissons le parler : " La culture de l'esprit développe toutes les facultés, la mémoire, le jugement, le raisonnement, etc., elle élève l'âme, développe les beaux sentiments, ennoblit le cœur et dirige dans la voie du bien. Elle nous rend bon, aimable, utile et cher a nos semblables, elle resserre les liens qui unissent les époux et les porte à donner une bonne éducation à leurs enfants, devoir sacré pour tout citoyen qui se croit solidaire envers son pays.

" Enfin, la culture de l'esprit est la source d'une foule de plaisirs et de bonheurs, auxquels l'être ignorant reste toujours étranger.

" O femmes ! ô hommes ! cultivez bien votre esprit, surtout que ce soit dans un but moral. On peut briller par les parures, mais on ne saurait plaire que par l'esprit. C'est l'esprit qui vivifie le corps, qui anime et embellit la physionomie, qui pare de mille charmes, la femme la plus maltraitee de la nature ; l'esprit conquiert tout sur la terre, amour, honneurs, gloire et richesses. "

**
*

Les dames américaines ne sont certainement pas en arrière de leur siècle, ils ne demandent qu'une chose très simple : voilà des milliers d'annees que les hommes gouvernent, qu'on leur confie les affaires du pays ; elles veulent avoir leur tour. C'est que voyez-vous, le dix-neuvième siècle a bien produit l'émancipation des noirs, chez les Yankees, pourquoi ne commenceraient-ils point le vingtième en donnant à la femme le droit de vote, d'être *députée* et même *présidente* des Etats-Unis ? Quand on est lancé dans la voie du progrés il me semble qu'on ne doit pas s'arrêter en si beau chemin.

Je parie qu'en plein vingtième siècle les *candidates* auront remplacé les candidats. Quelles élections dans ce temps prochain ? Pour sûr, que dix fois sur dix les hommes mettront les principes de côté et voteront pour la plus jolie femme. C'est mon opinion, du moins, c'est ce que je ferais. Mais aussi dans ce temps prochain gare les chignons ! ! !

Le jour où les femmes seront *députées*, les perruquiers seront rois.

....

Un ami de la république voisine m'a envoyé un journal curieux ; " *Daughters of America* " entièrement rédigé par des femmes et ne s'occupant que des droits passés, présents et futurs de la plus belle moitié du genre humain. C'est extrêmement épatant et d'un chic... à faire crever de rire, nos spirituelles canadiennes.

Cette idée, abracadabrante comme disait Adam Mizare a dû germer dans le cerveau d'un Yankee qui possédait une femme acariâtre. Il a voulu lui donner une occupation. Oui, car, la femme est trop poétique trop idéale pour avoir trouvé cela.

Cependant, si quelques unes de mes lectrices désiraient elles aussi approfondir les grandes questions sociales qui sont du ressort des dames je me ferai un plaisir de lui donner l'adresse du journal, afin qu'elles soient en état de puiser à sa source même, les connaissances nécessaires, qui feront de la femme, *l'homme d'état* par excellence.

***

La semaine dernière votre humble serviteur faisait sa tournée ordinaire chez les marchands de vieux livres—car il n'y a rien que j'aime tant, que bouquiner, compiler et collectionner—j'achetai un volume trèsrare, très poudreux, d'une apparence très misérable. Rendu chez moi, dans ma petite chambre, dans mon sanctuaire, j'examinais comme

Loin des regards, enfoui dans l'ombre ;

un avare, ce trésor plus précieux pour moi que le vil métal. Soudain entre les feuillets pressés se présenta à ma vue, un papier jauni par le temps, rongé, coupé, percé ici et là. Curieux comme un fils d'Eve, je dépliai, avec la plus grande précaution, ce papier mystérieux. Jugez de ma surprise quand je lu ce qui suit : (l'ortographe selon l'originale).

CHANSONS NOUVELLE

I

Antre bacus et la moures
je passerai mes plus beaux jour
lorsque je suis sous la traille
dans mamin unc boutielle
ma metres ou prais de mois
je vie plus heureux qun roi.

2

je len brasse quns je veux
nous nous et mon tous les deux
quan je dorre elle me revielle
dans sa mins une boutielle
clle aime ame voire entrain
souvant elle me varce plain

3

les son ses amans tranci
qui languis jour et nuis
de llceur nen veul pas boir
peur de trou ples leur memoire
mois jan boi je vis contens
comme uns oiseau du plain tant

4

bacus assis sur un donneau
fais la gaire au buveur deaux
retire tois cœur de glaice
Ce nest pas esi da plaice
pour etre mon conpagnon
faut vider verre et flacon

C'est tout à fait original, mais j'aimerais à savoir toujours par ce que je suis fils d'Eve, quel est l'auteur de cette charmante chansonnette.

E. Z. Massicotte.

Vers sur un vieux violon trouve par hasard dans la poussiere d'une vieille mansarde.

I

Vieux témoin du passé, qui dors dans la poussière
Comme un guerrier vainqueur dans le dernier combat,
Comme une lampe éteinte en donnant sa lumière
Dans son dernier éclat !

Si tu pouvais briser l'inflexible silence
Qui pèse pour toujours sur tes cordes sans voix,
Tu trouverais encor la foule avide, immense
Des beaux jours d'autrefois !

Tu verrais s'empresser la jeunesse brillante
Et l'austère vieillesse, oubliant ses douleurs,
Et tu verrais tomber, sous ta note vibrante,
Une moisson de fleurs.

Mais non ! Le cœur ardent qui te donnait la vie,
Qui te faisait gémir, qui te faisait chanter,
Est fermé pour toujours à la douce harmonie...
Tu ne peux que pleurer !....

Quand l'âme a deserté l'instrument qu'elle anime,
Les saints concerts en chœur la suivent glorieux !
Et l'instrument brisé dans sa douleur sublime
Pleure silencieux....

II

Ami, ne pleure pas : la lyre est immortelle !
Pour consoler la terre, en remontant aux cieux,
Elle laisse tomber la divine étincelle
Des sons mélodieux !

L'artiste la recueille, et bientôt l'Harmonie,
Electrique chaînon, fait vibrer tous les cœurs ;
L'ardent Travail se lève, et prepare au génie
La palme des vainqueurs !

Ami, prête l'oreille aux sonates savantes
Qui tiennent sous leur charme un peuple admirateur.
Ne reconnais tu pas de tes notes brillantes
L'immortelle splendeur ?

Ne retrouves-tu pas l'éclat de ton tonnerre
Dans les sons orageux du sombre Beethoven ?
Et n'admires-tu pas l'accent de ta prière
Dans le tendre Jehin ?

Ducharme, Chatillon, Mantelht, Martel, Desève,
Font revivre tes chants : tu peux dormir en paix
Dans les cœurs canadiens l'harmonieuse sève
Ne tarira jamais !

L. A. Brunet.

LE BOIS D'HOBOKEN

LÉGENDE DE LA MYTHOLOGIE AMÉRICAINE.

[Pour "Le Petit Recueil Littéraire."]

I

Le bois d'Hoboken situé près de New-York est sans contredit un des plus beaux lieux de promenade qu'il y ait en Amérique. A ce sujet mon grand-père qui descendait en ligne droite de Tartarin de Tarascon 1er, me racontait souvent une certaine légende assurant que l'endroit était fatal aux demoiselles...! C'est pourquoi jeunes lectrices, je ne vous conseille pas de visiter ce bois.

Toutefois, si jamais il vous arrive de passer par là, demandez à une commère ce qu'elle pense de cette forêt ? Elle vous répondra invariablement, en levant la vue au ciel, avec une mimique exprimant la frayeur. " Ah ! ma fille, ne va jamais dans le bois d'Hoboken ! ! ! "

II

Vers le temps où remonte ce récit, cette partie de la forêt qu'on appelle maintenant le bois d'Hoboken, était sous la garde et la haute surveillance de Messou-Dieu, qui selon la mythologie américaine, répara les désastres causés par le déluge. C'était un lieu réservé aux sacrifices surtout par les Astèques quand ils poussaient leurs incursions jusque là. Jamais, oh ! non, jamais ! depuis Acamapixtli, premier roi du Mexique (1380), jusqu'à Montézuma, le dernier roi (1520), personne n'avait souvenance que la forêt eut été profanée ni par les pas, ni par les regards d'aucun visage pâle. C'est que Messou avait ordonner à ses adorateurs de ne laisser pénétrer aucun étranger sur le terrain, où il aimait à goûter seul, avec ses chiens, les plaisirs de la chasse. Mais un jour, hélas ! —ceci se passait après la conquête du Mexique par les Espagnols—les colons envahirent la forêt. Le Dieu entra dans une grande colère, il envoya maints et maints maux sur ces profanateurs qui le méconnaissaient, sema la mort dans les familles de ces hommes inconnus, qui ne l'adoraient, qui le méprisaient

Rien n'y fit ; l'œuvre de destruction continua sa marche à travers son domaine. Des centaines d'arbres succombèrent sous les coups de hache des envahisseurs. Enfin il résolut d'inspirer la terreur.

Une nuit, au milieu d'un cataclysme effroyable, entouré de feu, il descendit des nués et enleva une vierge blanche, jeune et jolie, une charmante enfant. Après l'avoir torturée, après l'avoir soumise aux dernières infamies, il condamna son âme à lui procurer chaque année une vierge blanche, jeune et jolie. Son corps sanglant et meurtri retomba non loin de son ancienne demeure. Puis une voix terrible, qui dominait les éléments en furie, fit entendre que des punitions, plus rigoureuses encore, seraient infligées, si désormais on osait usurper sa propriété.

Ce chatiment exemplaire produisit l'effet désiré, aucun être humain n'y toucha plus.

III

" Aujourd'hui " dit un chroniqueur " c'est un site charmant, rempli d'oiseaux et de murmures ! le vent y est plus doux et les violettes répandent en silence leurs cassolettes de parfums... "

Malheureusement, chaque année, et jamais depuis l'âme de la malheureuse vierge n'a failli, une jeune fille meurt ou disparaît dans ce paradis terrestre. C'est pourquoi jeunes lectrices, je ne vous conseille pas de visiter ce bois. Si jamais il vous arrive de passer par là, demandez à une commère ce qu'elle pense de cette forêt ? Elle vous répondra invariablement : " Ah ! ma fille, ne va jamais dans le bois d'Hoboken ! ! !

ADAM MIZARE.

Les AMOURS du PAPA de ma FEMME

—MONOLOGUE—

[Pour "Le Petit Recueil Littéraire."]

Mon premier petit nom, c'est Antoine... mon second, Conficius... tout comme le grand philosophe chinois... Je suis marié à une femme.. jeune... assez jolie.. et pas bête du tout... Je possède deux enfants, deux chérubins... un beau-père et.... une belle-mère, qui ressemble à toutes les autres belles-mères, ce qui veut dire, tyrannique, colère, monstrueuse... De plus, j'ai quelque chose comme vingt mille dollars placés quelque part... et ce quelque part me fait rapporter une somme rondelette... Mais bast ! tous ces petits détails de moi-même, ne vous intéressent guère hein !... Pour me bien poser, me rendre désennuyeux, je vais vous conter une histoire... oh mais une histoire sans pareille, une histoire rasade.

La voici : Un soir, vers les onze heures, que j'étais couché et que je ronflais, ma femme m'éveilla en s'écriant : Antoine —Elle ne m'appelle jamais Conficius... c'est trop long à prononcer voyez-vous... ça empâte la bouche et ça sent le Volapûk—il faut que je te parles.

—Tu le feras demain matin, lui dis-je en me retournant.

—Non, mon petit mari.. il faut que je dise ça, tout de suite.. c'est très important.

—Ah oui ! je la connais celle-là... c'est pour que je t'achète encore un soupçon de chapeau... eh bien soit, je te l'acheterai, mais mille millions de n'importe quoi, laisse moi dormir !

—Non, mon petit mari..

—Quoi ! tu ne veux pas me laisser dormir ?

—Oui ! oui... Mais ce n'est pas un chapeau......

—Qu'est-ce que c'est donc alors ?

—C'est ..... c'est......

—Ah tiens ! tu m'embêtes... fiche moi la paix !

J'allais de nouveau retomber dans les bras du sommeil, quand ma femme s'approchant de mon oreille me dit bien bas :

—Papa se dérange ! ! !

Un tel aveu !... et fait par la bouche de sa femme... scrognegnieu c'en était une trop forte... De surprise, je me levai aussi vite qu'un pantin élastique sort de sa boite, quand on ne pèse plus sur lui.

—Explique toi Augustine, explique toi de grâce, fis-je anxieux ?

Alors dans un récit pittoresque, émaillé de plaintes douloureuses,

assaisonné de larmes, elle me fit savoir que l'auteur de ses jours en l'absence de sa moitié—ma belle-mère était dans ce temps, en promenade chez un autre de ses gendres... un martyr... un semblable à moi... —se déréglait !

—Mais qui te fait croire cela, mon Augustine ?

—Ses sorties de tous les jours, à cinq heures... mon petit mari.

—Je n'y vois rien de mal ?

—C'est qu'il va chaque fois a la même place.

—Et où va-t-il ?

—Rue Ste Elizabeth en haut.

—Ah ! ah !...... Il y a des ténèbres là dedans... je verrai à les éclaircir.

Et là dessus, pour de bon, je retombai dans les bras de Morphée.

....

Le lendemain, fortement intrigué de l'aveu de ma femme, je me déguisai... et suivis mon beau-père... Après dix minutes de marche, je le vis s'arrêter à une maison à l'aspect fort respectable... Je l'attendis une demi-heure... Au bout de ce temps le trompeur sortit... Il avait une figure réjouissante... un sourire continuel errait sur ses lèvres épanouies.. il avait un air guilleret quoi ! J'étais resté devant la dite maison.. et quand la silhouette du papa de ma femme fut à l'état de perspective.. je sonnai où il avait sonné... Un homme m'ouvrit.

—Qui demeure ici, demandai-je ?

—M. Bertruquet, artiste-peintre.

—C'est vous-même ?

—Oui monsieur.

—Aimez-vous à tromper vous ?

—Point du tout.

—Aimez-vous à ce que les autres trompent ?

—Non plus.

—Alors, vous ne souffrez pas la complicité d'un mensonge ?

—Mille fois non.

—Vous êtes donc innocent ?

—Innocent ! Et de quoi ?

—Dame d'une supercherie, d'une tromperie, d'une... enfin de quelque chose de répudiant.

—Monsieur......!

—Bonjour, monsieur !

Et je m'en allai sans rien savoir de positif, fort colère de mon peu de réussite.

Mais c'est égal.. demain je saurai tout, me dis-je en manière de consolation.

En effet, le lendemain, vers 4 heures, je me rendis de nouveau chez M. Bertruquet, peintre-artiste.

C'est lui-même qui répondit à mon coup de sonnette. A ma vue, il se recula vivement, et fit ensuite une grimace qui dénotait sa frayeur, car il n'y avait pas de doute qu'il me prenait pour un fou.

—Je veux vous parler, lui dis-je en me jetant dans l'escalier.

Quand nous fûmes en haut :

—Il faut que vous me cachiez.

—Vous cacher ! Pourquoi ?

—Pour ne pas être vu, parbleu !

—Mais encore ?

—Tiens ! vous voulez savoir beaucoup... eh bien vous ne saurez rien... Ce que je désire de vous, ce ne sont pas des questions.. mais bien votre silence.. et un petit endroit bien clos, où ma personne ne pourra être vue et où mes yeux pourront voir.

—Je n'ai que cet écran.

—C'est bon pour ne pas être vu, mais pas pour voir, ça ?

—Pardon ! il y a une dechirure au coté gauche de la toile.

—Tres bien alors.. cela fait mon affaire... Voilà quelques argents pour votre trouble.

A ce moment, la sonnette du dehors se fit entendre. Vitement, je me cachai... et mon beau-père entra.

—Enfin, demanda-t-il au peintre, a-t-elle ses couleurs ?

—Oui monsieur, répondit celui-ci, j'en ai posees sur ses joues ce matin.

—Et ses épaules ?

—Splendides monsieur, splendides... Voulez-vous les examiner ?

—Vous osez me demander une telle chose ? fit mon beau-père avec une voix pleine de passion.

Moi, derrière mon écran j'étais content.. le moment désiré était venu... j'allais la voir cette fameuse femme... cette femme avec des couleurs sur les joues..., cette femme aux épaules splendides... j'allais les surprendre tous deux à......

—Monsieur, dit l'artiste a mon beau-père, pour mieux l'examiner veuillez donc passer dans la pièce voisine... il fait là beaucoup plus clair qu'ici... la fenêtre donne sur un jardin... Et pour bien comprendre mon œuvre... il faut de la lumière... beaucoup de lumière.

A ces paroles, j'ajoutai un petit juron de ma composition. Il y avait de quoi... la scène allait se passer sans ma présence.

Tous deux sortirent. Et moi je restai... cacher, me contentant d'écouter le plus possible.

Tout-a-coup, j'entendis le papa de ma femme s'écrier :—Oh ! mon Dieu ! que vous etes belle ma . ..

Ah ! c'en était trop !

Je sortis comme une trombe de ma cachette et courus de même à la porte du fond, qui était entr'ouverte. Je regardai.

Quelle surprise ! quelle stupéfaction !... Mon beau-père était devant une femme... mais une femme en peinture... la sienne ! ! ! ! !

....

Je filai vers Augustine qui me ria au nez de mon aventure !

—Eh bien ? fis-je en fronçant mes sourcils.

—Eh bien mon petit mari... tu as joue un rôle un peu ridicule !

Et c'est la récompense que mon épouse m'a donné pour mon espionnage.

Oh ! les femmes... qui les comprend ? Personne. C'est ça qu'est rasoir.

VARAINE.

On pleure quelquefois les illusions avec autant de tristesse que les morts.

GUY DE MAUPASSANT.

Feuilleton du PETIT RECUEIL LITTERAIRE.

JULIE DE FENESTRANGES

PAR ALFRED DES ESSARTS.

No. 2

I.—LE DÉPART.

De sombres nuages semblaient s'être appesantis sur ce château jadis retentissant du bruit des fêtes. Un matin, le mouvement y revint comme par enchantement. Les laquais traversaient à la hâte les longues galeries. Le maitre jardinier avait cueilli de beaux bouquets pour en décorer les vases du Japon. Le majordome faisait tendre de tapisseries neuves les murs d'un appartement. Tout annonçait qu'on attendait la visite d'une personne aimée. Le chevalier, étonné d'abord, se rappela bientôt avoir vu un courrier, et pour connaître la cause de cette agitation, il fit prévenir M. de Fenestranges qu'il comptait avoir l'honneur de déjeuner avec lui. Le marquis s'empressa d'accueillir cette proposition.

Lorsqu'on fut réuni, au moment même où M. de Candiac allait s'informer du sujet qui l'intéressait, le marquis dit d'une voix grave et en appuyant sur les mots :

—Nous avons reçu une lettre qui nous a comblés de joie. Mon neveu est en pleine convalescence. Cédant à une impatience bien légitime, il s'est mis en route... Demain matin il sera dans nos bras.

Le chevalier invoqua tout bas cette impassibilité d'homme du monde qui lui avait si rarement fait défaut. Il essaya un sourire démenti bientôt par le froncement de ses sourcils, et répondit, après avoir consulté d'un regard rapide la teinte pourprée des joues de Julie :

—Je suis enchanté, M. le marquis, de la prochaine arrivée du vicomte. Mais jugez de ma contrariété : au moment où M. d'Ortigues revient parmi vous, je me vois forcé pour affaires pressantes de quitter ce château, dont les maitres m'ont offert une si franche hospitalité.

—Ainsi, Monsieur, dit la marquise, vous compter partir aujourd'hui ?

—Ce soir, Madame ; j'aime à chevaucher la nuit ; il ajouta en souriant, comme les Chevaliers de la Table Ronde.

Pendant le reste de la journée, M. de Candiac montra une liberté d'esprit qui eût détruit tous les soupçons. Mais son cœur était dévoré d'inquiétudes.

Les heures se succédaient rapidement sans rien amener de nouveau, et le timbre sonore de l'horloge du château glaçait l'âme d'Amédée comme s'il eût sonné pour lui le moment du supplice. Les rayons du soleil s'amortirent ; l'astre descendit lentement dans l'eau du beau lac aux poétiques souvenirs. Le crépuscule enveloppa les arbres du parc de ses vapeurs diaphanes ; la lune se montra dans les plaines du ciel... En ce moment un valet du marquis amena par la bride, devant le perron, les chevaux de M. de Candiac et de Maurice, son page. Le gentilhomme pressa en signe d'adieu la main de M. de Fenestranges, baisa celle de la marquise, et, s'étant placé en selle, il leva les yeux vers les fenêtres de l'appartement de Julie. Elles étaient faiblement

éclairées ; tout prouvait qu'on avait enjoint à la jeune fille de se retirer de bonne heure. A cet aspect, M. de Candiac poussa un profond soupir, et, enfonçant ses éperons dans les flancs de son cheval, il partit au galop, suivi de près par son page.

Dès qu'il fut dans la campagne, il ralentit machinalement sa course et se laissa aller à ses rêveries. Mais il avait à peine fait cinq cents pas, qu'il aperçut au milieu de la route une espèce de fantôme noir, immobile et tenant les bras étendus comme pour lui défendre de passer outre. Effrayé, le cheval d'Amedée s'arrêta brusquement. Déjà M. de Candiac portait la main à son épée... un rayon de la lune, en tombant sur cette étrange apparition, lui fit reconnaître Mlle de Fenestranges.

—Grand Dieu ! s'écria-t-il ; vous ! vous ici ! Est-ce mon bonheur, ou bien n'est-ce qu'une ombre ?

—C'est celle qui vous aime et qui se perd pour vous.

—Oh ! je suis indigne d'un tel dévouement. Mais par quel miracle êtes-vous sortie de votre prison ?

—Ma gouvernante me croyait endormie. Je me suis habillée à la hâte ; grâce à une double clé, j'ai ouvert la porte de ma chambre, puis, me glissant furtivement jusqu'aux jardins, j'ai franchi le mur par une brêche qui m'était connue.

—Assez d'explications. Le temps est précieux. Partons.

Et, plaçant la jeune fille sur son cheval, il reprit sa course rapide, en ayant soin de changer de route pour déjouer toutes les poursuites.

Une heure après, un carrosse arrivant par le chemin de Semur entra dans la cour du château de Fenestranges. Un jeune homme, pâle et soutenu par ses gens, en descendit d'un pied vacillant les degrés de marbre du perron. D'une voix oppressée par l'émotion, il demandait des nouvelles de ses chers parents, lorsque le marquis, entrant avec un empressement juvénile, dit, à travers les caresses qu'il prodiguaient à son neveu :

—Tout va bien ! chacun t'aime... Tu nous surprends, Léonce, nous net'attendions que demain... Pauvre enfant ! comme il est fatigué !... cette blessure était bien grave, a ce qu'il paraît... A-t-on prévenu la gouvernante ? Il faut que Julie vienne aussi saluer le retour de son cousin. Nous voilà donc tous réunis ! il me semble que j'ai vingt ans de moins sur la tête...

Des pas précipités se firent entendre : la duègne parut et, hors d'état de parler, se jeta aux pieds du marquis en élevant un papier. M. de Fenestranges, ne comprenant rien au trouble de cette femme, pria son neveu de lire le contenu du billet qu'elle venait de lui remettre ; c'étaient ces quelques lignes :

" Pardonnez, mes bons parents, à une pauvre folle qui va vous ré-
" duire au désespoir, et près de commettre une faute irréparable, n'ose
" pas en mesurer l'immensité, je vous prive de votre fille : le sort le
" veut, je pars avec celui dont vous avez repoussé l'alliance... "

Un cri général répondit à ces derniers mots. Sans pouvoir achever sa pénible lecture, le vicomte laissa le papier glisser à terre. L'accablement le plus profond s'était emparé de tous ces nobles cœurs frappés aussi bien dans leur fierté que dans leur tendresse.

Ce malheur imprévu était de ceux qui brisent le courage et ne permettent de chercher aucun remède, car, en châtiant le ravisseur, on de-

vait atteindre aussi une fille chérie. Julie était pour le chevalier une sorte de bouclier contre sa famille. Cependant cette morne stupeur fit bientôt place chez le marquis à un transport d'indignation que Mme de Fenestranges, non moins désolée, mais plus modérée, essayait de combattre. Quant à Léonce, dont la douleur avait le droit d'être encore plus grande, puisqu'il perdait à la fois une fiancée et un ami, il se répandit en menaces, et jura de poursuivre le traître qui s'était joué des lois de l'hospitalité.

—Qu'on me donne mes armes ! cria-t-il à son écuyer, qu'on me selle un cheval !... Je veux... j'irai... Ah ! c'est trop, je me meurs.

Et, terrassé par la violence de ses émotions, perdant le peu de forces que lui avait laissées sa longue maladie, il chancela, tendit une main défaillante, et tomba évanoui sur le parquet.

—A Continuer.—

POURQUOI L'AMBRE COUTE CHER.

—Comment se fait-il que l'ambre soit si coûteux ? demandait un acheteur à un fabricant de pipes de New-York.

—Parce qu'il n'est pas abondant, et ensuite pour l'obtenir il faut endurer bien des misères. Le seul endroit où on le trouve en quantité suffisante est dans la mer Baltique. Les veines d'ambre courent de la Russie au Danemark, la Norvége et la Suède. Dans l'ancien temps on le ramassait sur les côtes de la Baltique, où les tempêtes le rejetaient. Un certain nombre de personnes gagnaient leur vie a ramasser ainsi l'ambre sur la grève, et le font peut-être encore. La demande est si grande depuis cinq ans qu'on fait usage de machines aujourd'hui pour le ramasser.

Des bateaux dragueurs se rendent sur le terrain avec une longue filée de sceaux de fer qui grattent le fond de la mer et déposent les grattures sur le pont du navire. L'ambre est séparé des autres matières et mis de côté. Les plongeurs commencent aussi à le ramasser. Ils descendent avec leur étrange costume jusqu'au fond de la mer et au moyen de pompe à air peuvent rester sous l'eau durant quatre ou cinq heures. Ils mettent l'ambre dans un sac et le retirent de l'eau. Cette veine d'ambre de la Baltique court sous la terre aussi bien que dans la mer. et on a déjà creusé une mine de 150 pieds audessous du niveau de la mer et on l'exploite comme on fait d'une mine de charbon.

L'UNION DES CANTONS DE L'EST.

SUPREME ADIEU !

Laisse moi chérir ton fantôme,
Mais ne parle pas près de moi.
Tu m'as fait souffrir, j'ai tant pleuré par toi,
Qu'il faut rester le mort, qu'une prière embaume.
Laisse les vieilles souvenances
Ne parle plus, je n'entends pas ;
J'ai mis sur le passé des choses d'ici-bas,
Le pardon douloureux, qui suit les grands silences.

MADAME BLANCHECOTTE.

CHOSES ET AUTRES

Un jeune menage part de San-Francisco pour New-York. Au bout de quelques heures, la jeune femme, une blonde capricieuse, demande de la glace pour se rafraîchir; il n'y en a pas: le mari est au désespoir.

—Cinquante dollars pour de la glace! je donnerai cinquante dollars!

—Cinquante dollars? demande un voyageur.

—Oui...

—Eh bien, vous en aurez à la station prochaine.

Effectivement, a la station suivante le voyageur apporte une assiette de glace.

Même scène le lendemain. Cette fois, le voyageur demande cent dollars. A la station suivante, il apporte effectivement une seconde assiette de glace.

Même scène le surlendemain.

—De la glace! crie le mari, il me faut de la glace!

Cette fois, le voyageur ne souffle plus mot.

—Cent cinquante dollars! s'écrie le mari pour le décider.

Le voyageur ne répond pas.

—Je vous en supplie, monsieur!

—Impossible, répond le voyageur, je ne puis plus retirer de glace, mon oncle ne se conserverait pas jusqu'a New-York!

Le "Journal de Waterloo" est entré dans sa huitième année d'existence. Nos meilleurs souhaits a notre bienveillant confrère.

Les mots techniques sont des medailles qu'il faut laisser au cabinet des érudits.—Lamartine.

"Le Français," une jolie publication mensuelle, vient d'entrer dans sa neuvième année. Nous lui souhaitons plein succès et longue vie.

Un dimanche sur le quai de la gare Saint Lazare.

A l'employe préposé a l'embarquement des voyageurs:

—S'il vous plait, le wagon des fumistes?

Toute personne qui nous fera parvenir le montant de *trois abonnements* aura droit à une année d'abonnement.

Le Petit Recueil Litteraire accuse réception de toute publication, livre ou revue dont on lui envoie un exemplaire.

Avis de l'Administration

Nous demandons, très humblement, à tous nos confrères, de nous donner crédit, quand ils reproduisent des articles de notre journal. Cela ne vous causera aucun tort et nous fera grand bien.

Ceux de nos abonnés qui ne reçoivent pas le journal régulièrement sont priés de nous en informer.

RECUS.

Voici les noms de ceux qui nous ont fait parvenir le montant de leur abonnement et qui n'ont pas eu de reçus.

Louis Desjardins, Ste Cunégonde
Dam E. Millaire, St Henri
B. Labrosse, Ste Cunégonde
Lionel Joubert, Montréal
D. Rochon, Ste Cunégonde
Alfred Doré, Ste Cunégonde
P. Bougie, St Henri
A. A. Barbeau, Ste Cunégonde
L. Z. Mathieu, Ste Cunégonde
Dion & Patry, Montréal
Joseph Massicotte, New-York
P. E. Vebert, Bordeaux, P. Q.
J. N. Marcil, Montréal
David Favre, Montréal
Alphonse Legaré, Québec
Alphonse Ducharme, Montréal
Charles Lacroix, St Henri
P. A. Donais, Ste Cunégonde
Isaie Allard, Ste Cunégonde
Delle Eveline Ouellette, Montréal
N. Forget, Montréal.
G. N Ducharme, Ste Cunégonde
L. J. D. Papineau, St Henri
M. Beaudry, Montréal
Gilbert Messier, St Henri
Godias Bédard, St Henri
O. Bourbonnais, St Henri
O. Venne, Ste Cunégonde
Delle H Lapointe St Eustache PQ
J. N. Duquet, Québec
Arthur Paquet, Québec
L. T. Larose, Montréal



LE DESTRUCTEUR DES CORS.

Si vous avez des cors qui gênent votre marche et vous font souffrir achetez une boite d'onguent "LE DESTRUCTEUR DES CORS" et vous serez délivrés d'une grande infirmité.

PRIX : 25 cts. la boite.

SIROP PECTORAL. — Le Sirop Pectoral est reconnu efficace et un des meilleurs remèdes pour le Rhume et la Toux.
PRIX : 25 cts. la bouteille.

POUDRE STERNUTATOIRE. — Pour arrêter ou pour guérir un rhume de cerveau dans l'espace de quelques heures, employez la POUDRE STERNUTATOIRE du Dr R. Prud'homme.

LE TOPIQUE DU Dr PRUD'HOMME est sans égal pour le MAL DE DENT.

On peut se procurer ces remèdes à la pharmacie du Dr R. Prud'homme,

3657 RUE NOTRE-DAME,

A COTÉ DU COLLÈGE.

A ST-HENRI.

Magasin de Thé de St. Henri.

Venez voir l'assortiment le plus considérable et les meilleures valeurs de la ville. Avec chaque achat de Thé et Café les Sucres sont vendus plus bas que le prix coûtant et des Bons pour présents sont donnés en même temps. Tous les Cafés sont moulus sur commande dans le magasin même. Venez juger des avantages que vous avez en achetant vos Thés et Cafés de nous. Toutes nos épices sont strictement pures. Les objets de luxe ainsi que l'assortiment complet de vaisselles et de verreries sont donnés pour présents ou vendus séparément.

J. H GASCON, IMPORTATEUR

3679 RUE NOTRE-DAME, ST. HENRI.



REGARDEZ CECI :—

CLAQUES ! CLAQUES !

LE PLUS GRAND ASSORTIMENT !

LES MEILLEURES QUALITÉS !

LES MEILLEURES MARCHÉS !

Allez toujours au magasin de chaussures popnlaire

chez

E. MASSICOTTE,

3109 rue Notre-Dame, Ste Cunegonde.

VOL. I—No. 6 AVRIL 1889. PRIX : 2 CENTINS

LE
Recueil Litteraire

PUBLICATION MENSUELLE

(16 PAGES)

ROMANS — CONTES — NOUVELLES — POÉSIES
VOYAGES — SCIENCES — ETC.

Litterature Canadienne et Etrangere

SOMMAIRE

ABONNEMENT

Canada et Etats-Unis. - Un an. 25 centins.
Autres Pays de l'union postale - " " 35 centins.

Les manuscrits et communications concernant le journal devront être adressés comme suit : Le Recueil Litteraire, Boite de Poste 46, Ste Cunégonde, P. Q.

Victor Grenier.	E. Z. Massicotte,
Editeur Propriétaire.	Secrétaire de la Rédaction.

EN CAUSANT

—— : o : ——

Dernièrement, je lisais dans un journal, qu'une jeune fille, âgée de vingt-deux ans environ, portant un nom qui me semblait connu, venait d'être condamnée à la prison, pour vol et mauvaise conduite. Je pris des informations sur son compte, afin de m'assurer si c'était bien là son nom, et j'acquis bientôt la certitude que cette voleuse était une orpheline ayant appartenu à une brave famille d'ouvriers, qui avait demeuré dans le voisinage de la résidence de mon père. Oui, c'était la gentille petite fille que j'avais connue, que j'avais presqu'adorée, alors que ses parents étaient encore de ce monde !

Quelles suites de circonstances, l'avaient donc conduite en prison ? Quelle etait la cause de sa dechéance ?

La reponse est facile et puisse le court récit que je vais faire démontrer à mes lectrices et lecteurs les tristes conséquences du luxe, qui, malheureusement, en Canada, a envahi les classes les plus pauvres, comme les plus riches.

***

Alexandrine B...—la jeune fille en question—était, quand je l'ai connue, une enfant remarquable par son intelligence et sa beauté. Elle possédait le don de se faire aimer de tous ceux qui la connaissaient. Sa figure si jolie, encadrée d'une magnifique chevelure blonde, l'air de candeur et d'innocence qui rayonnait sur son visage, enfin son jeune âge, ses talents, tout s'alliait en elle, pour en faire une de ces petites creatures, qui semblent avoir un lieu de parenté, avec les chérubins, que les enfants disent habiter le grand ciel bleu.

La petite Alexandrine était âgée de neuf ans, et l'ainée de trois enfants, qui moururent en bas-âge. Aussi, comme bien on le pense, ses parents l'adoraient, et lui accordaient trop volontiers peut-être, tout ce qu'elle désirait. Son père, un ouvrier habile, gagnait un fort salaire. Outre cela, la mère faisait de son coté, des travaux de couture qui rapportaient un bon montant. Cependant, ils vivaient tout juste et ne pouvaient économiser un sou. Ils dépensaient sans compter, sans songer a l'avenir, et, vous le savez, le manque de prévoyance est toujours puni.

La maison regorgeait de joujoux, d'articles de fantaisie, de ces mille riens, parfaitement inutiles, qui coûtent les yeux de la tête, a ceux qui ne possèdent pas une certaine fortune.

***

C'était, selon l'expression populaire, une maison bien montée que celle de Pierre B... Le salon renfermait un piano magnifique, les tentures étaient d'une certaine richesse, tout, dans les appartements, était beau, oui, mais n'etait pas en rapport avec leur condition. Ils avaient acheté ces articles, de ces nombreux agents qui pillulent maintenant, dans notre grande ville de Montréal, et qui causent un tort inappréciа-

ble, surtout aux ouvriers, en leurs faisant acheter divers objets à des conditions qui paraissent extrêmement faciles. Toutefois, il n'en est pas moins vrai que ce système de paiement hebdomadaire ou mensuel, est la ruine des classes ouvrières, car ces agents vendent à des taux onéreux. Si le pauvre travailleur manque un jour d'ouvrage et vient à ne plus pouvoir effectuer ses paiements, les objets dans bien des cas lui sont enlevés et ses épargnes par le fait même sont perdues pour lui. Qui osera dire qu'il n'aurait pas été mieux de déposer son vingt-cinq ou cinquante centins par semaine ou par mois, à la banque d'épargne ?

Puis on implante parmi la population ces idées de luxe qui lui font perdre l'habitude d'économiser, et quand arrive la vieillesse, que la vitalité s'en va, le vieillard qui ne peut plus travailler, qui n'a pas amassé, durant les jours d'abondance, est réduit à la mendicité et il meurt à l'hospice ou à l'hopital.

Il est un fait reconnu—pardonnez moi cette trop longue digression—qu'en Canada, la majorité du peuple ne songe pas à l'avenir, elle vit au jour le jour, malheureusement.

* * *

Or, pour terminer mon histoire, un samedi que Pierre B... venait de recevoir sa paye, il fut entrainé au cabaret par des amis. Tous s'enivrèrent. Pierre B..., toutefois voulu partir pour se rendre à sa résidence. En route il fit rencontre de trois ou quatre vagabonds qui lui enlevèrent sa montre et sa monnaie, après l'avoir cruellement battu. Laissé sans connaissance sur le trottoir, il fut relevé par un agent de police et transporté à l'hopital, où il mourut des suites des mauvais traitements, qu'il avait reçu durant cette nuit fatale. Son épouse en apprenant ce malheur, tomba foudroyée sous le poids de la douleur et bientot elle rejoignit son mari dans la tombe.

Aussitot après la mort de ces deux infortunés, les marchands, propriétaires du mobilier, en grande partie payé, enlevèrent le tout. Il ne resta que peu de chose, à la pauvre orpheline, laquelle se trouva sur le pavé sans un sou. Alexandrine n'avait que deux ou trois parents à la ville, l'un d'eux sembla avoir pitié d'elle, il fit vendre ce qui restait empocha l'argent, emmena l'enfant chez lui, où elle vécut quelque temps. Un jour, il avertit la malheureuse Alexandrine qu'il n'était pas assez riche pour la nourrir à rien faire plus longtemps et lui signifia de se trouver un emploi. Il la plaça dans une manufacture, ce cauchemar des enfants pauvres. Elle n'était pas habituée au travail, et sa faible constitution se prêtait mal à ce nouveau genre de vie. Ne pouvant demeurer plus longtemps, elle partit. Durant son séjour à l'atelier, l'orpheline avait fait connaissance avec des filles plus âgées, qui s'amusèrent à lui enseigner des choses qu'elle aurait dû ignorer et qui la perdirent.

Inutile d'ajouter d'autres détails. Elle était jeune, elle était jolie, le plaisir en fit sa proie. De chute en chute elle finit par la prison......

* * *

Braves lecteurs, rejetez loin de vous ces idées de luxe, ce qu'on nomme vulgairement "l'envie de paraître." Pratiquez la stricte économie, enseignez la à vos enfants, lesquels vous devez élever selon vos

moyens. Habillez-vous modestement, procurez-vous quelques distractions honnêtes, mais ne dépensez pas pour des liqueurs, des objets de luxe, objets inutiles, des sommes suffisantes pour vous procurer du pain plus tard, ou bien pour donner une instruction chrétienne et solide à vos enfants, et les mettre à l'abri de la misère.

E. Z. MASSICOTTE.

SONNET

À L. H. FRÉCHETTE, POÈTE LAURÉAT

La France a couronné ta lyre harmonieuse,
Barde du Canada, qui sais si bien chanter !
Poète aux lèvres d'or, pour te féliciter,
Que n'ai-je de Hugo l'âme mélodieuse ?...

Je rimerai pourtant, dût la muse rieuse,
Rebelle à mes efforts, vingt fois me répéter :
Pour louer le génie, il faudrait emprunter
De l'illustre Honoré la touche gracieuse.

Dans le vaste concert qui célèbre ta gloire.
Et proclame en tout lieu ta plus belle victoire
Il me faudrait encor l'accent de Papineau.

Seul, le grand orateur, de sa voix attendrie
Redirait dignement l'orgueil de la patrie,
Qui te doit en ce jour un triomphe nouveau.

L. A. BRUNET.

NOS MILITAIRES

Ces vers sont respectueusement et humblement dediés aux membres de la Garde du Palais archiepiscopal.

—Les voyez-vous, ces jeunes canadiens,
A l'air noble, à l'allure guerrière,
Portant gaiement leur longue rapière ?
—Ils sont soldats ? —Oui, mais soldats chrétiens !

Ils sont soldats catholiques et français,
N'attendent rien de la superbe Gloire :
Ils sont humbles. Conservez la mémoire,
Concitoyens ! des Gardes du Palais.

Fidèles à l'Eglise, adorant Dieu,
Dans notre froid pays du nouveau monde,
Tous, faisant face à l'orage qui gronde,
Combattront pour le Prelat de ce lieu.

Sous les ordres du commandant Legault
Jamais la garde archiépiscopale
A Monseigneur ne sera déloyale,
Mais defendra notre foi, s'il le faut.

E. M.
Membre Honoraire.

UN DRAME EN 1837

[Pour "Le Recueil Littéraire."]

Montréal—surnommée l'orgueilleuse métropole du Canada—était devenue dès le commencement des troubles de 1837-38, un des principaux foyers de l'insurrection. Plusieurs de ses orateurs parcouraient les campagnes, faisaient des assemblées un peu partout, et cherchaient à soulever le peuple. Ils excitaient les cultivateurs à résister aux menées tyranniques des représentants de la fière Albion.

Du matin au soir, et du soir au matin, on voyait dans les divers quartiers de la ville, des groupes de Montréalais discutant politique, devisant sur les actions de Papineau, de Nelson et des autres chefs patriotes.

***

Au nombre des plus chauds partisans, se distinguaient monsieur Boriau, ou plutôt le père Boriau, comme on l'appelait d'habitude. Agé de cinquante ans environ, petit de taille, vif, alerte, ayant une bonne instruction, il possédait un de ces caractères qui demeurent toujours jeunes en dépit des ans. Aussi s'était-il lancé dans le mouvement révolutionnaire avec une ardeur juvénile.

Le père Boriau était veuf. Marié dès le début de sa majorité avec une femme qu'il adorait, il avait eu le chagrin de perdre successivement trois enfants, trois amours d'enfant, et après une dizaine d'années de mariage, son épouse était morte en donnant le jour à une fille qui ressemblait à sa mère, trait pour trait.

Cependant, monsieur Boriau ne s'était pas laissé abattre par la douleur, et il avait élevé avec un soin tout particulier, celle qui lui rappelait la compagne de ses joies et de ses peines.

***

Mademoiselle Ernestine Boriau était à cette époque, une adorable blonde de vingt ans et tous ceux qui l'avait approchée, la disaient une des plus gentilles demoiselles de la bonne société de Montréal.

Son père se trouvait à la tête d'une jolie fortune, et, il n'avait rien épargné pour en faire ce qu'on appelait alors : une fille accomplie. Pas n'est besoin de dire que les prétendants étaient nombreux.

Parmi ces derniers, celui qu'elle préférait, était un employé du ministère, Raoul Morand, jeune homme de beaucoup de talents. Il avait une figure sympathique qui plaisait, et sa conversation était attrayante, car ses connaissances étaient variées. Enfin, il avait pour seul tort aux yeux du père de ne pas partager ses idées. Autant l'un était patriote, autant l'autre était bureaucrate.

Mais, Raoul s'était montré toujours si aimable, si gai, si empressé auprès d'Ernestine qu'elle l'autorisa un jour, à demander sa main à son père.

Le lendemain, Morand alla voir le père Boriau, et lui fit sa demande. Quand il eut fini de parler, le vieux patriote le regarda un instant, puis froidement, il répondit en appuyant sur chaque mot :

—Votre demande m'honore beaucoup, monsieur Morand, mais je me vois forcé, à mon grand regret, de la décliner.

—Pourquoi donc, demanda Raoul, que craignez-vous ? Que votre fille soit malheureuse ? C'est impossible, je l'aime trop, et elle aussi m'aime. C'est avec son assentiment, que je fais cette démarche. D'ailleurs vous ne pouvez séparer deux cœurs que Dieu a probablement unis.

—Vous croyez me fléchir par vos belles paroles ? J'ai dit et je le répète, ma fille n'épousera jamais un homme, qui s'est fait le valet de nos oppresseurs, elle ne s'uniera pas à un membre du Doric club... à un bureaucrate !

Morand était atterré ! Quoi, parcequ'il ne suivait pas le même chemin politique, monsieur Boriau refusait de consentir à son mariage ? C'était absurde, c'était du fanatisme ! Et un sentiment de haine le poussait à bondir sur cet homme, qu'il méprisait, qu'il haïssait maintenant, à lui arracher, par la menace, ce "oui" qui mettait obstacle à ses projets pour l'avenir. Il se contint néanmoins, et d'une voix sourde, il ajouta :

—Monsieur, vous êtes injuste ! Parceque je ne pense pas comme vous, faut-il pour cela que vous brisiez l'avenir de deux personnes... Vous n'avez donc pas de cœur ?... Songez monsieur, que de vous seul, dépend le bonheur de votre fille...

—Cessez, vous dis-je, interrompit le père Boriau tout tremblant de colère, cette discussion a déjà trop duré. Je ne reviendrai jamais sur ma parole... Par conséquent, vous êtes libre de partir.

—Soit, dit Raoul en se levant, brisons là, il ne me plait pas de me trainer à vos genoux ; je me retire donc, mais nous nous reverrons.

Resté seul, monsieur Boriau fit appeler sa fille, lui raconta l'entrevue et lui signifia qu'elle eut à oublier cet indigne jeune homme. "J'essaierai, mon père," balbutia Ernestine qui s'enferma dans sa petite chambre, où, elle donna un libre cours à ses larmes.

* * *

Deux semaines se sont écoulées depuis les évènements racontés plus haut. Nous sommes au 6 novembre 1837. Une excitation intense règne par toute la ville de Montréal ; on craint des troubles. Les boutiquiers se hâtent de mettre les contrevents et de verrouiller les portes. Ils ont agi prudemment, car ce fut durant ce jour (1) qu'eut lieu l'échauffourée entre le "Doric Club" et les "Fils de la Liberté."

Morand et Boriau s'y rencontrèrent... Deux secondes après ce dernier tombait lourdement sur le sol, frappé à la tête d'un coup de bâton. Des patriotes le relevèrent et il fut conduit à sa résidence. La blessure qu'il avait reçu était mortelle et le brave homme expira dans la nuit, en prononçant ces mots : "je pardonne à mon assassin... je pardonne... à Raoul... Morand."

Sa fille seule l'entendit.

* * *

A quelque temps de là, Morand se présenta chez mademoiselle Bo-

[1] F. X. Garneau dit qu'ils en vinrent aux mains le 7 novembre, mais L. O. David fixe la date au 6.

riau. Il voulut engager la conversation, mais aux premiers mots, elle l'arrêta.

—Monsieur Morand, dès que je vous ai vu, je vous ai aimé et j'espèrais pouvoir fléchir mon père en votre faveur. Dieu aidant, j'aurais réussi peut-être, mais la tombe qui vient d'être creusée. nous sépare pour toujours. Je vous avais cru, celui que la Providence me destinait, je me suis trompée ; car comment croire que Dieu juste et bon, voudrait que ... je fusse l'épouse du meurtrier de mon père !

La jeune fille éclata en sanglots.

Les derniers mots avaient fait tressaillir le jeune homme et une pâleur mortelle envahie sa figure. D'une voix saccadée, tremblante, il put dire :

—Comment, chère Ernestine, vous pourriez croire ?

—Assez monsieur. Je n'aurais eu que des doutes, qu'ils auraient été confirmés par votre contenance. Allez ! ne souillez pas plus longtemps cette maison. Entre nous maintenant rien de commun. Vous ne me verrez plus en ce monde, et d'un geste impérieux elle lui indiqua la porte.

Qu'elle était belle en ce moment ! Le peintre qui aurait pu saisir la pose, l'expression eut fait un chef-d'œuvre.

Morand restait là, humble. soumis. Il admirait involontairement cette jeune fille que la douleur rendait sublime. Il chercha dans ses yeux une lueur d'espérance, mais rien. Le pauvre homme sortit lentement, sans prononcer une parole, foudroyé par le regard de celle qu'il avait aimé plus que sa vie, plus que tout au monde.

Découragé, presque fou, il fit une action de lâche, il se suicida.

Ernestine en apprenant ce nouveau malheur s'évanouit. Elle reprit bientôt ses sens, mais à l'etonnement des personnes qui l'assistaient la jeune fille ne versa pas une larme. Sa douleur était si grande qu'elle ne pouvait pleurer.

Mademoiselle Boriau voulut se sacrifier à Dieu, et souffrir dans le silence. Elle abandonna ses biens et se fit religieuse. Sa santé déjà ébranlée ne put supporter le régime ascétique et le dernier personnage de ce drame disparut de la scène du monde.

* * *

La servante du Seigneur dort maintenant son dernier sommeil, sous la chapelle où le Très-Haut avait écouté ses prières et ses plaintes, et qu'Il avait exaucé en la retirant de cette vallee de larmes.

EDOUARD MASSIAC.

NOUVELLE

Autour d'un temple enseveli dans une forêt de buissons, des plantes aromatiques fleurissaient à l'ombre, en embaumant l'espace, et les oiseaux sauvages improvisaient des chants lugubres. Dans la chapelle, à la lueur des rayons blafards d'une lampe sainte, sous la nef sacrée, Magaritta, à pas lents, s'avançait tristement. —Chaque palpitation de ce cœur était une douleur. Chaque élan de cette âme était une invocation. Ses pensées était tristes, ses soupirs langoureux.

Le sanctuaire divin renfermait des révélations intimes, qu'elle arrosait de ses larmes brûlantes.

Elle errait seule dans les sentiers de la vie. Les baisers lui étaient inconnus et l'amour ne berçait pas son âme pure. Une ombre ne voilait pas son doux regard et les caresses n'accueillaient pas son gracieux sourire. De beaux rêves n'enchantaient pas ses nuits et les illusions ne caressaient pas son réveil.

Le bonheur pour Magaritta était un mystère. Sa vie était une nuit sombre, l'espérance ne brillait pas a l'horizon.

Magaritta aimait la nature. Elle s'égarait pensivement dans les prairies désertes dont le morne silence s'harmonisait avec sa tristesse. Le rayon de la lune fuyant à l'horizon, le zéphyr se balançant sur la cime des chênes, les bois avec leurs soupirs mystérieux, les oiseaux avec leurs sombres ramages lui rappelaient des souvenirs d'enfance. Chaque note de ce concert nocturne était une voix intime.

Magaritta rêvait sous les ombrages silencieux, ses grands yeux noirs se perdaient dans le vide, ses larmes mouillaient les feuilles tombees de la branche morte ; son souffle brûlant effeuillait la fleur fanée ; sa main glacée protégeait les nids suspendus aux arbustes et les boutons de rose oubliés sur la route. Elle voyait Dieu au fond de toute la nature et elle l'adorait dans chaque reflet de son immortalité. Le nuage etait son ombre, l'étoile était son regard. L'immensité était son nom, que ses lèvres pâles répétaient pieusement et dans cette chapelle inconnue, elle avait consacré son âme à l'Eternel. Son cœur silencieux ne devait palpiter que pour Lui, et son regard taciturne cherchait, dans cette nuit sereine, le berceau de ses premières émotions, chacune de ses pensées était un éternel adieu à la nature assoupie, à l'oiseau jaloux, aux ormes silencieux, aux fleurs épanouies. Magaritta disait adieu a tout ce qu'elle avait aimé... Et dans un cloître devait s'éteindre le seul rayon d'espérance qui avait caresse son âme rêveuse. Ces murs froids allaient ensevelir les rêves qu'inspire l'inconnu.

Magaritta allait passer sur cette terre sans même y laisser son souvenir.

MARIE ROUSSEL.

Nouvelle-Orléans.

A MADAME R. A.

Quand je vous rencontrai, voilà deux ans, à Bade,
Jeune et charmante, au bras de votre heureux mari,
Ayant, comme vos sœurs, pitié d'un vieux malade,
Comme elles, vous m'avez souri,
—Je regrette d'être guéri,
Si vous allez encore à Bade !

CAMILLE DOUCET
Secrétaire perpétuel de l'Académie Française.

Dans les circonstances difficiles, quand un homme écrit au lieu d'agir, c'est un littérateur et rien de plus.—O. FEUILLET.

Il faut attendre qu'une femme ait cessé d'être jolie pour juger de son mérite.—MME GEOFFRIN.

Feuilleton du RECUEIL LITTERAIRE.

JULIE DE FENESTRANGES

PAR ALFRED DES ESSARTS.

No 3

I.—LE DÉPART.

Tandis qu'on s'empressait autour de l'infortuné vicomte, le majordome, s'approchant du marquis, demanda :

—Monseigneur, qu'ordonnez-vous ? Faut-il mettre la maréchaussée à la poursuite de... ce chevalier ?

—Non, dit énergiquement le vieillard. Ecoutez, mes bons et fidèles serviteurs, vous qui pour la plupart êtes nés dans cette maison et ne voudriez pas la voir abaissée. Ecoutez ! que desormais nul d'entre vous ne me parle de cet affreux évènement. Il serait au-dessous de moi de faire poursuivre les coupables. Ce n'est pas par la force qu'on renoue les liens brisés. Je ne dois plus me souvenir que j'eus une fille. Nous trouverons un prétexte pour justifier son absence, son absence éternelle ... murmura-t-il d'une voix pleine de larmes, mais recouvrant aussitôt son énergie, il ajouta : vous direz qu'elle est en voyage, ensuite qu'elle est malade, et enfin qu'elle est morte !

—Morte ! répéta le vicomte qui venait de reprendre ses sens.

—Oui, car elle n'existe plus pour nous.

—Quoi ! vous voulez, monsieur le marquis, mettre l'abime du tombeau entre elle et vous ?

—L'honneur le veut... et rappelez-vous, Léonce, que la devise de mes aïeux, des vôtres, c'est : *Tout pour l'honneur !*

II.—LE RETOUR.

Un vieillard, une femme âgée et un jeune homme entouraient une table à jouer, chargée de lourds flambeaux en cuivre doré et de larges jetons d'argent. La cire jaunâtre des bougies jetait dans le salon une lueur incertaine. On n'entendait au dehors ni les voix ni les pas des gens de service, et on eût dit, qu'à l'exception de cette pièce, le château était inhabité. Ces trois personnages eux-mêmes semblaient être les hôtes d'un autre monde revenus à l'heure où la terre sommeille, pour reprendre possession de leurs biens, des fantômes de joueurs accoudés encore sur le tapis vert, et comptant leur or d'un regard fixe et terne. Comme les êtres qui ont beaucoup souffert, ils échangeaient à peine une parole, parce qu'ils n'avaient rien à s'apprendre, et que chacun d'eux lisait dans l'âme de ses partenaires. Est-il besoin de répondre à ce qu'on pense soi-même !

Il vint un moment où le marquis, fatigué, laissa échapper les cartes, et se renversa doucement sur les coussins de son fauteuil. Mme de Fenestranges et Léonce quittèrent le jeu, pour éviter de troubler par le moindre bruit l'assoupissement du vieillard. Ils attachaient sur lui des regards pleins de tendresse et de rêverie. Cette tête blanchie, cette barbe de neige longue et épaisse comme celle des serviteurs de Henri IV, ces mains amaigries, coupées de veines bleuâtres, ce costume de gros drap noir, tout cela rappelait bien peu le riche et fastueux seigneur, qui longtemps avait fait de son château un séjour de royale hospitalité.

Alors, il se passa une scène muette et éloquente entre le vicomte d'Ortigues et celle qui eût dû être sa mère. La marquise. se voyant libre de pleurer sans que son époux l'entendit, porta son mouchoir à sa bouche pour comprimer ses sanglots, à ses yeux pour essuyer ses larmes. Léonce la suppliait par gestes de modérer cette douleur ; mais elle lui montrait son cœur, comme pour indiquer le foyer d'un mal éternel, la blessure qui ne peut se cicatriser, et il lui montrait aussi le sien ; puis. son doigt indiquait le ciel, et ce double mouvement signifiait : "Je souffre, mais mon espoir est là-haut, et je ne pleure pas. car je crois en la justice de Dieu." Oh ! souvent le foyer solitaire est témoin de drames plus saisissants que toutes ces tragédies de palais, que tous ces chocs d'armées enregistrés avec tant de soin par l'histoire !

Décembre avait étendu sur la nature son aile chargée de brouillards. La lune ne voguait pas dans les cieux, les étoiles semblaient luire pour un monde plus heureux. Le vent déchaîné secouait rudement la cime des arbres, et, poursuivant sa course impétueuse, venait s'engouffrer dans les longs corridors du château, ouvrir et fermer incessamment les volets de chêne, se glisser entre les tapisseries et la muraille, et donner, en quelque sorte, le mouvement et la vie aux figures retracées par l'aiguille. C'était une harmonie mystérieuse et terrible : tantôt elle rappelait les mugissements de la tempête, et tantôt empruntait la voix d'une jeune fille qui se lamente. ou les sauvages accents que les traditions prêtent aux magiciens d'autrefois. Une rafale ébranla soudain la porte du salon et réveilla en sursaut M. de Fenestranges.

—Qu'y a-t-il ? demanda le vieillard.

—Ce n'est rien, mon oncle, un peu de vent.

—Ah ! oui, l'hiver de l'année ressemble à l'hiver de la vie. Tous deux sont couronnés de neige, tous deux tourmentés par l'orage, et tous deux font place au printemps et à la jeunesse, aux roses et aux espérances. Pour moi, je serai emporté par ce tourbillon glacé, sans avoir la consolation de laisser, après mon passage, des êtres heureux. Il ne croîtra pas de fleurs autour de mon tombeau. La pluie du ciel baignera le marbre du mausolée, mais jamais les larmes de ma fille ne le mouilleront !... Je n'ai plus de fille... et j'existe encore !... Et je survis à moi-même !...

—Vous avez toujours une fille, ô mon digne oncle. Elle reviendra. mon cœur me le dit. La douce enfant rentrera dans son berceau.

—Que jamais son pied ne passe le seuil du manoir, que jamais ses yeux ne me regardent en face ! Ce n'ai pas moi qui l'ai condamnée. qui l'ai bannie. Elle a été son propre juge. J'en atteste le ciel, j'étais le meilleur, le plus indulgent des pères, je n'avais pas une pensée qui ne fût pour cette ingrate : son bonheur présent me paraissait toujours au-dessous de mes vœux et de son mérite. Elle a tout détruit, elle a fait une ruine irréparable de notre bonheur, de son avenir !... Elle a livré mon nom au mépris des hommes et à leurs froides railleries !... Tu te trompes, je n'ai plus de fille !...

—Du moins, répondit le jeune gentilhomme d'une voix pleine de modestie, du moins, votre fils vous est resté. Toute son existence vous sera consacrée. Vous entourer de soins, de respect, d'amour, tel est le besoin de son âme ; pleurer avec vous, puis relever votre courage, tel est son devoir.

—Pauvre Léonce ! s'écria la marquise, vous n'ajoutez pas que, pour nous, vous avez renoncé à la carrière des armes, aux brillantes récompenses méritées par votre bravoure, à la gloire enfin. Vous êtes venu vous reléguer ici, vivre de notre vie, et jamais un mot de regret ne s'est échappé de votre bouche, jamais votre souvenir ne s'est reporté sur les splendeurs de la cour, sur l'éclat d'une noble alliance. Cependant, quelle femme ne serait fière de vous accorder sa main ?...

—N'attachez pas tant de mérite à une résolution bien naturelle. Je ne vous ai rien sacrifié. Vous le savez, la guerre ne m'avait pas épargné ; il m'eût fallu plutôt une place à l'hôtel royal des Invalides que dans les galeries de Versailles. Quand à un mariage, autre que celui dont j'avais rêvé les douceurs, l'idée seule m'en serait insupportable. Est-il au monde une femme qu'on puisse aimer, lorsqu'on a aimé Julie de Fenestranges ? Désormais, ma seule compagne, ce sera votre douleur.

—A Continuer.—

LE CHAUFFEUR

A notre époque où la vapeur et l'électricité sont les deux grandes forces motrices et régnent en maîtresses dans l'univers, à côté du mécanicien qui les règle, le chauffeur qui les produit et les entretient a bien droit à son petit dithyrambe.

A l'atelier comme à l'usine, sur sa machine comme à fond de cale, il est la vie, la lumière ; il est la vitesse, la force. Par les rayons torrides d'août comme par les froids bordant de pendeloques le socle des fontaines, torse nu, noir comme un démon, de ses biceps aux muscles d'acier, toujours il enfourne.

Par la porte entr'ouverte du fourneau où il fouille pour aviver la flamme, quand le charbon en incandescence fait danser ses reflets violâtres sur les parois de sa prison, il semble un échappé de l'Enfer. De lui, mieux encore que des vierges romaines, on peut dire qu'il entretient le feu sacré, et quand Dieu chassait Adam du Paradis terrestre en lui disant qu'il aurait désormais à gagner sa vie à la sueur de son front, il lui prédisait assurément qu'il aurait des descendants chauffeurs.

Et cet être qui passe ainsi sa vie dans une atmosphère poussiéreuse et malsaine, qui donne la vitesse à la machine nous emportant vers les pays rêvés, est parfois une sublime victime du Devoir. Nous en avons malheureusement trop souvent la preuve, et dans les récentes catastrophes de chemin de fer, en Canada comme en Russie, comme en France, ne sommes-nous pas obligés de constater qu'il est toujours parmi les morts !

D'autres métiers demandent un long apprentissage, une certaine intelligence, de l'instruction même. C'est ce qu'il faut, par exemple, au mécanicien son compagnon de danger. Sans tout cela —comme avec tout cela— pour être chauffeur il faut du courage.

Et ce courage seul, suffit à lui assurer les sympathies.

EDME PAZ.

CHOSES ET AUTRES

L'ÉTUDIANT et LE COUVENT.—Nous accusons réception de " L'Étudiant " et " Le Couvent, " revues mensuelles publiés à Joliette. Ces deux revues entrent, l'une (L'Etudiant) dans sa cinquième année, l'autre (Le Couvent) dans sa quatrième année d'existence. Qu'on nous permette, quoiqu'un peu tard de féciliter le révérend M. F. A. Baillargé Ptre, et Rédacteur-Proprietaire de ces deux publications, lesquelles nous le savons par expérience, ont produit beaucoup de bien parmi la jeunesse canadienne, en lui donnant des conseils chretiens, en lui enseignant des choses utiles tout en amusant.

Toute personne qui nous fera parvenir le montant de *trois abonnements* aura droit à une année d'abonnement.

LE RECUEIL LITTERAIRE accuse réception de toute publication, livre ou revue dont on lui envoie un exemplaire.

Feu M. le Professeur L. A. Brunet

Nous avons la douleur d'apprendre à nos lecteurs que M. L. A. Brunet, professeur à l'ecole du Plateau, est décédé à l'âge de 54 ans, samedi, le 23 février 1889. Ce penseur profond, ce litterateur distingué etait l'auteur des charmantes poésies parues dans le numéro précédent et actuel. Il était aussi l'auteur de " La famille et ses traditions " etc., etc. La rédaction et l'administration présentent leurs condoléances a la famille du regretté défunt

Avis de l'Administration

Nous demandons, très humblement, à tous nos confrères, de nous donner crédit, quand ils reproduisent des articles de notre journal. Cela ne vous causera aucun tort et nous fera grand bien.

Ceux de nos abonnés qui changent de domicile au 1er mai, sont priés de nous en informer.

RECUS.

Voici les noms de ceux qui nous ont fait parvenir le montant de leur abonnement et qui n'ont pas eu de reçus.

Louis Bri-ebois, St Henri
L. Dussault Ste Cunégonde.
S Fortin, Montréal.
Rév. R. Décarie, St Henri.
A. Sarrazin, Montréal.
J. A. Pelchat, South Durham.
Ferdinand Dagenais, St Henri.
G. Deslauriers, St Henri.
Isidore Laporte, South Durham.
Joseph Favreau, Pte St Charles.
A. Goyer, Montréal
Joseph Juneau, Ste Cunégonde.

LECTEURS

du RECUEIL LITTÉRAIRE

Dans le prochain numéro paraîtront des **POESIES, NOUVELLES** et **RECITS**, par des écrivains canadiens-français qui ont acquis une grande popularité parmi nos lecteurs et tous ceux qui s'occupent de littérature.

A cette occasion nous prions nos amis DE LE DIRE À LEURS AMIS, si ces derniers sont de véritables Canadiens-Français n'ayant pas peur d'encourager la littérature nationale.

Au nombre de ceux qui ont bien voulu nous prêter leur concours, nous mentionnerons mademoiselle. ..... (réservons la surprise) messieurs GONZALVE DESAULNIERS, JEAN L'ESPÉROU, VARAINE, ADAM MIZARE, etc.

N'OUBLIEZ PAS !

Vol 1—No. 7 MAI 1889. Prix : 2 Centins

LE
Recueil Litteraire
PUBLICATION MENSUELLE

(16 Pages)

ROMANS — CONTES — NOUVELLES — POÉSIES
VOYAGES — SCIENCES — ETC.

Litterature Canadienne et Etrangere

SOMMAIRE

ABONNEMENT

Canada et Etats-Unis. - Un an, 25 centins.
Autres Pays de l'union postale - " " 35 centins.

Les manuscrits et communications concernant le journal devront être adressés comme suit : Le Recueil Littéraire, Boite de Poste 46, Ste Cunégonde, P. Q.

Victor Grenier. Editeur Propriétaire.
E. Z. Massicotte, Secrétaire de la Rédaction.

EN CAUSANT

—— :o: ——

Il manque à la plupart des Franco-Canadiens, à la masse du peuple, cet orgueil du passé, cette foi en soi-même qui fait qu'on se croit au moins, l'égal d'une autre race ; qu'on ne se laisse pas dominer et reléguer au second plan par nos conquérants, par certains étrangers audacieux.

Ce sentiment d'infériorité rend le Canadien-Français trop timide, et lui fait accepter sa position sans murmurer, comme si Dieu avait frappé notre nation d'incapacité. Cependant il n'est pas un d'entre nous qui n'ait senti couler dans ses veines un sang aussi pur, aussi généreux, que celui de ces étrangers.

***

Laissez moi vous dire avant de continuer, qui j'entends par *ces étrangers :*

Primo, ces Canadiens-Anglais, qui—les trois-quarts—nous regardent presque comme des bêtes de sommes, des machines, des esclaves, bons tout au plus pour les travaux manuels ; secondo, ces Anglais,—*pur sang*—qui appartiennent à la race supérieure, et nous traitent en peuple conquis, auquel ils sont prêts a crier : Væ Victis, si nous voulons protester ; tertio, ces quelques français,—des aventuriers—qui nous viennent visiter, et nous considèrent avec dedain, avec hauteur, parceque nous sommes encore un peuple religieux, catholique ; qui abusent de nous parceque nous avons conserver le culte de notre mère patrie, la "France."

Qu'on me permette de faire remarquer que je ne parle pas de tous les Français demeurant en ce pays, Dieu m'en garde ! car ceux dont je parle forment heureusement la minorité, et leurs compatriotes plus intelligents ne sympathisent pas avec eux, loin de là.

***

Canadiens ! notre histoire est la pour attester que si nous sommes un peuple léger, frivole peut-être, nous sommes aussi, un peuple brave et magnanime, tout aussi apte aux sciences, aux arts, au commerce, à l'industrie que ces longs discoureurs, ces aventuriers, ces poseurs dont le seul mérite consiste à faire des phrases ronflantes ou insolentes.

***

Un des moyens pour réagir contre cet état de chose est celui proposé en 1884 par monsieur J. Royal devant qui je m'efface bien humblement : " Faisons comme l'Italie ; dit-il, faisons comme la Prusse d'avant 1870 : frappons l'esprit de l'enfant. Que tous les livres d'école : lecture, géographie, histoire, soient remplis de l'exaltation de notre race."

Alors la génération future ayant foi en elle-même, confiante dans le passé et dans l'avenir, pourra lutter avec toute son énergie et remporter la victoire.

***

Pour terminer, laissez moi vous donner lecture d'une lettre bien charmante (pour le rédacteur du Recueil) que j'ai reçue durant le cours du mois dernier. Elle est un peu flatteuse peut-être (!) mais enfin, dans ce monde, bien peu sont insensibles aux flatteries, même les dames. Or il m'arrive si peu souvent de recevoir des compliments que je m'empresse de vous en donner lecture, non sans demander auparavant à l'auteur, de ne pas m'en vouloir, si je livre au public les lignes bienveillantes qu'il m'a adressées :

Monsieur le Rédacteur,

" C'est avec plaisir que je vois votre intéressant RECUEIL " LITTÉRAIRE avancer dans la voie du progrès. Le nouveau format que " vous lui avez donné est des plus convenables, surtout pour les bibli- " ophiles. Vos articles sont très amusants, très instructifs, et propres à " continuer ce bon mouvement vers la littérature qui se propage chez " notre peuple canadien-français, grâce à l'initiative de notre jeunesse " entreprenante, et au travail incessant de tous nos littérateurs.

" Continuez, monsieur le rédacteur, à bien choisir vos articles et " le RECUEIL LITTÉRAIRE ne pourra que prospérer et être bientôt l'égal " de nos journaux de ce genre qui sont hélas en trop petit nombre.

" C'est aussi avec satisfaction que je joins à cette petite apprécia- " tion mon abonnement que je trouve trop minime pour la valeur de " votre publication.

Recevez, etc., etc,

Raoul T.........

Un reste de pudeur m'a empêché de donner le nom de l'auteur en entier ; car c'était exposer sa vie inutilement. Songez donc, si mes ennemis connaissaient cet abonné assez audacieux pour complimenter un journaliste ; quel serait son sort ?

Rien que d'y penser j'en frissonne. Brrrrr...

E. Z MASSICOTTE.

J'AURAIS DU OSER !

De la lune, les rayons
Lui caressaient la figure...
J'admirais... Nous n'entendions
Pas un bruit dans la nature.

Bête...! J'aurais du oser !
Pendant la route en silence,
Prendre un tout petit baiser...

....

Oh j'enrage, quand j'y pense !

Avril 1889. ADAM MIZARE.

L'ORPHELINE

Dieu qui donne sa voile à la frêle nacelle
Pour distancer les vents qui viennent la gonfler ;
Dieu qui donne toujours à l'oiseau qui chancelle
Une voix pour chanter, une aile pour voler ;

Dieu qui dit aux rochers : Couvrez-vous de lierre
Aux abeilles qui vont sur les fleurs : Moissonnez !
A la brise : Murmure ! A la souffrance : Espère !
A ceux qui doutent comme à ceux qui prient : Venez !

Se ressouvient aussi de la pauvre orpheline
Qui, de ce monde, a bu l'amertume en naissant ;
Et sur elle sa main plus doucement s'incline,
Et pour elle son cœur est plus compatissant.

Montréal. GONZALVE DESAULNIERS.

AIMER !

A MON AMI XXX

Aimer... c'est le sourire d'une mère
Sur le berceau de son enfant,
C'est, de ses lèvres, la douce prière
Qui s'échappe en le contemplant.

Aimer.. c'est un doux souvenir d'enfance
Qui parfume tout jeune cœur,
C'est l'écho d'un de ces jours d'innocence
Qu'on se rappelle avec bonheur.

Aimer... oh ! c'est un rêve de jeunesse,
Caressé par la jeune fille,
Car dans l'aurore de ses jours d'ivresse
C'est une étoile au ciel qui brille.

Aimer... c'est toi qui m'appris ce mystère,
Alors qu'enfant insouciante
Nul être occupait ma pensee entière
Car, par toi seul... je suis aimante.

Ste Cunégonde, 15 Avril 1889. ATTALA.

RENOUVEAU

Mais il en est de nous comme de toutes fleurs.
EMILE DIAZ.

Regardez mourir la rose épuisée !
Plus de frais parfums, plus d'éclat vermeil. ..
Pour rendre la vie à la fleur brisée,
Que faudrait-il donc ? —Un peu de rosée,
Un peu de soleil.

De même, ici-bas, la vie a des stages,
Où, meurtri, froissé, le cœur flétrit ;
Ainsi que la fleur, l'âme a ses orages ;—
Mais qu'un doux rayon tombe des nuages,
Et tout refleurit !

LOUIS H. FRECHETTE.

GRACE A UNE CLAQUE

[Pour "Le Recueil Littéraire."]

CHAPITRE PREMIER ET DERNIER

Où le lecteur va s'apercevoir sans difficulté aucune, que cette nouvelle est à toute vapeur et que son titre est plus original qu'elle-même.

—Tu dis vrai ?

—Certes ! Je n'aime aucune femme.

—Mais tu en aimeras.

—Jamais.

Ce "jamais" fut dit avec tant de certitude, que l'autre en resta tout-à-fait étonné.

Cette certitude appartenait à Edouard Mirat, cet étonnement à Jean L'Espérou.

Il n'y avait pas bien loin d'une demi-heure qu'ils discutaient sur l'amour, ce sujet qui a pris naissance en Paradis, et qui s'éteindra à la consommation des siècles.

Le dialogue ci-dessus venait de clore leur discussion, commencée et terminée dans la grand'salle du club "Le Trappeur."

Comme dans chaque roman, nouvelle ou récit, il est de mode, d'usage, de rigueur même, de portraiturer les principaux personnages, nous peignons les nôtres. Edouard avait vingt-et-un ans, était le vrai type du bohême viveur, du bohême à la Murger. Il avait un goût très prononcé pour les lettres, et jurait à chaque instant d'accoucher d'un volume contenant une matière si extraordinaire que tous les écrivains et les bibliophiles en seraient remués, bouleversés. Pour se donner de l'importance auprès de son futur éditeur, il se taillait la barbe à la Bonnetain, et les moustaches pareilles, vous savez, de cette coupe qui grise les grisettes. Assez joli garçon, il plaisait à maintes jeunes Montréalaises, et quand l'une d'elles lui déclarait sa passion, invariablement, il répondait :

—Peiné, mademoiselle, peiné... mais je n'aime pas les femmes.

C'était grotesque, ridicule, bête cette réponse, mais enfin c'était comme ça.

Tout le contraire était Jean L'Espérou, c'est-à-dire, rangé, presqu'imberbe et plein de sympathie pour l'autre sexe. Résidant à Québec, un second Tarascon, ce n'est pas peu dire pourquoi il s'enflammait pour les femmes.

L'histoire d'hier, les dires d'aujourd'hui, affirment sans contradiction que les Québecquois sont gens remplis d'une chaleur constante pour leurs sœurs. Malgré que tous les soirs, vers les dix heures, dans les rues, ils chantent à tue-tête :

Les femmes, les femmes, il n'y a que ça.

ils trouvent le nombre trop petit.

Le carnaval avait soulagé Québec en attirant Jean L'Espérou dans nos *murs*.

***

—Ah ! s'écria tout-à-coup Edouard, j'ai une idée magnifique.

—Fais-la savoir vite, dit Jean.

—Eh bien, si nous allions prendre nos ébats sur la glissoire " Trique Bleue " ?

—Elle est excellente ?

—La glissoire ?

—Non ! ton idée... Mais...

—Mais ?...

—Il y a des femmes là.

—Eh bien, qu'est ce que cela me fiche ?

—Cela peut te faire manquer à ton serment.

—Allons donc ! N'ai-je pas coutume de rencontrer des femmes. Là, comme ailleurs, elles ne peuvent me vaincre.

—Si ! Car sur une glissoire, elles sont plus [illegible]. Quand on les voient couchées sur des traines sauvages, nos cœurs tressaillent, remuent, bondissent et s'envolent... Et tu peux être un de ceux là.

—Oh ça ! la ! tu me prends donc pour un pareil à toi ?

—Je te prends pour ce que tu est ; un être pétri de la même pâte que nous tous, un être obéissant à ce qui commande.

Une heure après, tous deux fendaient le vent sur la montagne russe. Il était alors neuf heures. Vers la demie après cette heure, (sans calembourg, s. v. p.) le plus beau minois de fillette apparut sur le haut de la glissoire. Jean l'aperçut et n'en souffla mot à son ami, se contentant d'examiner sa figure. Il la connaissait cette fille. C'était une Québecquoise jolie comme pas une. Elle avait des yeux à faire rêver, une bouche à désirer, une taille à faire loucher. Son nom : Eveline Dubucque. Son âge : 17 ans.

Nombre de cœurs s'étaient fondus auprès d'elle : pourquoi pas celui d'Edouard n'imiterait-il pas les autres ? C'est ce que pensait Jean. En voulant prendre une glissade, la traine d'Edouard accrocha celle d'Eveline. Le jeune homme s'empressa d'aider à relever la fillette qui était tombée sans se faire mal et qui riait aux éclats de son accident.

A la vue de cette merveille, il tressaillit comme sous un choc électrique. Et là, à son côté gauche, quelquechose se mit à jouer une marche accélérée. Bonne augure, pensa Jean en regardant son ami.

—Allons, dit-il, cette glissade est manquée, recommençons ?

—Non pas, j'en suis lassé... Je préfère regarder.

Ils allèrent se placer sur un banc, tout près de l'endroit où Eveline devait commencer sa descente. Tout-à-coup, Edouard s'écria :

—Ah ! il y a un homme avec elle.

—Tu dis ?

—Rien... rien...

—Pour certain, ça y est... Le voilà déjà jaloux, se dit L'Esperou

Eh oui, cet espèce de misanthrope, ce sceptique en amour était vaincu. Dans l'espace d'une minute, d'une seconde, son cœur s'était embrasé. C'est curieux l'amour n'est-ce pas ?

Dire que plusieurs peuvent passer quarante ans sans en avoir, et que d'autres avec le temps n'ont qu'une pensée en ont pour la vie. Eveline continuait son jeu, toujours poursuivie par les yeux déjà pleins de flammes d'Edouard. Il était assis sur ce banc, l'épiant cette enfant, jaloux des

sourires adressés au conducteur de sa traine. On aurait juré un mari surveillant sa femme. Soudain, il jeta un cri, et s'élança vers la côte. Qu'est-ce qu'il voulait donc ? Simplement ramasser une claque perdue par la jeune fille.

Quand il revint auprès de son ami :

—N'en dis pas un mot.

—Mais que veux-tu faire de cela ?

—Je ne sais, répondit-il distraitement.

Aussitôt remontée, Eveline chercha sa claque, interrogeant. Elle vit les deux jeunes gens et s'avançant vers eux :

—Messieurs, n'auriez vous pas vu ma... Elle s'interrompit en voyant Jean.

—Quoi, vous ici, dit-elle avec un sourire qui bouleversa Edouard pourtant si fort.

Il y eu étreinte de mains, de ces " shake hands " importés par les sujets de l'Albion, et adoptés, et pratiqués par nos canadiennes.

Edouard fut présenté. Gêné, troublé, il commença une conversation banale, décousue, sans aucune portée, une conversation de personnes naturellement amoureuses.

En bas de la côte, les flambeaux plantés le long de la glissoire, s'éteignirent un à un. Cela voulait dire : on ferme. Il fallut donc s'en aller. L'Espérou, au moment où l'on se dirigeait vers la sortie, s'approcha d'Edouard :

—Donne lui sa claque.

—Non ! mille fois non ! Je la garde.

Et allant à la jeune fille :

—Mademoiselle, voulez vous me laisser vous conduire en voiture ?

Elle accepta. Est-ce qu'il est permis, quand on perd sa claque, de refuser un tel offre ? Au moment où il hélait un fiacre, un homme subitement parut et prit le bras de la jeune fille. Edouard eut des yeux mauvais. La jeune fille s'aperçut de la chose, et se tournant vers Edouard.

—C'est mon cousin... Il glissait avec moi tout-à-l'heure.

Ah ! comme il se sentit soulagé par cet aveu... Il avait cru que...

La voiture les amena à l'hotel Richelieu, où se retirait Eveline. Au milieu d'une troupe d'acteurs revenant du Théâtre Royal, ils traversèrent le corridor et entrèrent dans le grand salon en même temps que maints notables citoyens de la ville, s'étant assemblés pour former un bureau pour la candidature d'un échevin, en sortaient.

Quelque temps après, les deux amis s'en furent. Au coin de la rue Berri et Dorchester, Jean avant de laisser son ami, l'interrogea.

—Eh bien, dit-il, tu l'aimes ?

—Oui !

—Et ton serment ?

—J'étais un imbécile, un fou en le tenant.

—Quand lui déclareras-tu ta flamme ?

—Bientôt.

Pas plus longtemps que le lendemain fut ce " bientôt. " A une visite faite à la jeune fille, pendant que Jean allait au buffet de l'hotel avec le cousin Chailloux, Edouard, n'y tenant plus, tomba aux genoux de son adorée, et......

Et c'est ainsi que Jean le trouva.

***

Maintenant, faisons un grand pas. Soumettons que nous franchissons une année, que nous sommes en 1890.

Voilà tantôt trois mois que le mariage a eu lieu.

Si par hasard vous entrez dans une certaine maison de la rue Saint Hubert, près de la rue Ontario, vous verrez dans la pièce du fond, au rez-de-chaussée, une mignonne claque exposée sur une étagère.

Si vous êtes curieux, demandez à M. Edouard Mirat pourquoi il expose cette claque de femme ? C'est une claque de femme, car elle est trop petite pour ne pas l'être.

Il vous répondra :

—C'est pour montrer que souvent, une chose banale peut nous procurer du bonheur...

Si vous demandez des explications, il ajoutera :

—Grâce à cette claque, je possède la femme la plus charmante, la plus gentille, la plus agreable, la plus jolie... la plus......

A ce moment, arrêtez le. Le vocabulaire des adjectifs va s'épuiser... et il peut faire des barbarismes.

VARAINE.

MARIANNE

NOUVELLE

[Pour "Le Recueil Littéraire."]

Ce soir là Marianne était inquiète : sept heures venaient de sonner et son mari n'était pas encore arrivé, lui si exact d'ordinaire ! Et cette question demeurait suspendue à ses lèvres : Qu'est-ce qui pouvait bien le retenir ?

Elle ne le savait, et cela la rendait toute nerveuse. A chaque instant elle allait à la porte et son regard interrogeait fiévreusement la route qui s'étend entre la gare et le village, puis la jeune femme rentrait le cœur serré, et reprenait sa promenade machinale d'un appartement à l'autre de ce pas saccadé des personnes obsédées par de graves soucis.

Depuis leur mariage, c'était la première fois que son mari s'attardait après son ouvrage, et, comme c'etait un homme sobre, tranquille, elle ne s'expliquait pas son retard. Un affreux soupçon venait de germer dans son esprit et grandissait à mesure que l'heure s'avançait.

Il était aiguilleur pour la compagnie du Grand Tronc. Le métier est si dangereux et on ne sait jamais ce qui peut arriver !...

Dernièrement, un malheureux serre-frein avait eu les deux jambes coupées par un train de fret.

***

La nuit descendait peu à peu, une belle soirée d'été se préparait. Une brise tiède, embaumée, soufflait doucement sur la campagne en répandant partout une fraîcheur délicieuse. Le crépuscule permettait de

voir encore assez au loin, mais sans laisser discerner la nature des objets. Le découragement s'était emparé de Marianne et son attitude morne, affaissée, disait assez clairement les noires idées auxquelles elle était en proie.

Tout-à-coup, elle se leva brusquement : sept ou huit personnes se dirigeaient de son côté. Elle remarqua aussi qu'ils portaient un fardeau assez lourd, car ils marchaient lentement et avec précaution. De quelle nature pouvait bien être ce fardeau ? Personne n'aurait pu le dire, car l'obscurité était déjà trop grande.

Toutes ses craintes, ses pressentiments lui revinrent à la mémoire, elle se mit à trembler. Il lui semblait qu'un cercle de fer lui serrait les tempes. Elle se sentit défaillir, mais, par un suprême effort de volonté, elle rassembla ses forces et s'élança au-devant du groupe qui venait de s'arrêter et déposer par terre une civière recouverte d'un drap.

Saisir le drap, l'arracher, tout cela fut l'affaire d'un instant pour la pauvre femme : elle voulait savoir.

Un horrible spectacle s'offrit à sa vue. Son mari gisait inanimé devant elle, défiguré par une hideuse blessure à la tête, les vêtements en lambeaux et couverts de sang.

Marianne regardait le cadavre d'un air hébété ; ses oreilles bourdonnaient affreusement, un voile sanglant lui couvrit les yeux, ses jambes fléchirent sous elle, et elle tomba lourdement sur le corps de son mari sans proférer un cri, une parole.

Elle demeura inconsciente pendant plus de huit jours, malgré les soins qu'on lui prodigua. Le médecin qui observait sa patiente d'un air soucieux le matin de la neuvième journée secoua la tête et murmura tout bas · Folle !

* * *

Le temps avait passé en accomplissant son œuvre. La mort de l'aiguilleur avait fait d'abord un bruit considérable ; on avait pris parti pour et contre la compagnie du chemin de fer, puis peu à peu, on avait oublié ; un autre le remplaçait.

Quant à sa malheureuse épouse, elle avait été recueillie par des personnes charitables, et comme sa folie était douce, on lui laissait la liberté d'aller et venir à sa guise, ce qui convenait bien à son humeur farouche et vagabonde. Elle disparaissait des journées entières sans qu'on sût jamais où elle allait.

Les premières fois, ces disparitions subites excitèrent une curiosité intense, et on la surveilla pour savoir où elle allait. Mais tout fut inutile, on ne découvrit rien. On finit par s'habituer à ses manières étranges, et Marianne devint le sujet de conversation des commères du village qui racontaient sur son compte des histoires... des histoires à faire dresser les cheveux sur la tête.

Un soir, le train No 3 venant de l'Ouest fut arrêté par une lumière rouge qu'on agitait à un quart de mille en avant, a l'entrée d'un petit bois, juste à l'endroit où l'aiguilleur avait été tué. Le train fut arrêté et on alla reconnaître la nature du danger signalé. En approchant du bois la lumière disparut subitement et malgré toutes les recherches qu'on fit on ne put retrouver ni la lumière ni la personne qui devait la porter.

La même chose s'étant répétée plusieurs fois et toujours à la même place, on commença à en parler dans le village où l'on prétendit que c'était l'aiguilleur qui revenait. Quelques personnes firent remarquer que l'apparition de la lumière mystérieuse coïncidait toujours avec l'absence de la folle, et il y eut des gens assez osés pour affirmer l'avoir rencontrée un soir, en compagnie d'une grande ombre blanche, laquelle était indubitablement l'âme de son mari. Les autorités du chemin de fer, moins crédules, firent surveiller l'endroit suspect, mais toujours sans rien découvrir. Le mystère semblait impénétrable lorsqu'un événement inattendu vint donner le mot de l'énigme.

Par une froide matinée de novembre, on trouva le corps d'une femme le long de la voie du chemin de fer, près de ce petit bois qui avait acquis une si mauvaise réputation.

Ce cadavre était celui de Marianne, et c'était elle sans doute qui venait la nuit arrêter les trains.

On l'enterra au cimetière à côté de son époux.

Aujourd'hui tout est tranquille ; le petit bois n'est plus hanté par aucun génie malfaisant et pourtant on craint de le traverser. Les habitants font un détour, pour ne pas passer auprès.

C'est que voyez-vous, quoiqu'on dise, il se passe quelque chose d'insolite dans ce bois, et vous trouverez une foule de gens qui vous affirmeront avoir vu de leurs propres yeux deux fantômes, se glisser entre les arbres !...... Si vous les rencontrez, signez vous et dites tout bas un *De Profundis* pour le repos de Marianne et de son mari.

JEAN L'ESPÉROU.

Feuilleton du RECUEIL LITTERAIRE.

JULIE DE FENESTRANGES

PAR ALFRED DES ESSARTS.

No 4

II—LE RETOUR.

—Léonce, murmura le marquis, vous me feriez croire à la Providence qui place toujours un appui auprès des mains debiles.

Voyant l'heure s'avancer, et voulant d'ailleurs mettre fin à une scène d'émotion qui pouvait fatiguer ses nobles parents, le vicomte appela et donna des ordres pour le coucher de son oncle : puis ayant pris congé du vieillard et pressé la main de Mme Fenestranges, il entra chez lui. Un instant après, il tirait d'un coffret une clé qui était son plus cher trésor ; car elle lui ouvrait chaque nuit la chambre de Julie.

Cette chambre de jeune fille était, en effet, tout un monde pour Léonce. A la voir parée de ses meubles élégants, de sa glace arrondie, de ses peintures en trumeaux, on eût dit une de ces maisons de Pompéia que surprit le Vésuve dans un jour de colère, et qui, enfouies sous la cendre, ont conservé leurs riches décorations : l'apparence de vie leur est restée, il n'y manque que des habitants. Tout, dans ce lieu avait été religieusement respecté, tout, jusqu'au désordre inséparable d'une éva-

sion. Ainsi, la robe de soie lilas portée par Julie au souper, une heure avant sa fuite, reposait sur le dossier d'un fauteuil où elle l'avait jetée en changeant de costume. Des plumes blanches couvraient la toilette encadrée de crêpe rose. Un livre laissé sur une table contenait un des billets du chevalier, que Julie avait sans doute relu, au moment suprême, pour se donner du courage. Près du lit à baldaquin, se trouvaient deux petites mules en velours brodé d'or. Les fleurs qui garnissaient la console n'avaient pas été changées ; privées d'eau, elles s'étaient desséchées, et penchaient leurs têtes jaunies vers les bords des vases de cristal : pauvres fleurs, épanouies deux printemps auparavant, puis flétries faute d'air et de lumière · triste emblème du sort de celle qui les avait cueillies. Le silence, le calme de cette chambre offraient quelque chose de solennel ; car le luxe de l'ameublement, les détails qui se rattachaient à la vie d'une femme, la profusion d'objets de prix semées sur les tablettes de deux armoires d'ébène, tout semblait annoncer que la divinité de ce temple du goût allait apparaître soudain, rentrer en possession de son séjour favori et ramener avec elle la gaieté et le bonheur. Aussi le vicomte d'Ortigues pouvait-il se faire illusion, après avoir passé deux heures au sein du petit monde jadis habité par la jeune fille ; sa tristesse s'évanouissait alors pour se changer en une poétique mélancolie ; il éprouvait les sensations de l'exilé qui redresse son front courbé et lève vers le ciel des yeux reconnaissants, lorsqu'il pose enfin son pied sur le sol de la patrie ; et, semblable au géant de la fable antique, il reprenait de la force en touchant cette terre... Le souvenir est la moitié du bonheur. Comment retracer les nuances des pensées qui se succédaient dans l'esprit de Léonce, pensées chastes, patientes, se présentant avec ordre et donnant au jeune homme toute leur sève virginale !... Il n'avait pas besoin de les évoquer, de se marteler le cerveau, comme un rimeur, pour les y réveiller : elles naissaient d'elles-mêmes et paraissaient sortir des coins obscurs de cette chambre, telles que des phalènes attirées par la lumière. Léonce était heureux. il n'était plus seul ; sa main discrète ne dérangeait rien ! elle avait respecté jusqu'au billet écrit par le chevalier ; car l'amour de Julie protégeait le séducteur contre un juste ressentiment. Enfin, l'existence du vicomte pouvait se partager en deux parties ; l'une, triste, décolorée, où il consolait des cœurs désespérés ; l'autre. brillante, exaltée, où rendu à la fraîcheur des rêves de la jeunesse, il trouvait des confidents et des amis dans quelques objets inanimés.

Le moment propice, pour ce qu'il appelait en lui-même son voyage au ciel, était arrivé. Revêtu d'un manteau de laine couleur de muraille, le front ombragé par un chapeau noir à larges bords, muni d'une petite lanterne, dont il avait soin d'intercepter les faibles rayons, Léonce sortit de son appartement. Il marchait d'un pas léger, s'arrêtant par intervalles pour écouter. Car il eût craint d'être découvert, et il regardait le le secret comme l'une des principales conditions de sa fécilité illusoire. Mais cette nuit-là, moins encore que toutes les autres, personne ne songeait à troubler sa promenade. Le fracas de l'orage eût couvert le bruit d'une armée en marche. Quand Léonce côtoyait les fenêtres d'un long couloir, il entendait la pluie se briser et ruisseler sur les vitres ; le vent venait agiter les plis de son manteau, on eût dit un esprit invisible et menaçant qui lui défendait de passer outre.

— À Continuer —

FABLE-EXPRESS

Pierre, qui mendiait dès sa plus tendre enfance,
S'est ramassé de quoi vivre dans l'abondance.
Il est devenu riche en quêtant ses repas.

MORALITE

La charité n'appauvrit pas.

REMI TREMBLAY.

CHOSES ET AUTRES

LE STÉNOGRAPHE CANADIEN.—Nous avons reçu " Le Stenographe Canadien " un splendide journal publié à Montréal dans les intérêts des sténographes, ainsi que dans le but de propager et de vulgariser la sténographie au Canada. Ce journal devrait être reçu par toute personne sachant ou désirant connaître la sténographie, car un cours complet sera donné dans le journal.

Nous le recommendons donc vivement, à tous nos lecteurs amis du progrès.

Adresse : J. C. de La Rochelle, éditeur gérant du Sténographe Canadien, Montréal, Canada.

M. Ferdinand Goyette, résidant à Sainte Cunégonde, vient d'être nommé agent du Journal et de l'Imprimerie. Il est par conséquent autorisé à prendre des abonnements, des annonces, impressions commerciales etc., en notre nom.

Toute personne qui nous fera parvenir le montant de *trois abonnements* aura droit à une année d'abonnement.

LE RECUEIL LITTERAIRE accuse réception de toute publication, livre ou revue dont on lui envoie un exemplaire.

RECUS.

Voici les noms de ceux qui nous ont fait parvenir le montant de leur abonnement et qui n'ont pas eu de reçus.

Louis Lamarre, Montréal.
C. F. Porlier, Ste Cunégonde.
Arthur Giroux, Montréal.
J. A. Lalonde, Pte St Charles.
Arthur Paquet, Québec.
J. G. Michon, Ste Cunégonde.
O. De Monceau, Pte St Charles.
J. Fournier, Ste Cunégonde.
J. A. Laquerre, Montréal.
A. Deguire, Montréal.
Joseph Boisvert, Montréal.
W. Deslauriers, St Henri.
C. E. Bouchard, St Henri.
Dlle R. D. Landriault, Alfred Ont
E. H. Kellogg, Hoboken, E. U.
Raoul Tourangeau, Montréal.
U. Plourde, Ste Cunégonde.
Aristide Demers, Montréal.
Eugène Doré, Montréal.
N. Lafortune, Montréal,
Fabien Basillière, Pte St Charles.
Ovide Piché, Ste Cunégonde.

VOL. 1—NO. 8 *1er Juin 1889* PRIX : 2 CENTINS

LE
Recueil Litteraire

PUBLICATION BI-MENSUELLE

PARAISSANT LES 1er ET 15 DE CHAQUE MOIS.

ROMANS — CONTES — NOUVELLES — POÉSIES
VOYAGES — SCIENCES — ETC.

Litterature Canadienne et Etrangere

SOMMAIRE

ABONNEMENT

Canada et Etats-Unis, - Un an, 50 centins.
Six mois, - 25 centins.

—Les manuscrits et communications concernant le journal devront être adressés comme suit : Le Recueil Littéraire, Boite de Poste 46, Ste Cunégonde, P. Q.

Victor Grenier, Éditeur Propriétaire. | E. Z. Massicotte, Secrétaire de la Rédaction.

EN CAUSANT

Pour certaines gens, il n'existe pas de passe-temps ni plus joyeux, ni plus intelligents, que celui de s'amuser aux dépens des idiots, des pauvres d'esprits auxquels Dieu a promis le royaume des cieux.

Cependant ce passe-temps est bête, ridicule, indigne de personnes se croyant une intelligence pour le moins ordinaire.

Plusieurs fois je me suis trouvé en demeure de l'observer, et ce spectacle m'a toujours dégoûté.

Aussi, je vous le demande, pourquoi torturer ces *innocents ?* Pourquoi se servir d'eux comme d'un jouet ? Vraîment, il faut que ces personnes ne songent pas une minute à ce qu'elles font, pour agir de cette manière ; il faut que le plaisir du moment bannisse en elles, tout sentiment d'humanité ; enfin, —c'est mon opinion— je crois que c'est le fait d'une tête légère !

Quelques fois, ces *étrivations* (expression canadienne) finissent par mal tourner. Tenez, je vais vous raconter à ce sujet, la mort tragique d'un ami mien.

* * *

Jean Jacques —un pauvre idiot— habitait le village de C... situé sur la rive gauche du Saint Laurent. Grand, sec, d'une force peu commune, il était néanmoins fainéant, paresseux, au superlatif. Dépassant de quelques mois la trentième année, Jean Jacques demeurait avec sa vieille mère, qu'il était supposé faire vivre ; mais la pauvre femme aurait bientôt cessé de souffrir, si les voisins ne lui eussent pas apporté des aliments.

Le grand Jacques —on l'appelait ainsi— travaillait très rarement. ce qu'il rapportait, il le gagnait en se faisant le bouffon, le souffre-douleur des oisifs et des loustics du village.

Durant l'été de 1877, nous nous trouvâmes dans le village une cinquantaine de citadins. Hilaire Jourdain, gros garçon à la figure réjouie, qui tuait le temps à voyager ici et là, était du nombre. S'il est vrai que rire fait du bon sang, Jourdain devait en avoir en quantité et du meilleur ; car c'était son unique occupation. Pour mieux atteindre son but, il aimait à mystifier, à abuser de la crédulité des gens, pour s'amuser à leurs dépens. Et quand il reussissait, il riait, riait, comme lui seul savait rire.

Mais abrégeons... Les bons récits sont les plus courts.

Sa manie lui coûta la vie dans les circonstances suivantes.

Hilaire connut bien vite le grand Jacques. Dès ce moment il ne cessa de lui *jouer des tours*.

Un après-midi que nous étions tous ensemble sur la plage, Jourdain aperçut Jean Jacques occupé à ramasser du menu bois jeté sur la grève par le ressac. Il l'appela.

Jean s'en vint vers nous, de son pas lent et lourd, les bras ballants, l'air... de ce qu'il était. Hilaire l'interpella ainsi :

—Dis donc, grand Jacques, aimerais-tu à voler dans les airs comme les oiseaux ?

—Ben m'sieu, j'sais pas... j'ai pas encore essayé !

—Oui, je sais bien, mais si je te donne des ailes avec lesquelles tu pourras voler tant que tu voudras, essayeras-tu ?

—J'dis pas non, s-t-i vous voulez m'payer.

—N'aie pas peur, je te donnerai une bouteille de Jamaïque et une piastre. Acceptes-tu ?

—J'cré ben !

—C'est bien, suis moi Vous autres, continua Hilaire, en s'adressant à ses amis, si vous voulez vous rendre à la grange de la ferme d'en face, je serai de retour dans un instant avec mon oiseau improvisé. Le temps de me rendre à l'hotel poser des ailes à Jacques et je suis à vous.

L'atmosphère était chargé et incertain, personne n'avait osé s'aventurer dans une excursion de chasse ou de pêche. Aux bains il n'y avait personne. Tous nous étions restés dans le village. Aussi la proposition de Jourdain fut acceptée presque unanimement, malgré les objections de certains d'entre nous, qui traitaient ce spectacle à la Jourdain, tout-à-fait inhumain.

La curiosité aidant, nous nous rendîmes presque tous à l'endroit désigné. Jacques devait monter sur le faîte de la grange et s'élançer dans les airs. Toutefois, afin qu'il ne se fit pas trop mal, Hilaire avait fait étendre l'épaisseur d'un pied de paille au-dessous du point de départ.

La nouvelle s'était vite répandue dans le village et quand Jean Jacques, qui se montrait tout fier de son nouveau plumage, monta sur la grange, le nombre des spectateurs s'était considérablement augmenté. Au signal donné, le pauvre idiot prit sa volée pour retomber lourdement sur le sol.

Malheureusement, dans sa chute, il se fit une blessure des plus cruelles à la figure, en rencontrant un morceau de bois qui se trouvait accidentellement parmi la paille.

Devenu subitement enragé, a la vue de son sang qui coulait en abondance, plus encore que par la douleur, Jean se précipita sur le malheureux Hilaire. Ce dernier s'avançait précisément vers lui pour le panser, car après tout il avait bon cœur. Avant que les assistants fussent revenus de leur surprise, Hilaire était renversé par terre, sans connaissance. Jacques se trouvait dans un état impossible à décrire. Il frappait sa victime avec une fureur inouïe. Quand on parvint à le maitriser, Jourdain avait rendu son âme à Dieu.

***

Jacques fut arrêté, puis libéré quelque temps après. Il n'était pas responsable de ses actes.

E. Z. MASSICOTTE.

CAPRICE

[EXTRAITS]

Moi, si j'étais femme et si j'étais belle,
Je serais rebelle
A tous les amours,
Sans me soucier d'aimer ou de plaire
Je serais légère
Comme mes atours.

Je serais l'oiseau qui rasant la plaine,
De sa cantilène
Remplit l'horizon,
Sans se demander si là, sur la route
Une oreille écoute
Sa douce chanson.

J'aurais pour chacun de l'indifférence,
C'est l'insouciance
Qui serait ma loi.
Je resterais fière en dépit du monde
Tant pis si l'on fonde
Un espoir sur moi.

Je voudrais n'avoir que robes nouvelles
Chiffons et dentelles
Corsets de velours ;
Etre à tout propos d'une gaîté folle
Pour que l'on raffole
De moi tous les jours.

Quoi de plus charmant qu'une femme blonde
A la taille ronde
A l'œil vif et clair
Qui dans les grands bals, coquette et gentille,
Rit, valse et babille
Libre comme l'air.

Montréal. GONZALVE DÉSAULNIERS.

L'AMOUR

A MON AMI ARTHUR GIROUX

Comment, cher compagnon d'enfance
Tu me demandes, mais bien bas,
De te dire sans réticence :
Qu'est-ce que l'amour, ici bas ?

Ami ! pour moi l'amour,
C'est une fleur brillante,
D'un merveilleux contour :
Une rose charmante !

Qui, sitôt qu'on la touche,
Pour donner un baiser,
S'effeuille sous la bouche,
De qui veut la baiser.

Ste Cunégonde, 1889. ADAM MIZARE.

LE BOMBARDEMENT DE THIONVILLE

7, 8 ET 9 NOVEMBRE 1870

[Pour "Le Recueil Littéraire."]

Depuis deux longs mois nous sommes sans nouvelles du dehors. La ville est étroitement bloquée. Des précautions ont été prises en prévision d'un bombardement prochain et inévitable. Trois fois déjà la vieille cité frontière a été sommée de se rendre, et chaque fois son vieux commandant de place, le brave colonel Turner, a répliqué par un énergique refus. Sur les hauteurs qui couronnent la place forte, on aperçoit, depuis quelques jours, les sombres silhouettes des Germains occupés à mettre en position leurs terribles canons Krupp, qui bientôt vomiront sur notre malheureuse cité une pluie de fer et de feu et porteront partout la désolation et la mort.

Nos Moblots lorrains, dignes descendants du bataillon de la Moselle, en sabots, rivalisent de zèle et de courage avec les 700 hommes de l'armée active qui, pour la plupart, échappés après le désastre de Sedan, sont venus, bien à propos, renforcir notre faible garnison. La garde nationale est prête à marcher au premier appel. Le colonel Turner, dans une proclamation toute vibrante d'émotion, fait appel au patriotisme des citoyens de la place, et leur annonce que le moment solennel est arrivé.

Il fait encore nuit.— Les rues de la ville, plongées dans l'obscurité, sont mornes et désertes. Pas un être vivant ne trouble par sa présence le funèbre silence qui fait ressembler la forteresse assiégée à un immense tombeau. Ce calme plat précurseur de la tempête dura, sans être troublé, jusqu'a ce que l'horloge de la vieille tour annonçât, par ses tintements plaintifs, qu'il était quatre heures du matin. La vibration de la dernière heure s'éteignit dans un formidable coup de canon ; un sifflement strident déchire l'air, et une bombe vient éclater avec fracas sur la place du Marché.

C'est le signal de l'attaque. Le terrible drame commence, pour ne se terminer qu'après deux longues journées. Les habitants, dont le sommeil a été si brusquement interrompu, se précipitent dans les caves ; les tambours battent la générale ; le clairon mêle ses notes éclatantes au son lugubre des cloches et à la voix des canons. Les gardes nationaux, s'arrachant des bras de leurs familles éplorées, vont bravement se mettre à la disposition de leur commandant.

Quarante-huit bouches à feu, établies à bonne portée, inondent la ville de fer et de feu. Nos artilleurs ne peuvent répondre que dans la proportion d'un coup sur trois, faute de munitions. Pour ménager nos obus, ils sont obligés d'envoyer aux Prussiens des vieux boulets du temps de Vauban. L'artillerie des remparts comptait à peine 200 pièces, la plupart d'ancien modèle.

À 8 heures du matin, le cri sinistre : au feu ! au feu ! se fait entendre. L'hospice St Charles, rempli de malades et de blessés est la proie des flammes. Le pavillon blanc avec la croix de Genève, qui surmonte l'édifice et que respectent tous les peuples, semble au contraire être devenu le point de mire des artilleurs allemands. Les sœurs de la Charité,

aidées par les pompiers et les gardes nationaux, réussissent après d'héroïques efforts, à transporter la plupart des malades dans les caveaux de l'église paroissiale. Des cadavres, horriblement mutilés, sont échelonnés dans la rue que sauveteurs et sauvés ont parcouru pour aller se mettre à l'abri dans la maison de Dieu. Traverser la ville à ce moment c'est aller à une mort presque certaine.

À 6 heures du soir le drapeau blanc est hissé au sommet de la vieille tour. L'œuvre de destruction et de mort est suspendue. En un instant les rues sont remplies de visages effarés ; on s'enquiert avec anxiété de ceux qui nous sont chers ; des pleurs et des gémissements se font entendre, car plusieurs déjà ont été frappés mortellement. On s'empresse de ramasser morts et blessés et de porter secours aux malheureux ensevelis sous les décombres.

Un parlementaire, précédé d'un trompette, sort par la porte de Metz et va solliciter une trève du général ennemi, afin de permettre aux femmes et aux enfants de sortir de la ville. Cette demande est inhumainement rejetée. À 8 heures du soir, le bombardement recommence avec plus d'intensité ; les batteries prussiennes négligent les remparts pour agir presque exclusivement contre la ville, qu'elles criblèrent d'obus incendiaires. Le feu est aux casernes ; la rue de Paris est en partie détruite. Une fumée épaisse à travers laquelle on perçoit les lueurs blafardes de l'incendie, couvre la ville. Impossible de disputer sa proie à l'élément destructeur : les obus s'acharnent sur la même place et tuent ou dispersent les sauveteurs.

Le lendemain, 8 novembre, nouvelle trève d'une heure ; puis la canonnade recommence avec tant de force qu'il semble, cette fois, que la ville est vouée à une destruction complète.

À 10 heures du soir, le spectacle est grandiose et terrible. À travers les détonations des canons, le rugissement des flammes qui serpentent au dessus des rues, et le craquement des maisons qui croulent, on entend les cris de détresse des malheureux ensevelis dans les caves, et condamnés à périr par le feu ou étouffés par la fumée. Quand l'aurore vient enfin, ce n'est que pour éclairer les horreurs de cette effroyable nuit. De quelque côté que se portent les regards on aperçoit que ruines et désolation.

Le drapeau blanc est arboré pour la troisième et dernière fois le 9 à 8 heures du matin. Le conseil de défense, décide à l'unanimité, vu le manque de munitions, que toute résistance est impossible. L'horrible drame est terminé. Il était temps, car une journée de plus et la ville était complètement détruite. Les survivants sortent des casemates et des caves, pâles, les cheveux en désordre, glacés par l'humidité des caves. Tous les regards se portent anxieusement sur le sommet de la vieille tour. Le drapeau tricolore, symbole vénéré de notre malheureuse patrie n'est plus là. À cette vue un immense cri de douleur s'échappe de toutes ces poitrines ; on ne lit plus sur les physionomies que le plus profond désespoir ou une passive résignation. Toutes les personnes valides se dirigent vers la sous-préfecture, où le conseil de ville siège en permanence. Le maire, un respectable vieillard à cheveux blancs, y entrait à ce moment même. On l'interroge ; son abattement, ses yeux rouges de larmes, son silence, répondent pour lui : il n'y a plus à douter.

le sacrifice suprême est consommé. Les troupes ne peuvent prendre le parti de la résignation ; on est obligé de calmer l'effervescence qui les eût portés à quelque héroïque folie.

À 11 heures du matin, dans le poste de la porte de Sieck, les négociateurs des deux armées signent la capitulation. " L'armée active est prisonnière de guerre. La garde nationale, les francs-tireurs et la garde mobile restent libres à condition de ne pas servir dans la présente guerre. "

Nos braves défenseurs, à l'appel de leur commandant se réunissent dans le fort, comme pour aller au combat ; les tambours et les clairons font entendre une dernière fois leurs sonneries familières : c'est l'adieu de la patrie s'éloignant avec ses derniers défenseurs. Des pleurs brûlants coulent de tous les yeux Lorsque les troupes se mettent en mouvement le cri de : Vive la France ! s'échappe de toutes les poitrines oppressées.

Le 10 novembre, jour de douloureuse mémoire, à 9 heures du matin, le général ennemi, escorté de soldats de toutes armes, prend solennellement possession des ruines de la dernière place forte de la Lorraine, de la sentinelle avancée de la France. Le siège avait duré deux mois, le bombardement 52 heures. Près de 60 maisons étaient complètement détruites ; de toutes celles que contiennent les remparts, il n'y en avait pas 25 que les obus n'eussent visitées. Plus de 1000 personnes se trouvaient sans asile. Les officiers français restés libres sur parole furent soumis à des mesures humiliantes et finalement expulsés.

J. P. VÉBERT, Inst., Bordeaux,
Sault-au-Récollet.

LA ROSE DE DIEU

[Pour "Le Recueil Littéraire."]

Dans une des criques qui découpent la côte de la Louisiane, sur une île, à l'entrée d'une des nombreuses rivières qui forment le delta du Mississipi, existe encore aujourd'hui un humble poste fondé jadis par les Français et connu sous le nom de : *La Rose de Dieu.*

Malgré son appellation poétique c'est un bien triste endroit, et les quelques cabanes qu'on aperçoit groupées ensembles sont construites sur pilotis, et dénués de tout confort. D'un côté la vue s'étend sur la mer qui roule mollement vers la côte ses vagues que le soleil des tropiques fait étinceler de mille feux.

En arrière, l'horizon est borné par la côte basse et marécageuse garnie de palétuviers au sombre feuillage.

L'île —qui n'est après tout qu'un banc de sable recouvert d'alluvion— présente un aspect désolé. L'indigo sauvage, quelques arbres rabougris, malingres, courbant leur tête sous le souffle du large, croissent çà et là.

Les insulaires sont des gens doux et bons, indolents comme tous les Créoles, et chose assez extraordinaire, parmi ces pêcheurs grossiers et ignorants règne la plus parfaite harmonie. Entre eux jamais une que-

relle ne s'élève, pas le moindre mot malsonnant n'est échangé : on se croirait transporté à l'époque de l'âge d'or.

Chaque famille possède la masure qui l'abrite ; avec une pirogue et un filet c'est toute sa richesse.

Ils sont contents de leur sort, et vivent de peu au jour le jour sans souci du lendemain.

Au milieu du village, dans le meilleur endroit s'élève une cabane construite sur le sol même et un peu moins rustique que les autres. Bien que personne ne l'habite elle est entretenue avec un soin jaloux et une propreté minutieuse.

Aucun meuble n'est visible dans l'unique pièce ; la seule chose qui frappe la vue en entrant, est une tombe couverte de roses flétries et de branches de sapins. À la tête de la fosse, dans l'obscurité qui règne à l'intérieur croît un rosier ne fleurissant qu'une fois par année. Il ne produit qu'une seule rose d'une blancheur immaculée, *la rose de Dieu.*

Par quel hasard ce rosier se trouve-t-il dans l'île, et par quel prodige de fécondité croît-il dans cette cabane où l'air et la lumière manquent ?

***

À deux jours de marche, sur la côte, au milieu des bayous, vivait autrefois un humble prêtre missionnaire qui desservait le pays environnan depuis un temps immémorial. Aimé et respecté de tout le monde, le père Benoit parcourait le pays en quête d'âmes à sauver et de maux à guérir, car il était un peu médecin.

Son zèle était infatigable ; aucun péril ne pouvait le faire reculer devant sa tâche ardue.

Il était venu quelques fois à l'île et la condition morale des habitants l'avait attristé.

Ces pauvres gens ! Que ne pouvait-il les visiter plus souvent ? Ils semblaient si bien disposés à recevoir la parole de Dieu.

Leur dénûment lui faisait mal au cœur : ils manquaient de tout, même de fleurs !

Pour le bon vieux c'était une grande privation, car après Dieu et ses ouailles, ce qu'il aimait le plus c'était les fleurs, les roses surtout. Le petit jardin qui attenait à sa chapelle en était rempli, des jaunes, des blanches, des roses pâles, etc., sa collection eut fait l'admiration d'un horticulteur.

Cet après-midi là, le vieillard était assis à l'ombre d'une vigne et tout en songeant il embrassait tous ses trésors d'un regard satisfait.

Sa pensée revenait ensuite à ses paroissiens de l'île. Les pauvres ! ils n'avaient jamais entendu la messe.

Mais cela devait cesser ; il partait pour faire sa tournée le lendemain et sa première visite serait pour eux. Il les avait fait avertir de se préparer dignement pour la solennité.

***

Le soleil s'était levé radieux fondant sous ses rayons le léger brouillard qui s'était formé pendant la nuit au dessous des bayous. L'air conservait encore un peu de l'humidité de la nuit.

Sur la plage une grande pirogue montée par quatre rameurs attendait le bon père Benoit pour le conduire à l'île. C'était une grande fête pour eux que cette visite.

Celui-ci arriva enfin chargé de fleurs et d'arbustes pour orner le lieu où devait être célébré la messe. Il s'excusa de les avoir fait attendre et prit place dans l'embarcation, qui, sous l'impulsion de ses quatre rameurs se dirigea vers l'île. Chemin faisant, le vieux prêtre s'informait de la santé de chacun, si la pêche était bonne, et... ainsi de suite...... Tous l'écoutaient attentivement tout en pagayant. Pendant cette conversation le temps changeait là-bas, au large. Un point noir avait paru a l'horizon envahissant rapidement le ciel. Un grain se préparait, et ce ne fut qu'au premier souffle de la tempête que les malheureux s'aperçurent du danger. Ils pâlirent et s'entregardèrent avec angoisse. Le missionaire seul ne trembla pas.

" Allons, courage mes amis, leur dit-il, nagez ferme ; nous pourrons peut-être atteindre l'île. Priez Dieu tandis que je vais vous donner l'absolution." Chacun s'inclina pendant que le prêtre levant la main traçait dans l'air le signe de la Rédemption.

La lame s'était creusé, et d'énormes vagues ballottaient affreusement la frêle embarcation.

De l'île on suivait avec anxiété cette lutte contre les éléments. Chaque fois que la pirogue disparaissait entre deux montagnes liquides, on se disait tout bas que tout était fini. Puis quand elle reparaissait sur la crête d'une autre vague, un soupir de soulagement s'échappait de toutes les poitrines et on se prenait à espérer.

Soudain, la pirogue plongea encore une fois dans l'abîme, mais sans reparaître. Jamais on ne revit vivants ni le bon missionnaire ni les quatre marins qui montaient l'embarcation.

....

Deux jours après la mer rejetait un cadavre sur la grève : celui du père Benoit. On l'enterra pieusement dans la cabane construite pour servir de chapelle, et l'on planta à la tête de la fosse ce rosier qui s'y voit encore. Il avait été trouvé accroché dans les plis de sa soutane.

À cause de cette fleuraison annuelle, étrange, il est en grande vénération parmi les habitants de l'île et de la côte, qui viennent souvent prier sur la tombe du vieux missionnaire.

Montréal. ARTHUR APPEAU.

LE MOINEAU

[Pour "Le Recueil Littéraire."]

Le moineau est pour les oiseaux ce que le gamin des rues est pour les habitants de nos grandes villes. Il a avec ce dernier, plus d'une ressemblance frappante. Comme lui il est vif, pétillant, effronté, ne se laissant intimider par personne et indifférent à ce que l'on puisse penser de lui. Véritable communard, il se croit des droits acquis sur la propriété d'autrui, et ne se gêne point de prendre par force et par adresse ce qu'on refuse de lui donner de bonne volonté.

Sa voix criarde et railleuse convient parfaitement à ses allures vives et indépendantes. Placé par les naturalistes tout à la fin des oiseaux de l'ordre des Passereaux dont il est le type, il s'en est fallu de peu qu'il n'en fut exclu.

Dès la pointe du jour, il vient effrontément se pavaner sur l'appui de votre fenêtre, et vous importuner de ses cris discordants, jusqu'à ce que vous vous décidiez à quitter votre molle couchette. L'obligez-vous à déguerpir? il ira se placer un peu plus loin et reviendra même de temps en temps, jeter un regard effronté dans votre chambre pour s'assurer que vous ne vous êtes pas recouché. A l'apparition de l'astre du jour, il va à la première mare d'eau procéder sommairement à sa toilette. Son plumage est presque invariablement de couleur grisâtre. Par exception, comme parmi les hommes, on rencontre quelque fois un Albinos ; mais ce cas est rare, et ce dernier est considéré, parmi la gent moineau, comme un étranger et un intrus.

Il ne sympathise nullement avec ses congénères, avec lesquels il se chicane souvent et fait alors un vacarme assourdissant pour leur prouver qu'ils ont tort.

S'agit-il de construire une demeure pour sa couvée, la chose ne l'embarrasse nullement. Tout site lui convient : la ville comme la campagne, le palais comme la chaumière ; il utilisera au besoin le trou d'un vieil arbre. Les matériaux qu'il emploie proviennent de toutes sources : chiffons, papier, foin, paille, laine, etc. etc ; tout lui est bon ; il sait tout employer.

S'aperçoit-il qu'une hirondelle construit son nid sous le toit d'une maison ou dans l'encoignure d'une fenêtre, notre coquin jubille et se garde bien de lui chercher noise ; il semble, au contraire, l'encourager et la féliciter de son savoir-faire ; mais à peine l'a-t-elle terminé que notre bandit s'en empare de force et s'y loge confortablement avec sa chère moitié.

En vrai vagabond, il est partout chez lui et prend sa subsistance où il la trouve, sans égard au droit de propriété. Un charretier s'arrête-t-il dans une hôtellerie pour donner le picotin à ses bêtes exténuées, ou la ménagère apparaît-elle dans la basse-cour pour distribuer du grain à ses volailles, notre fripon est là qui guette le moment opportun pour se mettre de la partie. Le nombre et la taille de ceux auxquels il dispute sa nourriture ne lui en imposent nullement ; il se faufile entre leurs longues jambes pour choisir les meilleurs morceaux. Que l'on crie et tempête, notre voleur ne s'en formalise point ; l'envoie-t-on, il revient aussitôt.

C'est surtout lorsque les cerises commencent à revêtir leur manteau de pourpre que notre fripon est en plein carnaval. Il s'installera dans votre cerisier, sans penser à vous demander : " Veuillez me le permettre ". Chassez-le, il ira sur le cerisier de votre voisin, en attendant que ce dernier le fasse déguerpir pour revenir chez vous.

Il parcourt la campagne avec le même sans-gêne, lorsque les épis commencent à jaunir. Questionnez les cultivateurs? Ils vous narreront à son sujet des cas de vols qui, certainement, mériteraient le bagne.

Heureusement pour nous, que sa gloutonnerie le porte à manger quantité de chenilles et d'insectes, de sorte que l'on ne sait trop si le mal l'emporte sur le bien qu'il fait.

Côteau du Lac. MIRÈS.

Feuilleton du RECUEIL LITTERAIRE.

JULIE DE FENESTRANGES

PAR ALFRED DES ESSARTS.

No 5

II—LE RETOUR.

Enfin l'entrée du doux sanctuaire s'offrit à ses yeux. D'une main tremblante d'émotion, le vicomte plaça la clé dans la serrure et tourna.

Au bruit qu'avait fait la porte en s'ouvrant, une femme assise auprès d'une table et appuyant un mouchoir sur son visage inondé de larmes, leva la tête et poussa un faible gémissement.

Léonce la reconnut aux battements de son propre cœur, et s'élançant vers elle, il s'écria :

—Julie !...

III.—L'HEURE DU RENDEZ-VOUS.

La fille du marquis de Fenestranges et M. d'Ortigues se contemplèrent pendant quelques minutes. Une sorte de crispation nerveuse agitait les sourcils et la bouche décolorée de la jeune femme. Julie avait reprise son attitude ; accoudée sur la table et dirigeant vers son fiancé un regard fixe et troublé à la fois, elle souffrait de ne pouvoir sangloter. Enfin des larmes s'échappèrent de ses yeux, le nom de Léonce effleura ses lèvres. Le vicomte ferma la porte, fit glisser la tapisserie sur sa tringle de fer, et revint se placer à une certaine distance de Julie. Aussi ému qu'elle à l'idée de l'humiliation qu'elle devait ressentir, il affectait d'examiner les tableaux qui décoraient la chambre, et il ne voyait rien qu'une masse d'ombres confuses ; jugeant convenable d'épargner à sa cousine l'effort des premières paroles, il lui dit de sa voix la plus douce :

—Vous ici ! vous qui n'existiez plus pour le monde... Vous ! telle qu'autrefois, en ce lieu où je ne trouvais que la solitude, où le silence seul répondait à mes plaintes... Rêve enchanteur et triste, oh ! ne t'évanouis pas ! Reste, reste auprès de moi · il y a si longtemps que je t'invoque, et tu as tant tardé à venir !

Elle répondit d'un accent faible et si bas, qu'à peine semblait-elle parler :

—Oui, c'est moi ; je reviens, non parmi vous, mais près de vous, pour respirer un moment l'air que vous respirez ; je voulais vous voir sans être vue, vous entendre sans être entendue. Oh ! tout ceci est bien étrange, n'est-ce pas ? et vous doutez encore si je suis un fantôme ou une créature humaine ? Cette large mante de soie qui m'enveloppe de ses plis, ce capuchon qui tombe sur mon pâle visage, me donnent l'apparence d'une vision ; mais j'existe, j'existe pour mon malheur, et si vous m'avez rencontrée dans cette chambre, c'est que la mort n'a pas voulu de moi.

— À Continuer —

Nos lecteurs apprendront sans doute avec plaisir que nous avons décidé de publier notre journal tous les 15 jours à partir du 1er Juin.

L'abonnement sera à l'avenir de 50 cts.

Ceci ne s'applique pas à ceux qui sont déjà abonnés.

CHOSES ET AUTRES

Nous accusons réception des journaux suivants :

La Lyre d'Or, revue publiée à Ottawa par M. Stanislas Drapeau. Cette charmante et volumineuse publication compte au nombre de ses collaborateurs les principaux écrivains canadiens-français.

La Patrie, journal bi-hebdomadaire publié à Cohoes, E. U., par M. J. M. Authier.

Le National, journal hebdomadaire publié à Plattsburg, E. U., par M. B. Lenthier. C. R. Daoust, rédacteur.

L'Étoile du Nord, journal hebdomadaire publié à Joliette, P. Q. par M. A. Gervais.

Nous constatons toujours avec plaisir que l'Union Saint Joseph de Saint Henri continue à prospérer.

La valeur de la société dépasse aujourd'hui $2000. Le nombre des membres est de plus de 300.

Nous engageons fortement nos lecteurs à se joindre à cette belle société.

Toute personne qui nous fera parvenir le montant de *trois abonnements* d'une année aura droit à un abonnement.

Le Recueil Litteraire accuse réception de toute publication, livre ou revue dont on lui envoie un exemplaire.

RECUS.

Voici les noms de ceux qui nous ont fait parvenir le montant de leur abonnement et qui n'ont pas eu de reçus.

W. Paterson, Montréal.
A. E. Mallette, Montréal.
S. A. M. Vébert, Côteau du Lac.
Patrick Montpetit, Montréal.
G. D. Sivigny, St Henri.
C. J. Lussier, Montréal.
Julien Deguire, Montréal.
Mr Lanoix, Montréal.
Alfred Bayard, Montréal.
J. A. Major, Lachine.
Arthur Bourdon, Ste Cunégonde.
Jos. Bariteau, Ste Cunégonde.

A NOS LECTEURS

Nos lecteurs sont priés de prendre note des arrangements importants faits dans le prochain numéro qui paraîtra le **15 DE JUIN PROCHAIN.**

Procurez-vous le.

L'IMPRIMERIE

GRENIER

EST DÉMÉNAGÉE AU No

3179 Notre-Dame,

(Entre les rues Vinet et Napoléon)

SAINTE CUNEGONDE.

☞ Comme par le passé, nous nous occuperons de toutes sortes de travaux d'imprimerie à des prix réduits.

AIMEZ-VOUS LES TRAVAUX BIEN EXECUTES?

:o:

Adressez-vous immédiatement à

ED. PAINCHAUD,

PEINTRE DECORATEUR

(ancien élève de M. Napoléon Bourassa,)

—ATELIER—

3136 rue Notre-Dame, Ste. Cunegonde.

FRS. ST. CYR,

FABRICANT DE MEUBLES

2419 Rue Notre-Dame, Montreal.

Mr. & Mad. P. DUFRESNE,

Photographes,

3607 Rue Notre-Dame St. Henri

ET 615 RUE NOTRE-DAME, (Coin Iberville.)

EN CAUSANT

Encore une amélioration, décidément la direction veut plaire au public, qui de son côté sera très reconnaissant nous n'en doutons pas ; car qui peut dire que le public n'est pas toujours reconnaissant des efforts qu'on fait pour lui plaire ?

Témoin le nombre incalculable de journaux morts et enterrés faute d'encouragement ! ! !

Donc n'ayons aucune crainte, nous vivrons bien ce que vivent les journaux, l'espace... d'un numéro !

Oui ! c'est un fait, après bien des des tâtonnements, après bien des demandes de la part de nos lecteurs, la direction s'est enfin décidé à publier Le Recueil tous les quinze jours et naturellement à mettre le prix d'abonnement à cinquante centins. Ce n'est pas énorme encore et notre publication demeure toujours à très bon marché.

À cela nous y tenons. Pourquoi ? afin de pouvoir pénétrer dans toutes les familles canadiennes-françaises. Et peut-être alors aurons-nous atteint notre but : Donner le goût de la littérature nationale, qui deviendra appréciée, parce qu'elle est plus à la portée de notre peuple ; parce qu'elle saura remuer son cœur plus profondément en employant les expressions, les mots, les phrases qui lui sont chers et qui sentent le terroir ; en choisissant pour lieu d'action le Canada, la Patrie ! Peut-être aussi qu'en donnant ce goût de la lecture, donne-t-on celui de l'instruction. N'allons pas nous tromper, en Canada l'éducation n'est pas aussi répandue qu'elle le devrait, et, sans éducation, " le peuple n'est rien, c'est une machine qu'on conduit au gré de sa volonté, à laquelle on dit *marche* lorsqu'elle arrête, et *arrête* lorsqu'elle marche ! "

Que tous se pénètre de cette vérité. Par l'éducation, vous adoucirez vos peines et votre exil ici-bas.

Mais je suis loin de mon sujet. Revenons sur nos pas. Ce que certaines grandes revues font parmi les classes riches, les classes instruites, nous avons voulu l'essayer pour le peuple. Nous réussirons. Notre circulation le prouve. Presque tous nos abonnés appartiennent à la grande et noble classe des travailleurs.

Nous ne croyons plus ces gens qui nous disaient qu'un journal purement littéraire, dont les écrivains seraient tous canadiens-français, ne pourraient exister

Non, nous n'y croyons plus, parce que nous l'avons tenté et le succès a dépassé nos espérances.

En examinant les causes de la disparition d'un grand nombre de journaux du genre, nous sommes arrivés au résultat suivant, que la majeure partie de ceux qui sont tombés avaient trop de reproduction étrangère. Peut-il en être autrement, ceux qui aiment à lire les grands auteurs français, n'attendent pas qu'un article ait fait le tour de la presse pour arriver jusqu'à eux. Ils s'abonnent à un journal français dont les collaborateurs sont au nombre des principaux écrivains de France, et tout est dit.

Puis la plupart des journaux dont je viens de parler ont promis beaucoup plus qu'ils ne pouvaient tenir, deuxième tort. Nous, nous n'avons rien promis, et nous avons donné beaucoup. C'est la différence.

***

Où donc enfin juchera-t-on la réclame ?

Voila qu'on parodie les fables, ces charmantes fables que nous avons appris par cœur, durant le bas âge.

En voici un exemple entre cent :

LE RENARD ET LE CORBEAU

Maître Corbeau fumait sa pipe
Sur un tripier qui — comme on sait —
Est l'arbre qui produit la tripe.
Maître Renard qui près de là passait,
Lui parla de la sorte :
" Et bonjour donc, monsieur Corbeau
Vous êtes, le diable m'emporte
Tout aussi beau que l'est un veau.
Si votre voix est magnifique
Autant que l'est votre physique
Il n'y a point d'oiseaux pareils dans les forêts,
Nom d'un Renard, je m'y connais."
A ces mots le Corbeau laissa tomber sa pipe
De bonheur, et cria : Vive Louis Philippe ! —
Le Renard adopta cette pipe et hurla :
" Eh mon Dieu ! quelle voix de tramway
Tu déchires mes écoutilles, est-ce cela ?
L'ami — tu es atteint d'un catarrhe mortel,
Si tu m'en crois tu prendras des pastilles
Geraudel.

Je vois d'ici Batisse s'écrier :

— *Hein camarade, cé ti assez baroque, la réclâàme. Cé pas des cayanens qui martyriseraient des belles fââbles comme les celles du bonhomme Lafontaine !*

***

Les jeunes sont priés de lire ce qui les concernent sur le verso de la couverture. Ceux qui se sentent des dispositions doivent profiter des avantages qui leurs sont offerts.

Ces paroles, je le sais, vont peut-être en rendre plusieurs *jonglars* (songeurs), aussi vais-je leur donner en terminant un sujet de méditation :

Pensées profondes : Au fonds d'un puits de cinquante pieds, méditez sur les moyens d'en sortir.

E. Z. Massicotte.

UNE EXECUTION

Pan, pan ; deux hommes qui frappent à la porte d'un petit logis dans le faubourg Québec.

Une femme, tenant un bébé dans ses bras, vint ouvrir :

" Madame, je suis le huissier de Monsieur Durepoigne, et ce monsieur qui m'accompagne est mon recors ; avez-vous les vingt-sept dollars et trente-trois centins, plus mes nouveaux frais à me payer ? "

La pauvre femme a pâli et c'est avec efforts qu'elle soutient son enfant dans ses bras ; enfin, d'une voix brisée elle répond : " Non, monsieur, mon mari n'a pu toucher que quatre piastres et demie, ses gages ayant été saisis par le Docteur Sansouci, nous n'avons pu vous porter les trois piastres par semaine que nous avions l'habitude de vous donner.

Mon Dieu ! continua-t-elle, vous aurez la charité, cher monsieur, de nous attendre encore quelque temps, le bébé commence à être fort, et quoique je ne l'aie jamais fait auparavant, je vais aider mon pauvre mari qui se tue le corps à travailler.

N'est-ce pas que vous allez attendre ? "

L'huissier répond avec une certaine hésitation : " hélas ! madame, je ne le puis, mes ordres sont formels, il faut procéder immédiatement à la vente "

La porte est ouverte, bientôt une foule curieuse s'introduit dans la maison et la vente va commencer ; la pauvre femme qui ne peut plus retenir ses larmes, s'est blottie dans un coin ; sa vieille mère toute tremblante se tient près d'elle, retenant deux enfants dont les regards étonnés se promènent sur les inconnus.

L'un dit : " Maman, sont-ce là les voleurs dont tante Marguerite nous parlait ? " — Chut ! dit la mère ; non, non, ce sont les officiers de la loi. — Quel mal avons-nous fait ?

La vente est commencée, et article par article, les quelques objets qui réunis, composaient le foyer de l'ouvrier sont vendus.

Tout à coup la vieille femme se redresse et dit vivement : " Ne vendez pas ce cadre, il m'appartient, c'est le portrait de mon défunt mari, le grand-père de ces petits enfants ; assurément, vous n'allez pas le vendre ? "

" Assurément, nous allons le vendre, madame, il vous eût fallu filer une opposition ; ça ne vous aurait coûté que six piastres. "

L'on vendit ensuite un lot de livres, alors la jeune mère se leva avec effort et dit : " Monsieur, une partie de ces livres sont les livres d'ecole des enfants, et d'autres des livres empruntés, ce serait malhonnête que de les laisser vendre. "

" Tant pis, fut la réponse, ils ne sont pas exempts " et la vente continua.

À cet instant, arrivait de l'école un garçon d'à peu près dix ans, tenant par la main une fillette plus jeune que lui, qui s'élança vers sa mère en pleurant.

La vente un instant interrompue fut continuée.

L'enfant de dix ans s'écrie à son tour : " arrêtez monsieur, ce gobelet que vous vendez, est à moi, (gobelet d'étain platé) c'est mon parrain qui me l'a donné. "

Mais malgré ces cris de l'enfant le gobelet fut aussi vendu pour trente-deux centins.

La vente est donc finie : " J'ai fait une bonne affaire ", dit une femme qui emportait une vieille cuve ; et chaque personne s'en allait joyeuse avec le morceau qu'elle avait acheté.

Hélas ! elles ne pensaient guère à la douleur des deux pauvres femmes, ni aux pauvres enfants blottis tous tremblants dans un coin.

Le reste de la journée se passa tristement ; les enfants ne retournèrent pas à l'école. Auraient-ils pu étudier ?

Le soir l'ouvrier arrive, il trouva son foyer changé en scène de désolation ; la jeune femme soignait la grand'mère, dont les forces n'avaient pu supporter tant d'émotions.

Cette nuit là, mourut de chagrin une brave femme qui avait donné à la Patrie, onze enfants ; elle était allé rejoindre celui dont le portrait chéri lui avait été ravi !...

Au pied du lit mortuaire, priaient, un homme, une femme et des enfants en pleurs.

Le jeune garçon s'étant levé, regarde son père et dit : " Oh ! qu'ils sont méchants ! " et le père de repondre avec une expression farouche : " Qu'ils soient maudits ! "

À cet instant, la famille éplorée put entendre dans le lointain, comme un écho moqueur, la voix de Durepoigne qui chantait à gorge déployée. " O Canada, mon pays, mes amours. "

En effet, ce soir là même, il y avait un concert de charité auquel M. Durepoigne avait gracieusement prêté son concours ; et sans songer aux malheureux à qui il faisait verser des larmes, il égayait son auditoire en chantant des couplets brûlants de patriotisme.

Le lendemain de cette nuit de douleur, l'ouvrier vendit ses outils, le lit et les quelques autres objets que la famille avait encore, ce qui lui permit de faire enterrer sa vieille mère.

Il conduisit sa femme et ses enfants chez un parent et partit pour les États-Unis.

Deux mois plus tard, la famille était réunie ; mais hélas, à l'étranger !

Personne n'était plus riche, mais l'ouvrier était certain que sa femme n'aurait plus à subir les angoisses des ventes par autorité de justice ; car là-bas, on laisse à l'ouvrier des meubles et effets, jusqu'au montant de cinq cent piastres ; et l'on ne peut saisir, des gages du travailleur, que l'excédant de ce qui lui est requis pour nourrir et vêtir sa famille.

Et puis, Durepoigne, lui non plus ne fut pas plus riche de cette exécution.

Mais le pays ?... Ah ! le pays ! bah ! il enverra en Angleterre ou ailleurs pour tâcher de remplacer ici nos ouvriers, qui sont forcés de s'expatrier, par d'autres ouvriers plus pauvres encore, qui à leur tour, auront pour la plupart à subir les mêmes angoisses et les mêmes péripéties.

Morale. — Si vous voulez garder votre population de travailleurs, amendez la loi.

X. X. X.

LA LANGUE FRANCAISE

[Pour "Le Recueil Littéraire."]

Il est pénible pour un cœur vraiment canadien français, de voir ses compatriotes adopter les mœurs et les coutumes anglaises, de les voir s'anglifier. Hélas oui, la vieille politesse française disparaît peu à peu parmi nos compatriotes. L'anglomanie nous a envahi. Soyez froid, gourmé, empesé dans vos manières ; ne répondez que par monosyllabes, d'un air ennuyé, vous serez considéré comme un *perfect gentleman* (en langage fashionable). Gardez-vous bien d'être courtois, affable, vous passeriez pour un prétentieux ou un écervelé.

On me dira : Mais nous fréquentons les salons anglais, nous fraternisons avec nos conquérants, nous travaillons pour eux, et pour ne pas troubler l'harmonie qui règne entre les deux races, pour éviter toutes dissensions, toute animosité, il faut bien faire comme eux et parler leur langue.

C'est une grande et déplorable erreur qui malheureusement, tend trop à se propager. Aussi, combien de canadiens qui s'anglifient, dédaignent les manières, la langue de nos ancêtres, qui eux, ont appris à parler, à vivre dans le plus beau pays du monde, la France.

La langue française est parlée par tous les diplomates, les grands, les nobles, et les gens instruits de l'univers ; et on la voit abandonnée, délaissée, à Montreal, Ottawa et autres grands centres, par des gens se croyant intelligents. C'est le petit nombre, j'en conviens, mais ce nombre recherche la société de ceux qui ne connaissent pas les beautés de notre langue, et préfèrent parler l'anglais, et ils la font parler à leurs enfants, dès le bas âge, ceux-ci grandissent, et ils ne parlent pas le français, les parents sont fiers, contents de leurs fils et s'écrient avec enthousiasme : Ah, qu'ils parlent bien l'anglais ! pourraient-ils en dire autant du français ?

Canadiens Français, pour la gloire de nos aïeux, pour l'honneur de la France, pour l'avenir du Canada, n'abandonnez pas cette langue chérie, parlez là, n'en rougissez pas, et enseignez là a vos enfants. L'anglais l'apprendra et sera fier de parler en français avec vous, et nous aurons contribué à répandre la plus belle langue de l'univers et maintenir le titre du beau pays que nous habitons : le Canada français.

Montréal, Juin 1889. Raoul T.

FABLE-EXPRESS

Un pêcheur très actif poursuivant la baleine
Au fond de l'Océan se noya. Néanmoins,

Moralité

" Travaillez, prenez de la peine,
" C'est le fond qui manque le moins. "

Rémi Tremblay.

VILLANELLE

Dédiée aux Canadiens des États-Unis.

Du pays de sa naissance
Si l'on n'y peut revenir —
On garde au moins la souvenance.

On chasse ennuis et souffrance
En rêvant à l'avenir
Du pays de sa naissance.

Des aieux venus de France
Gloire qu'on ne veut ternir, —
On garde au moins souvenance !

Bientôt renait l'espérance,
Et demain l'on va partir
Pour l'endroit de sa naissance.

On y revoit son enfance ;
D'un bonheur qui dut finir,
On garde au moins souvenance.

Après une longue absence
S'il ne peut nous retenir
Du pays de sa naissance ;
On garde au moins souvenance.

Montréal. PIERRE J. O. CHAUVEAU.

Feuilleton du RECUEIL LITTERAIRE.

JULIE DE FENESTRANGES

PAR ALFRED DES ESSARTS.

No 6

III.—L'HEURE DU RENDEZ-VOUS.

— Pauvre Julie ! murmura le vicomte en rapprochant d'elle, vous que j'ai connu folâtre, insouciante et parée comme les duchesses de la cour ; vous qu'on servait à genoux et qui ne pouviez former un désir sans qu'il eût été deviné par une tendre mère ; vous enfin qui entriez dans la vie comme on entre dans un lieu de fête, avec une couronne au front...

— Hélas ! ma couronne de jeune fille est flétrie, ma couronne de marquise est brisée. Autour de moi, je n'aperçois que ruines.

— Mais comment avez-vous pu arriver jusqu'ici sans éveiller les soupçons ?

— Pendant la soirée, je me suis présentée au château, escorté par un fidèle serviteur, un vieil allemand qui possède mon secret et dont le silence m'est assuré. Il a demandé l'hospitalité pour lui et sa fille...

J'avais rabattu soigneusement ce capuchon sur mes traits, je tenais mon mouchoir contre ma bouche et pouvais défier l'examen le plus attentif. Puis mon domestique m'avait sauvé l'embarras de parler en disant que je n'entendais pas un mot de français. On m'assigna une petite chambre sous le toit de la tourelle du sud. Dès que je crus tout le monde endormi, je saisis la clé de mon appartement conservée précieusement par moi depuis le jour où je l'avais emportée en fuyant pour mettre un obstacle de plus aux recherches, et je m'aventurai dans les corridors dont je suivis à tâtons la froide muraille. Mon cœur me guidait, et je pleurais quand vous êtes arrivé.

— Béni soit le hasard qui vient de nous rapprocher ! J'avais bien raison de penser que cette solitude s'animerait enfin pour moi.

— Détrompez-vous, je ne fais qu'y poser le pied comme l'oiseau fatigué qui, traversant les mers, s'arrête un moment sur un rocher pour voler ensuite vers des régions inconnues. J'ai voulu me retrouver encore une fois au milieu des souvenirs de ma jeunesse, dans cette chambre où je fus innocente et heureuse, et où, grâce à vous sans doute, rien n'a été changé. En voyant à la même place tant d'objets connus, il me semble que ma fuite date d'hier, et je croirais même n'être jamais sortie de mon devoir, si mes remords ne parlaient plus haut que cette illusion. Le calme n'a pas cessé de régner ici, mais l'orage tourmente mon cœur. Quand j'étais éloignée, je ressentais peut-être moins de déchirements qu'en présence des lieux où j'ai commencé à vivre... Mais, permettez-moi de vous demander des nouvelles de mon père, de ma bonne mère. À peine ai-je pu, depuis mon départ, me procurer quelques renseignements sur leur précieuse santé. Cause de leurs maux, je n'avais ni le droit ni le courage d'en mesurer l'étendue.

— Votre noble père a trouvé dans l'élévation de son âme et dans sa foi religieuse un adoucissement à ses peines ; votre excellente mère n'existe que pour le consoler.

— Vous ne parlez pas de vous, Léonce, vous qui avez sacrifié votre carrière pour entourer de soins ceux que leur fille avait délaissés. Mais si dans le présent, cette abnégation porte atteinte à votre fortune, vous serez récompensé dans l'avenir.

— Récompensé ! Je le suis déjà, car je vous ai revue.

— Non, vous ne m'avez pas revue ; ce qui frappe vos yeux, c'est l'ombre de Julie ; la Julie d'autrefois est morte, je le sais, la bouche d'un père a prononcé mon arrêt. Je suis rayée du monde. Nos amis croient que j'ai succombé en voyage à la suite d'une violente maladie ; ils m'ont pleuré au lieu de me mépriser. Après tout, peu m'importerait leur estime, si je pouvais avoir encore la mienne. Et cependant, j'ai tant souffert, que j'ai le droit de me croire aussi malheureuse que coupable. L'expérience m'a bientôt éclairée, mais cette lueur brille toujours trop tard... C'est dans un moment de vertige que j'ai quitté le château. Une fois hors de l'enceinte de ses murs, il me sembla que c'étaient des rochers à pic, des barrières infranchissables élevées entre moi et mon passé ; à mesure que je m'éloignais, je me trouvais seule dans le monde. Une voix pleine de tendresse s'efforçait de me rassurer, le chevalier promettait de me tenir lieu de famille et de patrie : à travers ses douces paroles j'entendais le cri du devoir, et dans le carrosse qui nous entraî-

nait vers la frontière de Flandre, je voyais bien que nous n'étions que deux. Souvent il m'arrivait de regarder au loin par la portière dans le nuage de poussière que soulevait notre voiture, comme si les traits d'un père allaient s'échapper du sein de ce tourbillon. J'avais peur et j'espérais tout à la fois. Peut-être éprouvai-je un secret désir d'être poursuivie, et cependant j'eusse pressé le pas des chevaux si les gens de mon père se fussent offerts à mes yeux. Nous arrivâmes a Amsterdam. En mettant le pied sur le territoire étranger, le chevalier s'était hâté de faire bénir nos liens. Entraîné par une première faute, il en commit une seconde ; il prit du service dans l'armée hollandaise, chez les ennemis de son pays et de son roi. Ai-je besoin d'ajouter d'autres détails ? Vous savez comment se terminent les amours dont l'origine a été coupable. L'isolement amène l'ennui, l'ennui produit la satiété, et l'existence en dehors des règles et des devoirs devient l'image d'une fatigante éternité.

— À Continuer —

CHOSES ET AUTRES

Nous accusons réception des journaux suivants :

La Revue Artistique et Littéraire pour tous, publiée à Paris, par M. Lorin aîné. Abonnement : un an, 4 francs.

La Cloche, journal hebdomadaire publié à Tamatave, (Madagascar), par M. Laisné de la Couronne.

Errata dans En Causant de ce numéro. — 1ere page, 10eme ligne, lisez : décidée *au lieu de* décidé ; 26eme ligne : pénètrent *au lieu de* pénètre ; 35eme ligne : pourrait *au lieu de* pourraient ; 40 et 41eme ligne : reproductions étrangères *au lieu de* reproduction étrangère.

2eme page, dernière partie, 1ere ligne : concerne *au lieu de* concernent ; 3eme ligne : leur *au lieu de* leurs ; 7eme ligne : fond *au lieu de* fonds.

L'affranchissement des lettres allant ou venant pour les bureaux de poste de Montréal et de la banlieue est augmenté d'un centin ; ce qui porte à deux centins par once l'affranchissement des lettres.

Les bureaux de poste dont il est question sont ceux de Sainte Cunégonde, Saint Henri, Notre-Dame de Grâces, Maisonneuve, Mile-End, Outremont, Saint Lambert, Longueuil, Côte Saint Louis et Côte Saint Paul. Les lettres de tous ces bureaux de poste paieront dorénavant deux centins.

Le même règlement s'applique aux autres localités suburbaines des autres villes du Canada desservies par le transport régulier et officiel des malles.

Les rues Workman, Labonté, Canal et du Moulin, à Sainte Cunégonde, porteront à l'avenir les noms de Richelieu, Duvernay, Tracy et Lévis.

LE RECUEIL LITTERAIRE

1ER JUILLET 1889

CHRONIQUE

Il faut, tout d'abord, que nous fassions connaissance. C'est de rigueur, Je le sais et cependant malgré mon désir impatient de connaître les heureux lecteurs du Recueil Littéraire, je me retrouve toute tremblante au moment de paraître devant vous.

Et certes, il y a de quoi !...

Rien qu'a se savoir le point de mire de mille et quelques regards, c'en est assez, ma foi, pour impressionner une plume féminine et... faire rougir le moins malin des coquelicots ! !... Et pourtant, je me faisais forte de débuter, sans émotion quelconque, sur la scène littéraire !... Je me disais que ma nature flegmatique ne serait guère embarrassée d'une apparition devant un public lettré et impartial.

Erreur. L'incarnat de mes joues, ma mine timide, mon air gauche — quasi ridicule — disent le contraire et me font croire que tout début amène plus d'une impression pénible. En dépit de tout, je veux cependant faire bonne contenance et saisissant mon sang-froid habituel, j'esquisse un peu votre humble chroniqueuse. Oh ! ce ne sera pas long et je vous assure le croquis fidèle.

Un seul trait me peint.

Imaginez Gilberte ni grande ni petite, ni jolie ni laide. Sous ce physique mediocre, supposez la plus capricieuse nature, le plus endiablé caractère autour duquel gravite une gracieuse pléiade de ces petits défauts mignons et tout féminins... Admettez-lui une imagination trottant sans cesse, un cœur franchement sincère et affectueux, enfin couronnez le tout d'un air décidé, momentanément si insignifiant qu'il devient désopilant ! J'ajouterais bien un dernier coup de pinceau en vous assurant que cette correspondante-vôtre abhorre la coquetterie et les femmes coquettes ; je vous avouerais bien aussi que j'ai épinglé le bonnet de Ste Catherine depuis près d'un lustre, que c'est là le grand désespoir de ma vie... mais ce trait serait par trop caractéristique. D'ailleurs, je ne veux pas médire ! !

* * *

J'ai donc l'honneur insigne de vous annoncer qu'à partir d'aujourd'hui, j'aurai le plaisir de causer avec vous tous les mois. Ce ne sera pas très souvent. Rien qu'une fois par mois !... Et pourtant l'on dit partout que la femme est bavarde ! !...

J'alternerai donc avec votre si intéressant causeur et rédacteur. Je vous préviens que je n'aurai pas la verve admirable et intarissable de mon spirituel confrère ; mes causeries n'auront rien de ce ton grave et austère. Avec moi, point de ces airs magistrals qui vous font froid. Ce n'est pas là mon genre.

Je veux que la note gaie domine dans ces chroniques-miennes. J'aime ces entretiens où un léger laisser-aller se marie admirablement au mot badin, où la plaisanterie s'allie quelquefois à une petite malice inoffen-

sive. Je réclame ici l'indulgence des lectrices — la galanterie des lecteurs me donne l'assurance que je trouverai grâce devant eux si jamais quelques traits malicieux se glissent dans ma causette.

Le cas sera d'ailleurs très rare : je ne suis pas sarcastique et ma nature ne se prête guère à la raillerie.

***

Si vous saviez combien j'ai hésité avant de devenir définitivement chroniqueuse ! Si vous saviez comme j'ai longtemps réfléchi ! J'ai même failli renoncer à la tâche... à vrai dire, vous n'auriez pas été les plus perdants, le cas échéant.

Réflexion faite, j'ai accepté — on m'a suggéré amicalement — de ne pas laisser passer l'heureuse occasion de délier ma langue (!) Hélas ! l'avenir vous dira peut-être qu'on me connaît bien mal et faut-il vivre si longtemps ignoré des siens ! ! Je ne sache pas que ma langue ait été forcément captive ! Je suis comme toutes les femmes sous ce rapport et si j'en diffère c'est qu'au lieu de dénigrer ma voisine, je médis de ma petite individualité.

Je suis forcée de vous laisser. Pardon, si j'ai été égoïste en consacrant cette chronique exclusivement à peindre votre correspondante et son minois chiffonné. Je vous promets de me reprendre à la prochaine causerie. Je vous dirai alors de si jolies choses que vous me pardonnerez cette petite faiblesse féminine.

Qui dit féminin dit timidité et naïveté. Vous le savez lecteurs, les deux qualités, inhérentes à ma nature, me feront absoudre la longueur monotone de cette première chronique. J'ai lieu de le croire et de l'espérer.

GILBERTE.

A LA MEMOIRE DE PAUL-EMILE

(Dédié affectueusement à Mde Théo. Bourdeau)

Il s'est levé pour vous un jour plein de souffrance
Où vous avez pâli sous l'atroce douleur ;
Et ce jour triste a fui, vous ôtant l'espérance
De ravir à la mort, votre ange de bonheur.

Que vous avez souffert de ce brusque départ !
Du petit chérubin au regard si limpide
Qui de votre bonheur, avait pris une part
Et dont il ne reste qu'un simple berceau vide.

Un pur et saint espoir dompte la peine amère ;
Dieu place ses anges dans un heureux séjour,
Pourquoi lui préférer notre monde éphémère,
Parsemé de chagrins qu'on cueille chaque jour ?

Ne regrettez donc plus sa présence si chère ;
Sur cette âme d'élite, ah ! pourquoi tant pleurer ?
Heureux l'être innocent, qui n'a vu que sa mère,
Et s'endort pour toujours, sous son chaste baiser.

Ste Cunégonde. ATTALA.

UNE CHASSE A L'OURS

C'ÉTAIT en août 1885. J'étais allé, en compagnie de mon frère, passer un mois de vacances aux Laurentides, dans la pittoresque paroisse de Saint Calixte de Kilkenny. On se promettait de faire une ample moisson de truites qui foisonnent dans les nombreux petits lacs de cette chaîne de montagnes.

Munis d'une tente et de tous les ustensiles de pêche imaginables, j'avais emporté un vieux fusil à baguette, bon tout au plus à figurer dans la boutique de bric-à-brac, d'où je l'avais tiré moyennant la somme de 75 centins.

Confiant en la valeur de cette arme inoffensive, je savourais d'avance, le plaisir de voir culbuter tous les huards des pays d'alentours. J'avais eu soin de me munir de balles, en prévision de la rencontre d'un ours ; mon oncle, habitant de cette partie des montagnes, m'avait raconté maints exploits de chasse contre ces bêtes féroces, d'où il s'etait toujours tiré sans égratignure, car, le bonhomme, à l'apparition du redoutable plantigrade, avait soin de prendre ses jambes à son cou le plus lestement possible. La suite de ce récit vous prouvera que j'avais profité des leçons du brave montagnard.

Après avoir procédé à notre installation, sur le bord d'un charmant petit lac, entouré par une ceinture d'épinettes au feuillage sombre, nous travaillâmes à la confection d'un radeau pour nous permettre de pêcher au large.

Laissant mon compagnon s'extasier devant la taille respectable des truites qu'il arrachait des profondeurs du lac, je m'occupais de préparer une excursion de chasse pour le lendemain.

Je me levai à la pointe du jour, le visage enflé par les piqûres des maringouins qui, ayant rarement l'occasion de goûter la chair humaine dans cette partie reculée de la forêt, s'étaient hâtés de profiter de cette aubaine. Je me glissai hors de la tente, à pas de loup, pour ne pas troubler le sommeil de mon frère qui dormait à poings fermés. Chargeant mon fusil, j'y glisse une balle, car la veille, ma tante, en allant traire ses vaches à l'entrée du petit bois, avait aperçu un ours d'une taille monstre, " quærens quem devoret ".

Comme je voulais surprendre mon frère par la capture de l'ours, je n'eus garde de parler de mon projet. Après m'être assuré que la batterie de mon fusil fonctionnait bien, j'y ajustai une capsule et me dirigeai vers le lieu où, selon mes prévisions, je devais découvrir maître Martin. Quelle surprise pour mon compagnon, lorsque tout-à-l'heure, je reviendrais au camp, ma proie chargé sur la charrette de l'oncle Lézime ! Mon plan d'action était tracé à l'avance ; aussitôt la bête abattue, j'irais, à la hâte, prévenir le bonhomme, pour amener l'animal à l'aide de sa jument et faire notre entrée triomphale au bivouac. Je suivais un chemin de chantier qui menait au lac à la Faucille, dont les rives étaient couvertes de cerises et de framboises ; c'est là que devait se trouver Martin occupé de festoyer avant de se retirer pour la journée.

Plongé dans mes réflexions, je ne m'aperçus pas que je faisais fausse route, car déjà j'avais dépassé le lac, étant sous l'impression que le che-

min en longeait les bords, tandis qu'il en était éloigné de cinq arpents. Soudain, à un détour du chemin, j'aperçois une bête curieuse, à peu près de la grosseur d'un chat. Mon ardeur de Nemrod me fit oublier à l'instant que je chassais le gros gibier. J'épaule ma carabine et... pan !...... La fumée de mon coup de fusil ne s'était pas encore dissipée que déjà j'entends un hurlement terrible, qui surpassait tout ce que j'avais imaginé jusqu'alors et j'aperçus une ourse énorme, léchant son petit que j'avais blessé. Je saisis ma poire à poudre pour recharger mon fusil, me rejetant en même temps derrière un arbre, lorsque la mère me lança un coup d'œil si terrible, que déjà il me semblait entendre le craquement de mes os sous son étreinte formidable. Laissant échapper la poire à poudre, je restai pendant un instant hébété, cloué sur place, incapable de faire un mouvement, fasciné par ce regard chargé d'éclairs sinistres. Enfin, l'instinct de la conservation me rappela qu'il n'était pas prudent de rester plus longtemps dans le voisinage de cette mère, blessée dans ses affections, et, porté sur les ailes de la peur, je rebroussai chemin.

Amis lecteurs, avez-vous déjà été poursuivis par une bête féroce ? Si non, vous ne pouvez avoir idée de la rapidité avec laquelle je dévorais l'espace ; m'imaginant dans ma terreur, entendre le galop de mon adversaire, tandis que ce n'était que l'écho de mes sauts, répété dans les taillis voisins.

Le retour au bivouac me parut d'une longueur interminable. Enfin, à travers une clairière, j'aperçois la forme conique de notre tente. Piquant une tête dans l'ouverture qui servais de porte, je roulai pardessus mon frère qui réveillé en sursaut, me crut fou. Il me saisit le poignet et me secoua énergiquement : " — Qu'y a-t-il ? " " D'où viens-tu ? " Trop essoufflé pour répondre, c'est à peine si, à travers mon oppression je pus balbutier : " Un ours ! "

À voir ma mine effarée, mon frère crut réellement que j'avais été poursuivi par un de ces animaux ; ne trouvant pas mon fusil que j'avais jeté pour courir plus vite, il s'empare d'une hache qui avait servi à la construction de notre tente et sort à la recherche du terrible ennemi. Inutile de dire qu'il n'en vit aucune trace, car l'ourse, tout occupée à son petit, n'avait nullement songée à poursuivre le meurtrier.

Après cette aventure, je fus complètement guéri de mon ardeur pour la chasse, et, pendant les trois semaines que nous passâmes dans ces régions, on m'aurait donné les mines d'or du Pérou, que je ne me serais aventuré seul dans le bois. Je me contentais de tenir compagnie à mon frère dans le sport plus paisible de la pêche à la ligne.

Côteau du Lac. MIRÈS.

LE RECUEIL LITTERAIRE accuse réception de toute publication, livre ou revue dont on lui envoie un exemplaire.

Toute personne qui nous fera parvenir le montant de *trois abonnements* d'une année aura droit à un abonnement.

INCOHERENCES DECADENTES

Deux vieux mots que certains écrivains de nos jours emploient avec la certitude — prétention ridiculeusement absurde — d'en faire surgir des idées nouvelles.

Il y a trois distinctions à faire dans ces deux mots, isolément et collectivement, que je vais essayer d'esquisser en trois points. 1o L'incohérence ; 2o la décadence et 3o l'incohérence décadente :

1o Qu'est-ce que l'incohérence ? Sans ouvrir aucun dictionnaire voire même académique, ce mot évoque dans mon imagination — fort imagée j'en conviens — l'idée vague d'une action faite en dehors des lois de la *saine* raison, — car il y a des raisons qui ne sont pas saines, tant s'en faut. — Notre faible humanité, par exemple, est souvent sujette à l'incohérence. En effet, dès le berceau, les premiers actes de l'enfant ne sont-ils pas essentiellement incohérents ? Puis plus tard quand cet enfant a grandi que d'actes irréfléchis ne lui fait pas commettre sa raison débile, mal dirigée, mal conseillée peut-être, mais enfin actes incohérents quand même ? Puis plus tard encore quand il est homme, de combien d'actions incohérentes n'est-il pas fautif, soit par un manque d'éducation, de réflexion ou par suite de grandes joies ou de grandes peines ? ou même encore par un simple effort de sa volonté. Incohérence ! incohérence, vous dis-je, à tous les âges de la vie.

2o Qu'est-ce que la décadence ? Encore sans le secours de dictionnaires, ce mot représente pour moi l'action accomplie sous l'effort d'une impulsion maladive causée par des excès provenant du boire, du manger, ou bien encore d'une trop grande somme de travail comme d'une trop grande paresseuse tranquillité ? aussi, par maladie ou vieillesse ? Décadence ! décadence, encore à tous les âges de la vie !

3o Qu'est-ce que l'incohérence décadente ? Voilà le *hic !* Ces deux mots n'éveillent-ils pas péniblement dans l'esprit une action voulue, réfléchie, commise par un homme, qu'il soit écrivain ou journaliste, riche ou pauvre, potentat ou prolétaire, adonné à des mauvais instincts, esclave de ses passions, lisant de mauvais livres qui lui donnent les germes de révolte contre sa conscience, contre la Société, enfin contre la Religion dont il voudrait secouer le joug afin de n'être plus entravé dans l'accommplissement de ses mauvais désirs.

L'acte de cet homme n'est-il pas *incohérent décadent*, puisque pour sacrifier au goût du jour il faut accoupler ces deux mots qui ne hurlent pas trop de se trouver ensemble ?

L'incohérence décadente est la maladie de cette fin de siècle, elle a même envahi le domaine littéraire, si j'ose m'exprimer ainsi. Car en effet, où est la littérature dans ce fol assemblage de mots nouveaux, disparates, n'exprimant absolument que des idées vides de sens. Et après tout le premier illettré venu peut toujours avec avantage rivaliser avec les écrivains de cette nouvelle et stupide école.

Je ne veux pas trop abuser de l'hospitalité écossaise du Recueil Littéraire, mais je ne puis résister au désir de finir ce bout d'article en termes incohérents afin d'en faire voir l'idioterie.

J'ose donc dire :

" Après tout si la devise d'un décadent n'était pas de " tout oser " cette méchante *tartine* enfantée misérablement dans les craquements d'un cerveau délabré dont le mal équilibre lui donne apparamment un vague air monomanesque de douteuse folie, j'aurais eu la souleur de l'effroyable peur blême, au rictus sinistrement bête ..... "

Pardon et au revoir,

UN DÉCADENT.

CHOSES ET AUTRES

Nos remerciements à qui de droit pour l'envoi du splendide numéro spécial du GAULOIS de Los Angeles, édition du centenaire.

Nous l'avons parcouru avec plaisir et nous félicitons bien sincèrement les éditeurs de cette publication qui est remplie d'articles patriotiques, poésies, etc.

Ceux qui voudront se le procurer devront envoyer la somme de 50 centins à M. Charles Raskin, éditeur propriétaire, chambres 10 et 11, No 11 W. First street, Los Angeles, E. U.

LE NATIONAL, de Plattsburg, E. U., vient d'entrer dans sa septième année d'existence. À cette occasion, nous lui offrons nos sincères félicitations.

L'ESCRIME FRANÇAISE, tel est le nom d'une nouvelle publication qui vient de paraître à Paris.

C'est une magnifique revue illustrée, format in-40 qui intéressera vivement tous les amateurs d'ici.

Ce journal, comme son titre d'ailleurs l'indique, est entièrement consacré à l'escrime et reproduit sur chaque numéro, les comptes-rendus des séances de toutes les salles d'armes de l'univers.

Nous engageons fortement tous les amateurs d'escrime au Canada de s'abonner au susdit journal.

Pour informations, s'adresser à J. N. Marcil, 1149 rue Saint Jacques, Montréal.

AVIS. — M. Ferdinand Goyette n'est pas autorisé à collecter en notre nom.

RECUS.

Voici les noms de ceux qui nous ont fait parvenir le montant de leur abonnement et qui n'ont pas eu de reçus.

POUR UN AN

Henry O'Donoghue, Montréal.
J.-B. Dussault, Montréal.
Dame Cherrier, St Henri.
J. B. Bruneau, Montréal.
J.-Bte Tremblay, Montréal.
Dr T. Cypihot, Ste Cunégonde.
Antoine Clusiau, Montréal.
E. Voyer, Ste Cunégonde.

POUR SIX MOIS

Henry Hott, Pte St Charles.
Louis Caron, Montréal.

Feuilleton du RECUEIL LITTERAIRE.

JULIE DE FENESTRANGES[1]

PAR ALFRED DES ESSARTS.

No 7

III.—L'HEURE DU RENDEZ-VOUS.

N'OUVRANT mon salon à personne, craignant de fixer l'attention, je pensais avoir, par la grandeur de mon sacrifice, attaché irrévocablement à moi M. de Candiac ; j'espérais m'être relevée dans son estime par mon éloignement pour le monde et les plaisirs. Pauvre insensée ! que je jugeais mal cette âme superficielle ! Le chevalier était un de ces hommes aux goûts puérils qui se prennent d'admiration pour la splendeur des fêtes, la richesse des habillements, pour tout ce qui brille et annonce la joie ; une maison sévère, une livrée modeste, une femme pâle et simplement vêtue ne pouvaient convenir longtemps à son caractère léger. Afin de se créer une distraction contre l'oisiveté, il recourut au jeu ; ce qui n'avait été d'abord qu'un délassement devint une passion, puis une frénésie. Le front chargé de soucis, le cœur dévoré d'inquiétudes d'argent, le chevalier cherchait vainement en son logis le calme qu'il se plaignait naguère d'y trouver toujours. Après mille serments de renoncer à toucher aux cartes, il sortait sans but et bientôt il retournait par instinct à sa perte, de même que par instinct on cherche son salut. Sa grâce de gentilhomme avait disparu, j'assistais avec effroi à cette décomposition morale ; je voyais mon mari descendre vivant dans la tombe que lui creusait sa folie. Tout bas je m'accusais d'avoir causé des malheurs qui ne pouvaient que s'accroître et dont je pressentais l'affreux dénouement. Nous ne tenions plus l'un à l'autre que par la souffrance, et je me demandais sans cesse laquelle de nos deux existences serait la plus promptement tranchée.

— Il est donc mort, puisque vous êtes ici ? s'écria Léonce avec un trouble inexprimable.

Julie porta son mouchoir à ses yeux et dit d'une voix éteinte :

— Il est mort.

— Libre ! vous êtes libre !

La jeune femme hocha la tête sans répondre.

— Pardonnez-moi mon indiscrétion. J'eusse dû comprendre votre pieuse douleur et la respecter.

La veuve de M. de Candiac reprit :

— Le dénouement de la vie d'un joueur est toujours tragique. Un soir, l'infortuné chevalier sortit après m'avoir fait des adieux dont la mélancolie m'inquiéta. Il s'était éloigné pou un rendez-vous qu'un de ses prétendus amis lui avait donné à la suite d'un bal masqué, où il avait voulu paraître en costume vénitien. N'oubliez pas, lui avait-on dit, *l'heure du rendez-vous.*

[1] — Pour le commencement voir les Nos 4, 5, 6, 7, 8, 9.

La nuit s'écoula... pleine d'inquiétude, je descendais les marches de mon perron, afin de guetter sur le canal le passage des barques... Soudain j'aperçois un homme frappé d'un coup mortel : c'était le chevalier. On l'avait dépouillé d'une forte somme gagnée par lui au jeu. Il reçut des honneurs funèbres dignes de sa condition ; j'y sacrifiai mes derniers diamants. Dès que mon époux n'eut plus rien à réclamer de moi, je tournai toute ma pensée vers mes parents. Un immense désir de revoir les lieux qu'ils habitent s'empara de mon cœur. Je revins en France. Le reste vous est connu. J'ai revu le manoir de Fenestranges, je sais que ma famille y vit tranquille et honorée. C'est assez pour moi ; maintenant je puis partir : aux premières lueurs de l'aube, je serai loin d'ici.

— Vous exiler encore ! Pouvez-vous y songer sérieusement ?

— Il le faut.

— Vous vous trompez : une pareille résolution serait coupable ; voudriez-vous recommencer à fuir et porter encore le désespoir dans l'âme de vos parents ? Ce que vous avez fait sous l'empire du vertige, le feriez-vous de nouveau avec réflexion ? Il n'est pas de raison qui justifie le retour à une faute que l'on a soi-même déplorée. Enfin, vous ne pouvez être votre propre bourreau et vous condamner à un bannissement éternel ; attendez, du moins, que la bouche d'un père ait prononcé.

Julie soupira profondément et dit en baissant les yeux :

— Vous me parlez du pardon de mon père Connaissez-vous bien la fermeté de caractère de ce noble vieillard ? Jamais il n'a dérogé à ses principes. Peut-être repoussera-t-il même l'idée de me voir.

— Non, ma cousine... non, madame, il ne saurait pousser l'inflexibilité jusqu'au point de se priver du plus grand bonheur.

— Eh bien... une fois, une fois encore... daignez intercéder en ma faveur. Vous qui êtes devenu le fils du marquis de Fenestranges, présentez-lui celle qui est désormais pour lui une étrangère.

— O Julie ! vos peines sont terminées... Adieu... Je vous laisse chez vous, dans cette chambre où j'ai tant rêvée de l'exilée...

Et il sortit doucement, suivi par le regard de Julie, qui était demeurée debout et immobile auprès de la table.

Le lendemain l'orage avait entièrement cessé. Un soleil aux rayons pâles, mais doux et bienfaisants, semblait vouloir ranimer la terre. Pénétré par un certain bien-être, le vicomte d'Ortigues conçut de secrètes espérances, et n'hésita point à faire prier le marquis et madame de Fenestranges de descendre au petit salon. Ceux-ci ne tardèrent pas à paraître, un peu étonnés de cette mystérieuse convocation, et cependant ne ressentant aucune inquiétude, car l'influence de la belle matinée avait aussi rendu le calme à leur cœur. Léonce, qui s'était préparé, pendant l'insomnie de la nuit, à aborder son grave sujet, sentit les mots manquer à la foule de ses pensées ; il balbutia et ne reprit son assurance qu'en songeant à la grandeur des intérêts confiés à son zèle. S'asseyant donc auprès du marquis, et lui pressant la main avec un tendre respect :

— Mon honoré oncle, dit-il en respirant à peine, il dépend de vous de ramener le bonheur dans votre maison, de l'y fixer à jamais.

— Est-ce pour plaisanter de la sorte, mon cher neveu, que vous m'avez mandé ici par voix d'ambassadeur ?

— La fin au prochain numéro. —

EN CAUSANT

Je suis tout joyeux de voir ma tâche partagée par une femme. N'allez pas croire que la spirituelle Gilberte n'existe pas, comme voulait le prétendre un lecteur du Recueil. Vraiment ce lecteur n'a pas de flair ! Ce brave homme s'imagine que nos Canadiennes ne peuvent écrire ! Laisse moi te dire, ô incrédule ! que tu n'es pas galant envers nos Canadiennes. Comment, elles descendraient des Françaises, elles seraient spirituelles, femmes dans l'acception du mot ; elles recevraient une éducation supérieure et ne pourraient tenir " de jolis brins de plume entre entre leurs doigts effilés " ? Oh non ! tu n'es pas flatteur.

C'est inoui c'qui a sur terre
D'gens qui sont comm' Saint Thomas.

Pour le convaincre, j'aimerais qu'il fît la connaissance de notre collaboratrice et au bout d'un petit quart d'heure de conversation, il lui faudrait se rendre à l'évidence ; car elle cause comme elle écrit : spirituellement.

Du reste, mademoiselle Gilberte ne fait pas ses premières armes, et je suis certain que bon nombre d'entre vous ont déjà lu ses écrits publiés dans différents journaux, sous un autre pseudonyme. À vous de deviner ; aux curieux de chercher. Pour moi il m'est naturellement impossible de vous le dire ; le secret professionnel me le défend. — Ainsi, inutile de vous adresser à moi. —

D'ailleurs, vous possédez un indice : son portrait littéraire. Il est très ressemblant à part le petit détail où elle insinue qu'elle a épinglé le bonnet de Sainte Catherine, ce qui n'est pas exact. Du moins je le suppose d'après l'apparence et le nombre de ses admirateurs.

***

Donc, pour vous égayer, nous allons travailler de compagnie, mais j'ai bien peur qu'elle remporte la palme, surtout auprès des lecteurs. Cependant, s'il m'était donné de la remporter auprès des dames, malgré que les lectrices ne soient pas aussi nombreuses ; malgré que je sois plus grave, sombre et lourd peut-être, je serais au comble de mes vœux, puisque je ne sache rien de plus flatteur pour l'amour-propre que de plaire au beau sexe. En attendant comme en causant, sachons nous contenter de ce que nous possédons. Bon, je crois que voilà le moment de lancer une plainte contre le partage de l'esprit. Dans ce partage, nous le sexe fort, avons été volés. La répartition n'est pas égale. Les femmes ont en général à leur disposition plus d'esprit que les hommes, et je suis jaloux. Même si j'étais socialiste, j'inscrirais cela sur mon programme et j'obtiendrais un succès fou. — Remarquez que je n'ai pas la moindre prétention au calembourg. —

***

Cependant par la majorité des lecteurs, Gilberte a été reconnue pour véritablement féminine, car il n'est pas difficile à l'individu quelque peu perspicace de reconnaître dans son style et celui de ses contemporaines ce qu'y voit le jeune mais célèbre critique français : Jules Lemaitre : " Elles ont tout : dit-il, l'esprit, la finesse, la délicatesse, la grâce, naturellement, sans compter le *je ne sais quoi.* "

Et tout cela se rencontre très rarement chez un homme, puisque la femme sent plus vivement que nous ; puisqu'elle est tout sentiment.

***

Je vous l'avoue, c'est avec joie que je lis les compositions littéraires féminines. Je ne connais pas de délassement meilleur pour les fatigues de l'esprit. Après m'être embêté dans l'étude des sciences abstraites, après m'être abruti au point d'essayer à résoudre le problème de la vie, je ne sache rien qui repose plus agréablement, qui fait renaître plus spirituellement, que la lecture en question.

Les phrases sont toujours si gentilles, et quand elles ne sont pas grammaticales, elles contiennent souvent tant de surprises !

Tout est donné avec un charme, un brio qui a quelque chose de crâne, d'enlevant, enfin un chic indéfinissable.

Où cependant ces écrivains se plaisent davantage, quoiqu'elles en disent, c'est dans la raillerie. Elles possèdent cet art tellement, elles emploient tant d'artifices, les dards qu'elles lancent dans un sourire sont si bien dissimulés par leurs grâces que le martyr préfère les recevoir que n'avoir rien du tout.

C'est pourquoi, très souvent, comme le chien qui se prosterne au pied de son maître et lèche la main qui vient de le battre, l'homme aime encore et craint même de froisser celle qui vient de le ridiculiser.

***

Je m'arrête, car que me sert-il de continuer à discourir sur un tel sujet. Je pourrais en parler longuement, mais je ne me ferais pas mieux comprendre, puisque tout se réduit à dire, qu'elles écrivent dans un style *indéfinissable* ; — terme vague pour désigner une chose vague — qu'elles possèdent outre toutes les qualités *un je ne sais quoi* qui vaut tout le reste et qui ne s'analyse pas.

....

Enfin, j'abandonne ma plume ; je m'aperçois que je divague — encore sans calembourg, s. v. p. — C'est à croire que je métaphysique (!) quoique ce ne soit pas là mon idée.

Au revoir.

E. Z. Massicotte

LE RECUEIL LITTERAIRE accuse réception de toute publication, livre ou revue dont on lui envoie un exemplaire.

Le Journaliste et les Journaux canadiens-francais

[Pour "Le Recueil Littéraire."]

Ne vous est-il jamais arrivé, amis lecteurs, en lisant votre journal, d'éprouver un sentiment d'indignation, parfaitement motivé, du reste, par la vue de quatre et cinq colonnes consacrées à la politique du jour et dans lesquelles on ne trouve qu'expressions si basses et si triviales, que nous autres gens du peuple rougirions de les employer ; des accusations si graves contre ceux qui sont au pouvoir, que c'est à croire que nous sommes gouvernés par des bandits dignes de la corde ou du bagne? Crétins, sacripants, voleurs, braconniers politiques, infâmes, athées, mangeurs de prêtres, etc., etc., etc., — j'en passe et des plus belles — tels sont les qualificatifs et expressions que nous servent journellement les journaux de toutes nuances politiques, et ce pour la somme de trois dollars par année. C'est d'un bon marché exceptionnel *pour ceux* qui voudraient se perfectionner dans la langue poissarde, mais trop cher pour nous autres ouvriers, qui ne cherchons qu'à nous instruire tout en nous délassant des fatigues de la journée.

Quelle triste opinion l'étranger ne doit-il pas avoir de nous, lorsqu'il voit nos hommes d'État, traités d'une pareille façon ! et est-il surprenant qu'il en soit ainsi lorsque nos journalistes nous représentent sous des dehors si peu séduisants? L'esprit de parti est poussé si loin chez ces derniers, qu'ils ne reculeront devant aucun moyen pour parvenir à leurs fins ; non seulement ils travestiront les opinions politiques de leurs adversaires, mais en désespoir de cause, ils pénétreront dans le sanctuaire de leur famille et mettront à nu toutes les faiblesses inhérentes à la nature humaine. " La fin justifie les moyens" : tel est malheureusement le faux axiôme qui semble prévaloir parmi nos politiciens et cela est regrettable à tous égards si l'on considère le mal que cet état de chose produit parmi nous.

Ce qu'il y a de plus révoltant dans leurs écrits c'est que, pour arriver au but qu'ils se proposent, ils ont soin de nous faire entendre qu'ils sont bons catholiques, entièrement soumis à l'autorité religieuse et que s'ils élèvent la voix, c'est que la Patrie et la Religion sont en grand danger, car ils savent fort bien que ces deux mots, si chers à tout cœur vraiment canadien, ont pour effet de faire vibrer la corde la plus sensible de notre être ; aussi en usent et en abusent-ils à propos de tout et à propos de rien.

Qu'un homme de talents — et ils ne sont pas rares parmi nous — essaie de parvenir ! malheur à lui si ses opinions politiques sont connues ! ses adversaires ne le lâcheront point quiil ne soit terrassé et dans l'impossibilité de se relever. Que d'hommes illustres, dont nous serions justement fiers aujourd'hui, ont été moralement assassinés par nos journalistes ! Que de réputations sans tache à jamais détruites par ces écrivains mercenaires et calomniateurs ! et tout cela pour une misérable question politique et plus souvent pour satisfaire une haine personnelle. — Je doute fort que ces hommes, qui se prétendent les défenseurs de notre religion et de notre nationalité, soient sincères dans les opinions

qu'ils émettent car, presque toujours, ils ne sont que des instruments dociles entre les mains des chefs de chaque parti, et sont toujours prêts à prostituer leur plume et à défendre la cause, bonne ou mauvaise, de ceux qui les paient le mieux.

Il est a désirer, que nos hommes marquants, prennent l'initiative et travaillent à nous doter d'un journal vraîment indépendant et incorruptible n'ayant en vue que les intérêts de notre beau pays et de nos nationaux, et assez impartial pour rendre justice à tout le monde, sans distinction de parti. Un tel journal produirait un bien immense et serait assuré d'un succès.

Bordeaux, P. Q. J. P. V. Du Sault.

LE CHANT

[Pour "Le Recueil Littéraire."]

Rien de plus naturel à l'homme que de chanter.

Le chant nous soulage dans nos travaux, nous désennuie souvent et nous donne même une nouvelle ferveur dans nos prières.

Il y a des chants pour tous les sentiments que l'homme peut éprouver, et de toutes ses actions, celle qui lui est la plus familière et à laquelle une volonté déterminée a souvent le moins de part, c'est le chant. On chante non seulement de dessein prémédité, mais aussi instinctivement, sans idée fixe, sans articuler de mots, par distraction, pour dissiper l'ennui, pour adoucir les fatigues, pour se rassurer contre la crainte.

Partout, dans toutes les occasions, on chante. Pourquoi ? Parce que le chant repose l'esprit, qu'il nous rend gai, joyeux, si nous avons éprouvé des peines, des contrariétés, le chant les partage. Le chant est notre ami, il entre en nous et nous comprend.

Une armée remporte une victoire, on ne trouve rien de plus beau, de plus grand, de plus expressif que d'entonner un chant pour annoncer et célébrer cette victoire, ce chant est la gloire du soldat.

Pour adorer notre Dieu, pour lui offrir nos hommages, pour lui demander ses grâces, l'Église a adopter le chant, elle célèbre ses offices par le chant.

En effet, quoi de plus imposant que d'entendre dans un temple, ces flots d'harmonie qui s'élèvent majestueusement vers le ciel ! L'éloquence peut-elle attendrir le cœur et le porter à la prière comme le chant ? Oh non, et l'Église dans sa sagesse l'a reconnue.

Le chant est de tous les temps, de tous les peuples.

Chantons ! chantons ! que toujours la note gaie résonne dans le sein de la famille ; chantons pour maintenir la joie dans nos foyers ; chanpour notre pays ; chantons pour notre religion et chantons pour notre Dieu !

Raoul T.

Toute personne qui nous fera parvenir le montant de *trois abonnements* d'une année aura droit à un abonnement.

LES EPLUCHETTES

Nos cultivateurs ont souvent le secret de joindre l'utile à l'agréable; assistez à leurs *épluchettes* de blé d'inde, à l'automne, et vous m'en direz des nouvelles.

Les *épluchettes* sont synonymes de " réjouissances ". Ce sont des veillées où, tout en s'amusant le mieux possible, on fait surgir tout autour de soi des monceaux de feuilles de blé-d'inde et des pyramides de blancs épis.

Ces veillées se succèdent suivant un programme aussi attrayant que varié : " Lundi, *épluchette* chez José, avec rondes, menuets et rigodons ; mardi, *épluchette* chez Baptiste, avec chansons comiques, jeux, récits de revenants ou de loups-garous, etc. " et ainsi de suite, tant qu'il y a des épis de blé-d'inde à effeuiller dans les diverses maisonnettes du canton.

Fait extraordinaire, ce programme n'a jamais vu le jour dans les colonnes d'un journal. Il suffit de le répéter de vive voix, de voisin à voisin, et personne ne manque à l'appel.

On s'explique assez facilement cet empressement général par le fait qu'au cours des *épluchettes*, chaque âge rencontre son amusement favori : les vieux racontent ou jouent aux cartes, les jeunes dansent au son des violons ou chantent avec accompagnement des accordéons et des concertinas, quant aux amoureux — ils sont toujours les mêmes partout — ils font danser les feuilles de leur blé-d'inde de manière à pouvoir conter fleurette à Françoise ou à Catherine, et l'un d'eux vient-il à découvrir, par hasard, un épi aux grains rouges, aussitôt il est auprès de sa belle, faisant la révérence et fredonnant :

Ma chère Joséphine,
Allons gué,
Ma chère Joséphine,
Ne soyez pas fâchée,
Ma luron lurette,
Ne soyez pas fâchée,
Ma luron luré.

Si pour ce blé-d'indé,
Allons gué,
Si pour ce blé-d'indé,
Je demande un baiser,
Ma luron lurette,
Je demande un baiser,
Ma luron luré !...

Joséphine est-elle un peu superstitieuse, l'échange a lieu, séance tenante, aux applaudissements de tous, et le jeune Baptiste, tout fier de son exploit, se remet à l'œuvre avec une nouvelle ardeur, prêt à recommencer le refrain si l'occasion s'en présente encore.

En un mot, on se dirait en plein carnaval, avec cette différence cependant, qu'aux *épluchettes* on no se rompt pas les côtes en pure perte en glissant sur des montagnes russes, mais on savoure avec délices les fines reparties de la bonne vieille gaieté gauloise et l'on se quitte avec la satisfaction d'avoir contribué à apprêter un produit très apprécié dans l'économie domestique.

CHS M. DUCHARME.

Feuilleton du RECUEIL LITTERAIRE.

JULIE DE FENESTRANGES [1]

PAR ALFRED DES ESSARTS.

No 8

III.—L'HEURE DU RENDEZ-VOUS.

— Il ne s'agit pas d'un badinage, mais d'une chose très sérieuse. Daignez m'écouter. Vous savez que la chaîne des jours amène sans cesse en se déroulant des faits nouveaux et inattendus. Une solitude peut tout-à-coup se peupler ; ceux qui étaient séparés peuvent se trouver soudainement réunis. Un jour il y a tout un monde entre eux ; le lendemain à peine y a-t-il un mur. Il faut donc se préparer constamment à soutenir le choc des plus fortes impressions, il faut se cuirasser contre la joie, ainsi qu'on pourrait le faire contre la douleur.

— O mon Dieu ! murmura madame de Fenestranges en joignant les mains, je ne sais... Je n'ose deviner, mais je crois, mon cher enfant, que vous avez d'importantes nouvelles à nous apprendre.

Le marquis réprima tout signe extérieur d'agitation, et dit en se penchant vers l'âtre brûlant :

— Continuez, Léonce.

Celui-ci reprit :

— Ce sujet est bien délicat ; mais, si j'en juge par l'émotion de ma tante, déjà j'ai été compris. Supposez donc que je sois chargé de solliciter votre pardon en faveur d'une personne qui a payée, par deux ans de souffrance, de remords, de pauvreté, d'humiliation, par un martyre de chaque jour, de chaque instant, la faute d'une heure d'oubli.

— Parleriez-vous de celle qui fut ma fille ? s'écria le marquis en se levant et se promenant à pas précipités.

— Et si je parlais d'elle ?...

— J'en aurais déjà trop entendu.

— Non, mon oncle, non... car le pardon doit couronner le repentir, et Dieu l'a inscrit lui-même en tête de son Évangile. Quel mérite y a-t-il à aimer ceux qui n'ont jamais manqué à leurs devoirs ! Vous le savez, quand un coupable verse une larme, les anges se réjouissent.

— Vous avez donc reçu quelque lettre d'elle ?

— Je l'ai vue.

— Elle est ici !

Et le marquis, tout rempli de trouble et d'indignation, voulut se retirer. Mais Léonce, se plaçant aussitôt devant lui, ajouta d'une voix suppliante :

— Consentez-vous à la revoir ?

— La revoir ! Oh ! jamais.

— Faites grâce !

— Non, elle est morte pour le monde, elle doit l'être pour moi.

[1] — Pour le commencement voir les Nos 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10.

— Si ma tendresse vous consacra les soins d'un fils, si je partageai vos douleurs, eh bien ! que ce pardon soit ma récompense, je n'en veux pas d'autre. Le fiancé a oublié ses injures, le père ne doit plus se souvenir de son ressentiment.

— Qu'elle ne vienne pas, je la chasserais...

— Chassez-la donc si vous le pouvez !

Et soulevant la tapisserie qui masquait la porte du cabinet, Léonce tira vivement la tremblante Julie qui vint tomber à genoux au milieu du salon en tendant les bras vers ses nobles parents. La marquise poussa un cri de joie et fondit en larmes. Le marquis, dont le visage était bouleversé par les passions les plus opposées, s'était reculé d'abord, mais cédant aussi aux transports de l'amour paternel, il se baissa vers Julie, la releva de terre et la pressa contre son cœur. Deux voix dirent à l'unisson :

— Ma fille !

Il y eut un moment de silence coupé par des sanglots. On se regardait avec ravissement, on s'embrassait, on pleurait, on se disputait cette enfant prodigue ; aux baisers succédaient des mots sans suite que l'on jetait pour alléger son cœur. C'était un spectacle doux et triste à la fois : c'était une belle journée après l'orage ; le soleil brille, mais la terre est jonchée de débris. Léonce s'était mis un peu à l'écart, afin de ne pas troubler cette scène attendrissante. Ce moment le payait de tous ses sacrifices.

Quand l'émotion permit au marquis de prendre la parole, il dit à Julie :

— Sois rassurée, ma fille, tu as souffert, nous le savons, tu as largement payé ta dette au malheur ; il ne serait pas juste que tu fusses puni deux fois.

— O mon enfant, ma toujours belle ! ajouta la mère, rentre dans ton nid, nos bras seront ton asile, les roses de ton teint refleuriront.

Julie leva les yeux au ciel, poussa un profond soupir, et, faisant effort sur elle-même, répondit d'une voix lente et oppressée :

— Hélas ! que me proposez-vous ? c'est le paradis, c'est le sort d'une femme pure qui peut lever le front devant tous. Vous oubliez que j'ai dérogé, vous oubliez que, pour amortir l'effet produit par ma coupable fuite, dont malgré vos soins le bruit se répandit au dehors, vous dûtes annoncer que je n'existais plus. Pouvez-vous aujourd'hui anéantir l'arrêt que vous avez prononcé vous-même ? Pouvez-vous me ressussiter aux yeux du monde étonné ? Et quand vous me rendriez la vie, me rendriez-vous cette bonne réputation sans laquelle on se traîne sous le mépris des hommes ? O mon père ! on peut douter encore si je fus coupable, ma présence serait une preuve accablante contre la gloire de votre nom.

— Qu'importe ! j'ai besoin de toi plus que de leur estime. Reste, reste, ne me brise pas le cœur en t'éloignant !

— Marquis de Fenestranges, reprit Julie d'un ton inspiré, rappelez-vous vos anciens principes si rigides, si inflexibles. Que de fois en me montrant l'écusson qui supporte vos armes, vous m'avez lu la devise dont il est surmonté : *Tout pour l'honneur !* L'honneur ! vous y avez été toujours fidèle, et ce n'est pas lorsque vos cheveux sont blancs que vous devez permettre qu'on les souille. Sans oser espérer votre pardon,

je savais quelles obligations m'était imposées. Entre mon cœur et le devoir, je n'ai pas hésité, après m'être exilée de la vertu, j'ai voulu m'exiler du bonheur. Des vœux solennels et irrévocables m'appellent loin d'ici !

— Que veux-tu dire ? demanda le marquis.

— Ma fille ! s'écria madame de Fenestranges.

— O mon Dieu ! murmura Léonce en se couvrant le visage de ses deux mains.

Alors entr'ouvrant la mante de soie qui l'enveloppait, Julie laissa voir une robe de bure et une croix de bois suspendue à un ruban noir et elle dit :

— Je suis carmélite !......

— FIN. —

LA PATRIE !

À ce nom béni, la Patrie ! toute âme humaine tressaille de joie, d'espérance et d'amour.

La Patrie, c'est pour l'homme le ciel qui l'a vu naître, l'air qu'il respire, le sol où dorment les cendres de ses pères.

La Patrie, c'est nos institutions civiles et religieuses.

La Patrie, ce sont les lambeaux de ce vieux drapeau arboré par nos aïeux, à genoux, rougis dans leur sang, et dont les plis glorieux redisent à tous les fils du Canada la noblesse de leur origine et la grandeur de leur destinée.

La Patrie, c'est cette terre toute imprégnée du sang des héros et des martyrs.

L'abbé Caisse.

CHOSES ET AUTRES

Nos félicitations et nos souhaits de succès au Moniteur Acadien qui vient d'entrer dans sa vingt-troisième année d'existence.

Union St Joseph de Saint Henri. — Il nous fait plaisir de constater que cette société est composée actuellement de 426 membres. Maintenant, les membres ont droit aux bénéfices aussitôt après leur réception.

Nous nous faisons un devoir d'inviter nos lecteurs à se joindre à cette belle société de bienfaisance, qui progresse si rapidement.

On peut se procurer Le Recueil Littéraire au Kiosque, Place Jacques Cartier, chez Dlle E. Bélanger, 1867 rue Ste Catherine, chez N. Fletcher, 146 rue St Laurent, Montréal, et chez F. Béland, 264 rue St Jean, Québec.

AVIS. — M. Ferdinand Goyette n'est pas autorisé à collecter en notre nom.

LE RECUEIL LITTERAIRE

1er AOUT 1889

CHRONIQUE

Le vent est décidément à la musique et les dilettanti sont en liesse. — Ils jubilent surtout depuis la récente arrivée de cette myriade d'étoiles artistiques que la renommée avait précédées au milieu de nous. — Aussi le parc Sohmer est-il la question brûlante d'actualité ? Tout le monde veut y aller et finalement chacun aime à se payer le luxe d'une visite dans la vaste enceinte. — Le riche et le pauvre, le vieillard et l'adolescent s'y coudoient; l'humble habit de l'artisan y frôle le frac professionnel ; la toilette tapageuse, ébouriffante, la mise plus simple, plus modeste... Ceci est de bon aloi et prouve que le Canadien possède, lui aussi, le goût de l'harmonie, l'intuition du grand et du beau. — Il nous est donné si rarement, d'ailleurs, d'entendre des artistes de la taille des Liberati, des Xhrouet !

Malgré mon immense désir d'écouter ces princes de l'art musical, un concours malheureux de circonstances m'a retenue chez moi et force m'a été de rengaîner et désirs et projets... Votre collaboratrice est trop amateur de belle et bonne musique (et peut-être trop fille d'Ève) pour laisser échapper l'occasion d'être témoin auriculaire des savantes improvisations de ces virtuoses célèbres ! Aussi aurai-je le plaisir de vous confier un tout petit péché de curiosité à la prochaine causerie. —

***

Voici qu'à l'instar des maëstro éminents dont j'ai parlé plus haut, il se rencontre dans notre ville une autre pléiade d'étoiles — une nébuleuse celle-là — dont les six ou sept membres ronflant à qui mieux mieux dans l'embouchure du cornet voire même du trombone, visent à un seul point, faire concurrence aux pianos de barbarie !... Si j'en juge par la marche populaire du Général Boulanger et une valse qu'ils font résonner depuis un quart d'heure sous ma fenêtre, je conclus que ces ménestrels ambulants n'ont pas, ma foi, un répertoire des plus fournis !

Et cependant, la monnaie s'entasse au fond du gousset, jusqu'à ma voisine célibataire et nonagénaire qui tient à doter le fameux cercle... Hélas ! Hélas ! — Je ne comprends pas qu'on puisse s'éprendre de tant de sympathie pour ces musiciens de bas-étage !

Autre temps, autres mœurs.

***

Un mot seulement à l'adresse du confrère et rédacteur. — Je vous dirai tout bonnement, gentil confrère, que votre article m'a prise par surprise. J'y ai lu des choses étonnantes, incroyables, invraisemblables ! J'avouerai bien que je m'attendais à quelques lignes aimables, mais je n'étais guère préparée à une esquisse aussi élogieuse de votre part ; je savais que votre galanterie à l'égard des demoiselles ne laisserait passer l'occasion de leur murmurer qu'elles sont charmantes ; mais d'un

autre côté, jamais Gilberte eut espéré que sa mauvaise prose put faire augurer autant de sa personne. —

J'admire et je comprends votre désir de vouloir plaire à la gente féminine ; seulement ne me supposez pas l'ambitieuse idée de me gagner les lecteurs. — La collaboration ainsi pensée deviendrait, pour le moment, une joûte littéraire, dans laquelle, nous nous lancerions dans d'ardentes polémiques et tel n'est pas mon dessein... Pas très flatteur, en effet, ce méchant lecteur qui croit mon existence une pure fiction. Serais-je par hasard dans l'esprit de quelqu'un une simple figure mythologique ?... Permettez-moi de vous assurer du contraire et, pour s'écouler dans l'ombre et l'obscurité, ma vie n'en est pas moins une réalité.

Si la France s'honore de Mdes de Sévigné, de Staël, etc., je ne comprends pas pourquoi le Canada ne s'énorgueillirait pas de Mde Leprohon, des Dlles Laure Conan, Éléda Gonneville, dont les œuvres magnifiques ornent plus d'une bibliothèque dans notre pays et a l'étranger ? Donc, comme le disait à juste titre le spirituel rédacteur du Recueil Littéraire, puisque la Canadienne possède les grâces de la Française, pourquoi n'en aurait-elle pas l'érudition ? Je n'y vois aucun obstacle et vous non plus j'allais dire.

***

Je termine cette élucubration tant soit peu fantaisiste par un trait piquant cueilli dans une vieille relique littéraire de 1845. — Ce n'est pas jeune il est vrai mais le fait se rencontre encore de nos jours. Je cite :

" Quoiqu'il n'y ait point, à proprement parlé, dit le journal en question, de synonymes en français, il y a cependant entre certains mots des nuances si peu sensibles et si difficiles à saisir qu'un étranger est souvent tenté de prendre l'un pour l'autre. Ceci donne lieu à des erreurs inséparables de l'étude d'une langue et forme quelquefois un sens assez plaisant, témoin la lettre suivante. —

Lettre d'un Anglais qui apprend le français à Paris

" Comme j'ai fait le jurement (*serment*) de toujours parler le français tant que je ne saurais pas ce langage (*cette langue*), ne trouvez pas méchant (*mauvais*), mon ami, que je m'en serve pour vous dire ce qui m'est arrivé sur le chemin (*en route*).

" J'ai d'abord percé (*traversé*) la Belgique, où j'ai eu un dissemblable (*différend*) avec le commis des impôts de côté (*indirects*); mais ce n'est rien en similitude (*comparaison*) de ce qui m'est arrivé en entrant en France ; à propos de quelques tonnes (*livres*) de tabac, j'ai dû payer le noyau (*l'amende*). Il est vrai que j'y avais été pris du temps des droits rassemblés (*réunis*).

" Il ne nous est rien abordé (*arrivé*) ensuite, si ce n'est qu'en sortant d'une poitrine (*gorge*) de montagne, un troupeau de bouilli (*bœufs*) a effrayé nos imbéciles (*animaux*) qui ont pris le défunt (*mors*) aux dents. — Heureusement nous n'avons pas répandu (*versé*).

" Je me satisfais (*plais*) beaucoup à Paris. — J'ai déjà vu le Luxembourg, Notre-Femme (*Notre-Dame*), le théâtre de la Joie (*de la Gaité*), le Louvre, l'Opéra et autres tombeaux (*monuments*). À cinq heures, je

vais chez le réparateur (*restaurateur*) et souvent ensuite aux Diversités (*Variétés*), où je ris comme un insensé (*un fou*).

" Je me peins (*figure*) que vous serez bien étonné de mes avancements (*progrès*) dans le français, quand vous saurez que je l'ai enseigné (*appris*) tout solitaire (*seul*) sans ouvrir une seule fois ma grand'maman (*grammaire*). "

Sur ce, au revoir.

GILBERTE.

GABRIELLE !

Dédié à Madame Chs F. Lalonde

Où va donc ce souffle d'amour,
Souffle parfumé d'innocence,
Quittant ce terrestre séjour
Dans un mystérieux silence.

Où va donc se perdre à jamais,
Cette ombre timide et légère
Ne laissant d'elle que regrets
Dans le cœur brisé d'une mère.

Ah ! sous les voûtes éternelles,
Dans ce lieu, brillant de splendeur
Se sont ployees toutes les ailes,
Les anges reclamaient leur sœur.

Mais, quand Dieu permit de cueillir
Cette âme-sœur, fleur de mystère,
A leur platonique désir
Répondit un sanglot sur terre.

L'ange de cet ordre chargé,
Cherchant une âme la plus belle
Dans sa prière a murmuré
Le nom béni de Gabrielle.

Ste Cunégonde, 1889. ATTALA.

LE VALLON

NON loin du village de K... existe un Éden charmant. Aux abords de ce délicieux vallon, règne une paix profonde. Le bruit des misères humaines n'en trouble point le calme ; son atmosphère pure rafraîchit et repose l'âme.

Sillonné en tous sens par deux ruisseaux limpides, il ressemble à ces ilots de fleurs et de verdure que Chateaubriand a si bien décrits. Les chênes majestueux d'un bois voisin dressent vers le ciel leurs cîmes géantes et semblent protéger l'endroit contre toute atteinte malfaisante.

Jamais plus douce paix n'a envelopper site plus agréable ; on croirait avoir traversé le Léthé lorsque debout sur l'éminence on respire les brises du ciel. L'aspect de cette petite vallée plus pittoresque et plus gracieux que celui de la montagne, porte l'âme à Dieu.

Calme et reposée, elle s'envole sur les ailes de la foi, jusqu'aux pieds du Créateur, pour l'adorer et lui dire : " Seigneur ! source de beauté, soyez béni pour tous les biens, pour toutes les joies dont vous embellissez l'exil des pauvres humains ! "

Ste Geneviève. JEANNE.

QUÉBEC

[Pour "Le Recueil Littéraire."]

Je n'ai vu ni Venise, le soir, à sa gondole
Ni Naples, ni l'Etna, pourtant je m'en console
Car j'ai vu, rayonnant au soleil du midi,
Québec perche là-haut comme un aigle hardi.

XXX.

Que n'a-t-on pas écrit sur Québec ! On a chanté son glorieux passé, ses hommes illustres, ses humbles martyrs ; on a admiré son site si pittoresque, ses points de vue qui enchantent le touriste... et jusqu'à ses vieux murs qui tombent en ruine.

Moi, je t'aime, ô ma ville chérie, et je voudrais avoir une plume assez éloquente pour te faire aimer de tous ! car tout en toi parle à mon cœur.

J'aime ton antique cathédrale qui a vu, sous ses voûtes imposantes, tant de générations s'agenouiller, j'aime ton incomparable terrasse. ton fleuve enchanteur, j'aime tes anciens édifices qui te font ce que tu es : une ville éminemment française, enfin, j'aime tes monuments qui nous parlent de la grandeur, de la gloire de nos braves français morts pour la patrie. Cœurs généreux, vos noms sont à jamais brillants dans l'histoire ! et passent à l'avenir.

D'âge en âge, l'amour de la France est resté implanté dans le cœur des Québecquois ; ils s'honorent d'appartenir par leur origine à la France ; ils gardent fidèlement ses anciennes traditions, ses coutumes, sa langue ; ils se plaisent à entendre parler de la France, et lorsqu'il leur arrive quelque voyageur de ce pays de leurs aïeux, ils vont eux-mêmes au-devant de lui ; ils lui ouvrent leurs demeures avec empressement et l'accueillent avec une sorte de confraternité.

Dernièrement, Québec était en liesse. Des milliers de personnes s'étaient donné rendez-vous dans ses murs : et le son de ses fanfares faisaient frémir tous les cœurs !

Jacques Cartier ! ton nom acclamé par tout un peuple restera à jamais l'objet du culte des canadiens, ton monument est là, et les générations futures apprendront, à leur tour, à te vénérer !

Mais, dira-t-on, les canons qui tonnent sur nos remparts ne sont-ils pas des canons anglais ?

Et nous ne tressaillons pas ? Pourquoi ?

Je répondrai avec Mr Paul de Cazes :

" Parceque, depuis longtemps, ces canons ne se font plus entendre que pour unir leurs voix au son des cloches de la vieille cathédrale et prendre part à nos réjouissances nationales "...

Parceque nous vivons libres sous la domination anglaise ! libres et heureux !

O patrie adorée,
Est-il une contrée
Aussi belle que toi ?
Aux jours sombres d'orage
Tu puises le courage
Dans l'amour et la foi.

Québec. ÉLISA.

HELIKA

MÉMOIRE D'UN VIEUX MAITRE D'ÉCOLE.

No 1

I. — LA RÉUNION D'AMIS.

C'est en vain que nous chercherions à nouer des liens plus forts et plus durables que ceux qui nous unissent à nos compagnons d'école, et à nos condisciples de collége. La vieille amitié d'autrefois a jeté dans nos cœurs des racines si profondes, que nous les sentons grandir avec le nombre de nos années.

Lorsque l'âge a desséché notre veine, et que les blessures de la vie ont laissé sur chaque épine du chemin le reste de nos dernières illusions, elles viennent nous réjouir et nous consoler sous la riante et gracieuse image de notre enfance, avec ses jeux, son espièglerie et son insouciance. Ses racines ont alors produit des fleurs précieuses que le vieil âge se plaît à cueillir comme l'a fait l'auteur des *Anciens Canadiens*.

Mais parmi ceux de nos jeunes compagnons, il en est qui nous sont restés plus sympathiques ; parce qu'ils étaient d'un caractère plus conforme au nôtre, plus jovials ou taciturnes, plus taquins ou espiègles, suivant qu'ils ont pris eux-mêmes plus ou moins de part dans nos escapades d'écoliers. Aussi quels francs éclats de rire, lorsque nous nous rencontrons et nous racontons nos réminiscences du passé, de notre vie d'école, et de nos années de collége.

En parlant de la jeunesse, temps hélas, bien éloigné de moi aujourd'hui, il m'est revenu une narration, et la lecture d'un manuscrit, faite par un ancien maître d'école, qui sont encore l'une et l'autre dans un des replis de ma mémoire, comme un émouvant souvenir des temps passés. Ces souvenirs datent de loin, puisque je n'avais qu'à peine vingt ans lorsque je les entendis de la bouche du père d'Olbigny.

Le père d'Olbigny était un vieux maître d'école.

Il était un jour, arrivant on ne savait d'où, venu prendre possession de l'école de notre village.

Après un examen passé devant le curé et les syndics, qui n'étaient malins ni en grammaire, ni en calcul, il avait été décidé qu'il était capable de nous enseigner l'alphabet.

Or, le père d'Olbigny était un homme instruit, profondément instruit. Il parlait et écrivait correctement plusieurs langues anciennes et modernes comme nous pûmes en juger plus tard.

Son extérieur n'était rien moins que prévenant en sa faveur. Une balafre affreuse lui partageait transversalement la figure, et lui donnait une expression étrange ; mais ses yeux étaient si bons, si doux et si chargés de tristesse ; ses procédés à notre égard si affectueux et si paternels, que nous l'aimâmes à première vue et nous nous livrâmes à l'étude, crainte de lui faire de la peine. Il nous traitait tous avec la même bonté, mais il y avait une classe qui paraissait lui être privilégiée. Cette classe se composait de jeunes gens de mon âge et j'en faisais partie.

Ce fut donc en pleurant qu'il reçut nos adieux, lorsque nous laissâmes l'école pour endosser la livrée de collégiens.

Un soir, dix ans après, nous retrouvions les mêmes condisciples de de cette classe, au coin du feu où nous avions été conviés par l'un de nous. Naturellement, nous vînmes à parler de notre temps d'enfance et de notre cher monsieur d'Olbigny. Il avait laissé nos endroits, et ce fut alors que l'un de nous, nous informa qu'il habitait une maison écartée a quelque distance du village de R..., et qu'il y vivait en véritable ermite.

Nous décidâmes, séance tenante, d'aller passer une soirée avec lui.

Il vivait, paraissait-il, dans un pénible état de gêne. Plusieurs de mes amis étaient riches, une souscription fut ouverte et la bourse qui fut formée lui fut transmise sous forme de restitution. Il avait reçu par ce moyen de quoi vivre largement, comparativement, pendant deux ans.

Au jour fixé, personne ne manqua a l'appel.

Le père d'Olbigny pleura de joie de nous revoir, il nous reçut comme ses véritables enfants. Quelques verres d'eau-de-vie que nous avions apportés le rendirent plus expansif. Il nous avoua qu'une main inconnue lui avait fait une restitution ; " cette main, ajouta-t-il plaisamment, ne peut venir que du ciel. parce que je ne connais personne sur la terre qui me doive restitution " Ce fut après un toast pris à sa santé, et qu'il nous eut affectueusement remerciés, qu'il continua :

" — Il fait bon, mes amis, d'êtres jeunes, de voir l'avenir se dérouler devant nous avec tous les rêves dores que l'espérance nous fait entrevoir. Vous voir réunis autour de ma table me rappelle une époque bien éloignée et cependant à peu près analogue.

Nous étions nous aussi, mes compagnons d'école et moi, autour de la table d'un professeur, qui avait autant de plaisir à nous recevoir que j'en éprouve aujourd'hui. Hélas ! j'étais cette soirée là bien gai, bien joyeux, et me doutais guère qu'elle aurait une si grande influence sur le reste de ma vie.

Si je croyais que cette histoire put vous intéresser, je vous en raconterais une partie et la terminerais par la lecture d'un manuscrit, écrit dans toute l'amertume du repentir par l'auteur même d'un drame terrible de jalousie et de vengeance. "

Des bravos enthousiastes accueillirent cette proposition ou plutôt cette bonne aubaine. Les verres se remplirent, les pipes s'allumèrent et ce fut avec un religieux silence que nous écoutâmes le palpitant récit qui va suivre :

" Il y a au delà de soixante ans que quelques amis et moi avions formé le même projet que vous exécutez, d'aller revoir notre ancien professeur. C'était un bon vieux curé qu'on appelait monsieur Fameux. Il habitait un village qui se trouvait presque sur la lisière des bois. Rien ne pouvait d'ailleurs mieux nous convenir. Nous avions décidé dans notre réunion, d'aller faire une partie de chasse et de pêche auprès d'un lac qui se trouvait à quelques dix lieues dans les grands bois, et nous n'avions qu'un faible détour à faire pour aller lui serrer la main. Outre le plaisir que nous éprouvions d'avance à revoir ce bon vieux père, nous espérions pouvoir nous procurer des guides qu'il nous ferait connaître parmi les chasseurs et trappeurs de sa mission.

Bien que l'heure du soir fut avancée, nous nous dirigeâmes vers le presbytère, et ce fut en nous pressant dans ses bras que monsieur Fa-

mieux nous reçut. Jamais nous ne pouvions arriver plus à propos, car il nous annonça au réveillon que lui-même partait le lendemain matin pour aller explorer des terres auprès du même lac, qu'on lui avait dit être très fertile, et où il avait intention d'aller fonder une colonie. Puis, ouvrant la porte de sa cuisine, il nous montra quatre vigoureux gaillards étendus sur le parquet, la tête sur leurs havre-sacs et faisant un bruit par leurs ronflements capable de réveiller les morts. " Voilà nos guides, ajouta-t-il ".

Enfin, après une intime causerie, nous récitâmes la prière et nous nous étendîmes sur des lits de camp ; puis, lorsque le dernier d'entre nous s'endormit, le prêtre agenouillé priait encore.

Le lendemain, le soleil radieux s'élevait à peine de l'horizon que nous étions sur pieds. La messe sonnait, nous nous y rendîmes.

Je ne sais quel charme cet homme de bien répandait sur tout ce qu'il faisait ou disait ; mais la messe entendue, nous sentions au dedans de nous un calme, une paix et un bonheur intimes que je n'ai peut-être jamais éprouvés depuis. Le déjeuner se ressentit de notre disposition d'esprit, il fut gai et pétillant de bons mots ; puis havre-sacs sur le dos, nous prîmes, en chantant de gais refrains, le chemin des grands bois.

II. — LE VOYAGE.

Tout alla pour le mieux pendant les premiers six milles, mais à mesure que le soleil s'élevait, la chaleur devenait de plus en plus forte, et vers midi, l'air était suffocant. Les moustiques, cette journée là, s'étaient liées pour soutirer le droit de passage ; aussi fallut-il que chacun de nous leur payât un tribut ; à vrai dire, ils étaient encore plus avides que certains douaniers auxquels vous n'avez pas donné un bonus. Les enflures et les démangeaisons insupportables, que leurs piqûres nous causaient, faisaient presque regretter d'être venus si loin chercher le plaisir. De plus, les sources d'eau que nos guides s'attendaient à rencontrer sur notre route, étaient taries en conséquence de la sécheresse exceptionnelle de l'été.

Vers quatre heures de l'après-midi, nos gosiers étaient arides, nos palais desséchés et nos estomacs criaient famine. Depuis le matin, nous n'avions que grignoté par ci par là quelques morceaux de biscuits, tout en marchant. Malgré l'assurance que nos guides nous donnaient, que nous n'étions plus qu'à deux milles de la chute , nous allions faire halte, lorsque la grosse voix de Baptiste, notre premier guide, se fit entendre. Il avait pris les devants depuis quelque temps, et jamais refrain plus agréable parvint à nos oreilles. " À boire, à boire, qui donc en voudra boire, chantait-il en même temps qu'il se montra portant une énorme gourde bien remplie. Après que nous eûmes avidement vidé le contenu de cette bienfaisante gourde et pris quelques minutes de repos, nous nous remîmes en route rafraîchis et réconfortés. Les guides entonnèrent les gais chants des voyageurs canadiens, ensemble nous fîmes chorus. Point ai-je besoin de dire que ces chants n'eussent pas été admis au Conservatoire de Paris.

Enfin haletants, fatigués, méconnaissables par l'enflure causée par les piqûres des mouches, nous arrivâmes sous la direction de Baptiste

dans une charmante érablière où le bruit d'une forte chute d'eau se faisait entendre. C'était l'oasis desirée. Des hourras frénétiques la saluèrent. Nous allions nous élancer dans la direction de la chute, lorsqu'un sifflement aigu et un signe énergique de Baptiste qui se tenait immobile au milieu du sentier, nous arrêta. Il nous montrait du doigt une magnifique famille de perdrix branchées sur un arbre du voisinage. Elles semblaient être venues s'offrir intentionnellement comme le menu du repas, aussi n'en fîmes nous pas fi. Quatre à cinq coups de feu jetèrent à nos pieds la bande emplumée. De grands battements de mains de la part de monsieur Fameux et des spectateurs furent la couronne de ce bel exploit. Notez que nous avions tiré les perdrix presqu'à bout portant.

La joie augmenta lorsqu'un de nos guides, qui était resté en arrière, arriva avec quatre beaux lièvres qu'il avait rencontrés ; mais elle devint délirante quand nous aperçûmes bouillonner l'eau des cascades dont nous n'étions plus éloignés que de quelques pas.

Une minute plus tard, nous étions sur les bords de la rivière et aux pieds d'une des chutes les plus pittoresques qu'on puisse contempler. Le spectacle était beau, grandiose, et bien digne eut-il été le seul de nous faire oublier les tourments de la soif et de la faim que nous avions endurées ; mais ventre aflamé n'a pas d'oreilles, c'était le temps ou jamais de le dire, car ce qui nous réjouit le plus et nous mit en belle humeur, ce furent lorsque des feux furent allumés et que les marmites commencèrent à bouillir. Pendant ce temps, tout le monde était à l'œuvre. Les uns écorchaient les lièvres, d'autres préparaient les perdrix, ou découpaient des tranches de lard et de jambon ; quelques uns enfin buchaient le bois, tandis que Baptiste confectionnait les assiettes avec des écorces de bouleau et faisait des *micoines* et des fourchettes de bois ; bref enfin, tout le monde ainsi à l'œuvre fit merveille, et une demi-heure après, le bruit des mâchoires eut dominé celui des meules des plus assourdissants moulins. Il y a de cela bien près soixante ans, et je ne crains pas de répéter aujourd'hui à la face du monde, que jamais repas fut mieux cuit et mieux assaisonné avec la grande sauce de l'appétit que celui que nous prîmes ou plutôt dévorâmes au pied de la chute de la décharge du Lac à la Truite. Enfin les appétits satisfaits, les pipes allumées, nous nous étendîmes avec délices sur les bords de la rivière.

(*à suivre*) Dr Ch. DE GUISE.

RECUS.

Voici les noms de ceux qui nous ont fait parvenir le montant de leur abonnement et qui n'ont pas eu de reçus.

POUR UN AN

Z. Turgeon, Québec.
Arthur Delisle, Montréal.
Henri Garnier, Paris, France.
Dlle Émélie Martin, Chicago.
Louis Desjardins, Ste Cunégonde.
Rev. M. Castonguay, " "
Jacques Roulière, New-York.
Cyrille Richaud, New-York.

EN CAUSANT

Un collaborateur du Recueil Littéraire — Mirès, du Coteau du Lac — dont les articles si pétillants d'esprit sont si appréciés, et qui a déjà su se conquérir une si large part dans notre estime, me fit il y a une semaine l'aimable invitation d'aller passer quelques jours chez lui.

J'acceptai avec reconnaissance et je profitai de ce qu'un autre collaborateur monsieur J. P. V. Du Sault, de Bordeaux, avait reçu une pareille invitation pour lui demander de me faire l'honneur de voyager en ma compagnie. Ce qu'il m'accorda immédiatement avec l'amabilité qui le distingue.

***

Dès notre arrivée à la résidence de Mirès je fus étonné, ébloui, par la scène qui se présenta à mes regards ; néanmoins comme il se faisait déjà tard, je remis au lendemain le projet d'examiner en détail les lieux environnants.

Je m'éveillai à bonne heure.

L'aurore venait à peine d'entr'ouvrir les voiles qui nous cachaient l'orient, et soudain, le soleil se montra dans sa majestueuse splendeur ... Le réveil de la nature était terminé... Les fleurs présentaient à l'astre levant leurs corolles encore parsemées de gouttelettes de rosée, rendues aussi brillantes que le diamant par les mille feux qui se jouaient dans cette eau pure. Les oiseaux gazouillaient un hymne au Créateur et la voix sacrée de l'airain annonçait aux Catholiques qu'ils devaient, par une prière, commencer la journée que Dieu dans son infinie bonté, leur accordait encore.

Partout la vie, partout le bruit.

O lecteurs ! que j'aurais aimé vous faire partager le spectacle grandiose que j'ai entrevu ! O toi, plume ! que j'aime tant, qui m'a procuré de si douces jouissances en me permettant de fixer ma pensée et mes impressions ; que je regrette que tu ne réunisses pas à l'art de décrire, celui de peindre ! Alors, peut-être je pourrais me représenter la nature dans toute sa grandeur, telle qu'elle m'est apparu, et encore, il faudrait joindre au génie d'un Chateaubriand celui d'un Salvator Rosa.

***

Nous quittâmes la résidence de notre charmant confrère pour nous rendre à un petit fort abandonné, construit probablement en 1812, qui est situé non loin de là, et dont un des bastions commande une vue superbe sur les rapides des Cèdres.

Le soleil commençait alors à dorer la voûte immense de ses rayons multiples, et les eaux mugissantes qui venaient se briser et se tordre contre les rochers en écumant de rage, prenaient une teinte indéfinissable que je pourrais appeler *vert-rouge*. (Pour ceux qui connaissent la couleur des eaux du Saint Laurent l'expression ne paraîtra pas trop hardie).

***

Oh que c'est beau ! cette exclamation s'échappa involontairement de mes lèvres, car je ne pouvais taire mon admiration.

Après avoir contemplé à notre aise, nous décidâmes d'un commun accord d'y planter notre tente pour une nuit afin de jouir et d'un coucher de soleil, et d'un nouveau lever.

Ce qui fut fait.

Nous nous amusâmes comme des journalistes, ce qui dit plus que comme des bossus, je vous le jure. Cependant je dois avouer qu'un des principaux citoyens de l'endroit monsieur Lalonde. marchand, s'était joint à nous pour ce campement de joyeuse mémoire, et ce nouveau compagnon ne contribua pas peu à faire régner la gaieté.

Mais j'abrège. car l'espace me manque.

Apres deux autres jours passés ou à la pêche au bas du premier rapide, ou sur la rivière de l'Isle, ou à voguer sur le lac Saint François, nous revînmes a Montréal en bateau pour couronner dignement ce voyage mémorable et enchanteur.

Depuis mon retour je m'ennuie comme un abruti et il me tarde d'y retourner.

E. Z. MASSICOTTE.

MES FLEURS

[Pour "Le Recueil Littéraire."]

Les fleurs ces douces créatures
Nous ravissent par leur beauté,
Elles étalent leurs parures
Quand rayonne un soleil d'été.

Mes fleurs ! oh ! qu'elles sont aimables
Répandant leur suave odeur
J'aime leurs leçons admirables
Ne parlent-elles pas au cœur ?

" Conserve ta belle parure "
Nous dit le blanc lis parfumé
" Toujours que ton âme soit pure
Et ton cœur sans cesse embaumé ".

La belle et douce violette
Nous prêche la simplicité
Et dans son langage répète :
" Enfants, aimez l'humilité ".

Sur une tombe, l'immortelle
A pour notre cœur des accents
Qui parlent de vie éternelle,
De bonheurs, d'espoirs consolants.

O fleurettes de mon parterre
Fleurs des champs sous le vert gazon
Réjouir les cœurs sur la terre
Voilà votre douce mission.

Québec. ÉLISA.

LE RENARD

La pluie a cessé ; les arbres, secoués par la dernière rafale de l'orage, se débarrassent de leur manteau humide et l'atmosphère est empreinte d'une délicieuse fraîcheur après la chaleur étouffante de la journée. Une vie nouvelle semble ranimer tous les êtres de la nature : les mouches ont recommencé leur bourdonnement ; les fourmis sortent de leur forteresse ; les oiseaux gazouillent dans la cime des arbres et les derniers rayons du soleil couchant se reflétant sur les gouttes de pluie suspendues au feuillage forment autant de perles du cristal le plus pur.

Le renard est là-bas, caché entre les racines d'un vieil orme. Il évente. Le voisinage de sa demeure lui paraît sûr. D'un bond, Finaud est devant sa porte. Ses oreilles sont pointées en avant, ils perçoivent le plus faible bruit : le frissonnement d'une feuille, le moindre bruissement d'un insecte. Son œil, d'une couleur verdâtre, caché dans le fond de l'orbite et réduit pendant le jour à une petite fente verticale, indique le carnassier nocturne. Sa bouche est grande et bien fendue, car le renard est un voleur. Sa lèvre supérieure est garnie d'une moustache longue et clair-semée. Les lèvres sont bien découpées et presque toujours fermées ; lui arrive-t-il de les ouvrir, ce ne sera que pour montrer une mâchoire menaçante, ou pour faire entendre un glapissement lugubre. Son corps allongé porte sur des pattes musculeuses, passant sur le sol sans laisser de traces. Il est prudent, patient, rusé, et toujours décidé à ne ménager aucun sacrifice pour parvenir au but proposé : un maître en cent arts.

L'astre du jour a disparu. L'heure de la chasse est arrivé. En renard bien élevé, il procède à sa toilette, afin d'inspirer, par ses allures de gentilhomme, plus de confiance aux malheureux destinés à tomber sous ses coups. Pour se débarrasser des parasites qui l'importunent, il ira prendre un bain au ruisseau voisin, ayant soin de se munir d'une touffe de laine abandonnée par un mouton aux épines d'une haie. Il choisit toujours pour ses ablutions une eau claire et limpide. Saisissant délicatement la touffe de laine du bout de ses dents, il entre à reculons dans la rivière. Ses yeux brillent de plaisir à la pensée de l'artifice au moyen duquel, tout à l'heure, il verra déguerpir ses locataires. Lentement, mais sûrement, il recule. Les parasites, sentant une fraîcheur inaccoutumée, gravissent vers des régions plus sèches jusqu'à ce qu'enfin parvenus à l'extrémité du museau, dans la touffe de laine, notre fripon plonge, laissant flotter ses ennemis au gré des flots.

Se trouvant fortifié et rafraîchi par ce bain, et désormais seul porpriétaire de sa personne, Finaud s'achemine vers le théâtre de ses exploits, en suivant d'une allure nonchalante la lisière du bois. Un frôlement imperceptible se fait entendre dans les branches. Le renard dresse les oreilles. Un léger sifflement interrompt le silence de la nuit. La biche sort du bois, la tête relevée, les yeux inquiets. Un autre sifflement et le faon est à ses côtés. Avec les allures les plus désordonnées, il sautille autour de sa mère, saisissant, comme au vol, ici une feuille, là un brin d'herbe, puis s'agenouillant subitement pour têter. La biche le lèche avec tendresse. Soudain elle lève la tête. Ses yeux étincellent ; un frémissement parcourt ses flancs ; elle fait quelques sauts et frappe violemment du pied. Son indignation est toute naturelle : elle a découvert le voleur. Celui-ci, d'un pied léger, sans bruit, l'œil fixé sur sa

tendre proie, s'est approché de la scène. Encore un saut, et il possèdera l'objet de ses convoitises ; mais la biche se place résolument entre lui et son faon. Finaud s'aperçoit que le coup est manqué. Il disparaît pour faire un grand cercle et attaquer sa proie d'un autre côté ; mais la bête vigilante se serre contre son petit, car elle connaît la tactique du maraudeur nocturne. Le voilà qui passe d'un air hypocrite. La biche siffle de nouveau, et le renard fait un saut, feignant la surprise de l'air le plus naturel. Ce saut fait avec intention l'a rapproché de son but. Le moment est favorable et la dissimulation est inutile. Comme un chat, il s'allonge sur le sol ; sa queue est en mouvement ; un éclair sauvage traverse ses yeux ; il montre les dents, lève la patte et la tête et, dans un instant il va s'élancer... ; mais la mère se jette avec le courage du désespoir sur le meurtrier et le laboure de ses pieds. Le chevrotier est sauvé. Finaud retourne honteusement chez lui, heureux d'en être quitte avec quelques égratignures.

Les jours d'abondance sont vite écoulés. Les champs sont déserts ; les arbres se sont dépouillés de leurs feuilles ; les joyeux hôtes des forêts ont pris leur vol vers des climats plus doux ; seul, Pivert, le charpentier, fait résonner les bois de l'écho de ses coups répétés. Le vent du nord souffle avec violence. Le renard est dans sa tanière, car la chasse est peu abondante. Les provisions amassées durant la belle saison lui permettent de prendre quelque repos. Parfois on le verra prendre des exercices de gymnastique, où, couché à l'entrée de sa demeure, il écoutera le bruit lointain des chasseurs.

Bientôt la terre se couvre de son manteau de neige ; les rivières sont couvertes d'une glace épaisse ; les arbres, se fendant sous l'effet de la gelée, font entendre, entendre un craquement sinistre. Les moineaux ont depuis longtemps abandonné la campagne pour se réfugier dans les rues des villes. Le renard n'ose les y suivre. Ses provisions sont épuisées. Il se traîne misérablement autour des fermes ; mais la basse-cour est en sûreté sous l'œil vigilant du chien de garde. Découragé, l'œil morne et abattu, il se dirige vers le bois. Instinctivement il lève la tête ; ses yeux s'illuminent : un fumet délicieux a frappé son odorat. " Oh !... voyez donc !... en pleine forêt... une cuisse de volaille rôtie ". Il l'avale sans sourciller.

Finaud renaît à l'espérance et, comme attiré par une force irrésistible, il trottine en avant. " Eh ! vraiment ! voici une autre friandise " ! Il s'arrête, la surprise et l'hésitation empreintes sur ses traits. " Quel peut être cet inconnu qui sème ainsi, d'une main libérale, des morceaux si délicats ? " Il contourne le morceau sans bruit, l'œil en feu, s'arrête, se couche, se lève en sursaut pour s'allonger de nouveau. Nulle trace suspecte n'est dans les environs. " Si c'était un piège ? L'homme est si méchant ! Plus d'un brave est tombé sous ses coups ! Mais non..., loin de moi de telles pensées ! " et il avale le deuxième rôti.

O Finaud ! Finaud ! ton sort est fixé, car voici une troisième bouchée. Il l'examine avec défiance, car une voix intérieure l'avertit de passer outre. Sa vue s'obscurcit ; ses oreilles bourdonnent ; l'appât est si séduisant ! Lui en coûterait-il la vie, il s'en emparera. Il fait un bond sauvage et... crac, sa patte est prise au piège.

Ainsi le Finaud n'était pas assez fin. Il hurle de rage, mais il est trop tard pour se plaindre ; le pire serait de voir arriver le chasseur. Il lui faut donner un coup de cœur. Il se coupe la patte d'un coup de dent et s'enfuit.

MIRÈS.

HELIKA

MEMOIRE D'UN VIEUX MAITRE D'ÉCOLE.

No 2

Il eut été difficile de choisir un plus beau moment pour contempler le paysage qui nous entourait. Le soleil allait bientôt s'enfoncer derrière le rideau des grands arbres, les oiseaux dans leur suave et beau langage le saluaient et lui souhaitaient le bonsoir ; quelques petits écureils d'un air éveillé et mutin, s'approchaient en sautillant, leurs queues coquettement retroussées, pour glaner quelques restes de notre repas ; puis vifs comme l'éclair, remontaient au haut d'une branche ou au sommet de l'arbre pour nous envoyer leur trille de colère ou de plaisir.

Mais la beauté qui ne saurait être surpassée, était celle de la chute avec ses mille paillettes d'or qui brillaient au soleil couchant. Les rochers qui la surplombaient, semblaient eux aussi tous émaillés de diamants. L'arc-en-ciel brillait à leurs pieds de ses plus vives couleurs, pendant que la nappe d'eau qu'elle formait au bas, tranquille d'abord, puis comme prise d'un accès subit de rage, se ruait un instant après, frémissante et écumeuse de cascades en cascades, hérissant la crête de chacune de ses vagues, comme pour attester sa colère de voir son cours intercepté.

Tous ces chants ou ces bruits divers, toutes ces beautés sauvages et primitives étaient égalés, surpassés peut-être par la grandeur de la chute elle-même.

L'eau se précipitait d'une hauteur d'à peu près cinquante pieds ; mais dans sa chute, elle rencontrait d'énormes rochers superposés les uns aux autres, bondissant de l'un à l'autre, elle s'élevait et retombait blanche et floconneuse comme la neige, pour se former un peu plus bas en gerbes de diamants auxquels le soleil couchant, ce véritable peintre céleste, imprimait ses plus magnifiques nuances et son plus éclatant coloris.

La splendeur de ce tableau ne saurait être surpassée. Toutefois, un pic incliné d'une hauteur de cent pieds au-dessus de la chute, et dont la base était minée par l'incessant travail de la rivière, attirait notre attention dans ce moment. Nous en étions même à supputer, combien il lui faudrait de temps, avant que de parvenir à le précipiter dans l'abîme, lorsque sur une des pointes les plus élevées, survint une apparition presque fantastique.

III. — LE LAC

Cette apparition était celle d'une jeune fille mollement appuyée sur une légère carabine de chasse. Deux dogues énormes étaient à ses côtés. Le costume de cette jeune fille était demi-sauvage autant que nous en pûmes juger. Nous ne pouvions comme de raison, par l'éloignement, distinguer ses traits ; mais à sa taille svelte et dégagée, au contour de de ses épaules, et telle qu'elle nous apparut dans sa pose à la fois gracieuse et nonchalante, nous nous formâmes l'idée qui se confirma plus tard, qu'elle était admirablement belle.

Monsieur Fameux la reconnut. " — Adala seule, dit-il, où donc est le vieil Hélika ? Voyez, ajouta-t-il en s'adressant à Baptiste, elle semble nous avoir reconnus tous les deux, et la voilà qui nous fait signe d'aller la rejoindre. Si Hélika, qui ne la laisse jamais d'un seul pas, n'est pas auprès d'elle, c'est qu'un malheur lui est arrivé ou qu'il gît sur son lit de mort ". La jeune fille comprit sans doute le signe que Baptiste lui adressa, car elle s'assit dans une pose pleine de grâce et de tristesse, pendant que notre guide allait traverser la rivière plus loin dans un endroit guéable. Les chiens s'étaient étendus à ses pieds, comme deux vigilantes sentinelles. Nous aurions dû le dire déjà, Baptiste était le type du chasseur et du trappeur canadien. Il était par conséquent le commensal et l'ami de toutes les tribus sauvages, il en possédait la langue et les dialectes. Pendant l'absence de Baptiste, nous pressâmes monsieur Fameux de questions. " — L'histoire de cette malheureuse enfant des bois est bien douloureuse, nous répondit-il d'une voix pleine d'émotion, mais elle ne m'appartient pas ". C'était nous faire comprendre qu'il ne pouvait en dire plus long ; mais ces quelques paroles de monsieur Fameux, comme bien vous pensez ne firent que redoubler notre curiosité déjà bien surexcitée. Baptiste revînt au bout de quelque temps, sa bonne et honnête figure était empreinte de tristesse.

" — Hélika est bien malade, dit-il, l'enfant des bois cherche du secours. Nos coups de feu à la chasse de tantôt l'ont effrayée. Elle a craint de rencontrer quelques pirates des bois ; voilà pourquoi elle s'est retirée sur l'autre rive et vous supplie d'arriver au plus vite. C'est Hélika qui l'envoie vous chercher ; elle se fut rendue jusqu'à votre presbytère, si elle n'avait rencontré personne pour remplir son message auprès de vous. Hélika est gisant dans sa cabane sur son lit de mort, et il désire ardemment vous voir. Elle retourne immédiatement auprès de lui, avec l'espoir que nous la suivrons de près. Si vous n'êtes pas trop fatigué, mon bon monsieur, nous allons tous deux nous remettre en marche, pendant que les autres guides dresseront des campements pour la nuit à vos jeunes compagnons. Demain, je les attendrai sur les bords du lac avec des canots ". Le prêtre et Baptiste partirent immédiatement.

La veillée se passa en conjectures. Cet incident nous avait singulièrement intrigués, parce qu'aucun des guides qui nous restaient ne pouvait donner des renseignements précis sur le nom et l'origine de la jeune fille. Tout ce qu'ils nous apprirent, ce fut qu'ils l'avaient bien souvent rencontrée dans les bois, toujours accompagnée d'un vieillard d'une haute stature, qui paraissait lui porter un amour et une sollicitude véritablement paternels. Bien plus, son attention pour elle, et ses soins étaient ceux de la mère la plus tendre. Ils ajoutaient aussi, qu'esclave de tous ses désirs, il venait de temps en temps dans le village y séjourner aussi longtemps qu'elle le voulait. Il y prenait les meilleurs logements ; mais les seules visites qu'ils faisaient ou recevaient, étaient celles de monsieur Fameux. Il la conduisait dans les magasins, ne regardait jamais au prix des étoffes qu'elle choisissait, suivant ses caprices, le prix en fut-il très élevé.

L'un d'eux assurait même avoir entendu monsieur Fameux dire au père, tel était le nom du vieux sauvage : " je suis heureux de voir com-

bien vous vous donnez de peine pour former l'éducation de votre chère Adala, et combien elle répond admirablement à vos efforts, elle parle et écrit aujourd'hui parfaitement le français ".

Il y avait certes dans ces informations, matière plus que suffisante pour piquer notre curiosité déjà excitée à l'extrême. Malgré notre fatigue, nous mîmes longtemps avant de nous endormir tous, faisant des suppositions plus ou moins ridicules ou extravagantes.

De bonne heure, le lendemain matin, nous etions en route, tout en discourant sur l'incident de la veille. Comme toujours lorsqu'on est jeune, la gaîté nous était revenue avec le repos ; aussi ne mîmes-nous pas de temps à franchir les trois milles qui séparaient le lac du lieu de notre campement. Lorsque nous arrivâmes sur ses bords, deux beaux grands canots, creusés dans le tronc de gros sapins, nous attendaient. Baptiste se promenait sur le rivage et du revers de sa main essuyait une larme.

" — Hâtez-vous, messieurs, nous dit-il, le père Hélika désire vous voir. Il a, parait-il, quelque confidence à vous faire, et le pauvre vieillard n'a plus bien longtemps à vivre ". En peu d'instants nous fûmes installé dans les canots et pesâmes hardiment sur l'aviron.

Le lac était beau ce matin-là. Sa surface était plane et unie, pas une ride ne venait troubler le paisible miroir que nous avions devant les yeux. Quelques vapeurs humides s'élevaient çà et là des rochers ou de la masse d'eau. Elles nous apparaissaient comme les images fantastiques des fées de nos anciens contes. Les cris des huards se faisaient entendre de l'un ou l'autre rivage, tant l'atmosphère était calme. Parfois aussi, le martin-pêcheur nous envoyait des notes saccadées et stridentes, toutes frémissantes de joie de la prise qu'il venait de faire d'un petit goujon. Les fleurs des glaïeuls, qui nageaient à la surface et s'ouvraient au soleil levant, nous faisaient penser à un riche tapis de verdure émaillé de fleurs. Mais entre les rives et le pied des montagnes avoisinantes, de beaux grands arbres séculaires donnaient par les différentes nuances de leur feuillage un cadre magnifique au miroir qui s'étendait devant nous. Ces arbres avaient une grandeur et une majesté impossibles à décrire. Quelques-uns d'une taille plus svelte s'inclinaient complaisamment comme s'ils eussent voulu contempler leur beauté dans le crystal limpide de l'eau, tel que peut le faire une coquette jeune fille. D'autres au contraire élevaient leurs troncs énormes et secs, montrant ainsi leurs branches desséchées comme les membres d'un vieillard. Tandis qu'un bouquet verdoyant semblait, comme la tête d'un patriarche, avoir seul conservé un reste de sève et de vie, on voyait à ses pieds, des arbustes de différentes familles s'élever et sembler lui demander protection.

Plus loin et du quatrième côté du lac, s'étendait une savane sombre et triste. Des arbres rabougris, une mousse épaisse, un terrain marécageux et rempli de fondrières donnaient à cet endroit un aspect solitaire et désolé. Il formait un contraste frappant qui faisait ressortir davantage la beauté des autres rives. Nous nageâmes en silence pendant quelque temps, absorbés dans la contemplation de la sauvage et pittoresque beauté du paysage, lorsqu'après avoir doublé un cap, nous aperçûmes un plateau élevé de quinze à vingt pieds qui dominait le lac et la rivière.

IV. — HÉLIKA

Sur ce plateau qui pouvait avoir une étendue d'une dizaine d'arpents, trois grandes huttes se touchant les unes les autres avaient été élevées. L'une d'elles avait une apparence toute particulière. Bien que comme les autres, elle fut construite de matériaux grossiers, sa forme ressemblait à celle d'une chaumière, elle était plus spacieuse que les autres. Le houblon et quelques vignes sauvages, en la tapissant à l'exterieur, lui donnaient un air de fraîcheur et de bien-être. Des fenêtres l'éclairaient de tous côtés, les unes donnant sur le lac, les autres sur la rivière. Nous connaîtrons plus tard comment le propriétaire avait pu se procurer un tel luxe pour un sauvage, habitant la profondeur des forêts.

De forts volets garnis de fer avaient été posés pour les protéger du dehors. Par ci par là, un trou ou plutôt une meurtrière était percée. Enfin, on voyait combien Hélika, puisque c'était sa demeure, était jaloux de veiller à la sûreté de ceux qui l'habitaient.

(*à suivre*) Dr Ch. DE GUISE.

SOIRÉES DRAMATIQUES ET MUSICALES

On a donné, à Saint Henri, le 30 juillet dernier, une grande soirée dramatique et musicale, sous les auspices de l'Union St Joseph de cette ville, qui, comme nous l'avions prévu, a été un vrai succès sous le rapport pécuniaire, car il y avait salle comble.

Les acteurs méritent toutes nos félicitations sur la manière dont ils se sont acquittés de leurs rôles.

L'Expiation, drame en 3 actes et *Le Conscrit No* 1, drame comique en 2 actes, ont été très bien rendus. La bande St Henri a aussi beaucoup contribué à rehausser l'éclat de cette amusante soirée.

On annonce aussi une grande soirée dramatique et musicale, qui sera donnée à Sainte Cunégonde, lundi le 19 courant, à l'école des Frères, rue Vinet, par un cercle d'amateurs distingués, avec le concours de M. G. W. McGown et qui représenteront le splendide drame : *La Prière des Naufragés*, en 5 actes.

Cette soirée aura, nous n'en doutons pas, un très grand succès.

Le cercle St Henri donnera une grande soirée comique, à Saint Hyacinthe, le 24 courant. et jouera pour l'occasion, les pièces suivantes : *Le Conscrit No* 1, drame comique en 2 actes, qui a obtenu un si grand succès à Saint Henri, le 30 juillet dernier, *L'Honneur est satisfait*, comédie en 1 acte et *Les Frayeurs de Tigruche*, comédie en 2 actes.

Nous leur souhaitons beaucoup de succès.

CHRONIQUE

VOILÀ qui n'est plus drôle. Du train que la science y va, il arrivera certainement sous peu des découvertes inquiétantes pour le genre humain et, ma foi, la chose commence assez bien. Vous avez beau, aujourd'hui, être habile à cacher vos défauts, nenni ! vous n'y arrivez pas ; en vain, vous cherchez à vous montrer sous des dehors séduisants et par là même faux, vous ne réussissez plus à tromper vos connaissances. Ces petits moyens de ruse, c'était bon pour les jours d'antan, ils n'ont plus de succès aujourd'hui.

Vous griffonnez à la course quelques lignes à une amie, vous lui barbouillez illisiblement votre nom et votre adresse... Tout cela est bien naturel. Cette amie — vôtre — (supposons-la indiscrète pour le moment, le cas est exceptionnellement rare il est vrai, mais enfin...) — donc, cette amie exhibe vos pattes-de-mouches à quelqu'un qui s'occupe de l'incomparable science de la graphologie et vous êtes perdue...

Ceci n'est plus naturel.

Ce savant, lisant sans doute un peu entre les lignes, trouve sur votre personne des choses gracieuses, des traits piquants, les nuances les plus délicates et les plus imperceptibles à l'œil nu. Son télescope minuscule grossit merveilleusement vos défauts tout en laissant vos qualités intactes, bien-entendu...

Sans cérémonial aucun, on vous voit ou brune ou blonde, quitte à vous laisser rousse quelquefois ; on vous découvre, la fameuse lunette aidant, un caractère ou violent ou boudeur, une nature capricieuse, tapageuse ; on lira que vous avez une mine romanesque, un esprit indiscret ; on poussera même quelquefois les recherches curieuses jusqu'à certifier que votre calligraphie laisse sous-entendre un faible pour le sexe fort et... je n'en finirais pas si j'imaginais d'énumérer la foule de défauts qui, pour être mignons, n'en froissent pas moins votre amour-propre. Et Dieu sait le peu qu'il faut pour froisser un amour-propre de jeune fille !

Avis aux lectrices qui désireraient connaître à fond le caractère de leur futur. C'est là l'unique moyen de voir le dessous de ces petits airs mielleux qui fondent le plus souvent le lendemain du *conjungo*, de ces perpétuels sourires qui opèrent une révolution douloureuse au foyer lorsqu'ils disparaissent, et surtout le dessous de ces serments de fidélité vingt fois murmurés et que le cœur souligne si rarement...

Oh ! que ce savant en ferait de tristes découvertes sur la malice et le fard du cœur humain ! Jamais, bien sûr son télescope aura servi plus juste cause et que de malheureuses victimes lui seraient reconnaissantes de les sauver ainsi d'un péril imminent. —

Mais je m'en tiens là car j'aperçois des yeux de lecteur qui ne sont pas d'une douceur engageante... Serait-ce parce que je dis vrai ?

***

Je constate avec plaisir que la plume de la Canadienne se réveille de plus en plus et pour le premier d'Août, on avait servi un numéro exclu-

sivement féminin — À part la causerie de Gilberte qui (une lettre anonyme m'en a informé) agit mieux que le plus puissant narcotique sur certains cerveaux fiévreux, la poétique Attala avait bien voulu régaler lecteurs et lectrices d'une charmante poésie : — stances admirables où la tendresse sympathique de son cœur s'ingénue à trouver pour le cœur maternel qui pleure ce

Souffle parfumé d'innocence
Quittant ce terrestre séjour,

un baume consolateur, une rose à l'épine cruelle qui déchire cette âme agonisante de regrets.

Une autre plume débutait dans le RECUEIL LITTÉRAIRE avec le numéro susdit. J'ai parcouru avec le plus vif intérêt, charmante Élisa, votre écrit admirable de patriotisme. —

Oh ! que les Québecquois sont bien ce que vous les dites : hospitaliers, français encore malgré le contact quotidien des nationalités étrangères, et par-dessus tout religieux sans respect humain. L'aristocratie québecquoise est réellement aristocrate et tandis que dans d'autres villes, on s'élève par l'argent, et que de rustre on devient gentilhomme en moins d'une journée si un oncle éloigné nous laisse millionnaire, à Québec on n'est admis dans les cercles distingués, dans la fine fleur de la société que si on n'est vraiment distingué. La question d'argent n'y est pour rien.

Et la Québecquoise n'est-elle pas la copie parfaite de la Parisienne ?

Oh ! j'aime Québec moi aussi. J'aime cette cité pour l'hospitalité proverbiale de ses habitants, j'aime Québec pour ses vieux et glorieux souvenirs : chaque coin de ce sol essentiellement français fournit une page à l'histoire de notre pays. J'aime enfin Québec parce que je suis québecquoise !

***

Septembre est arrivé. Septembre... c'est la brise plus tiède, c'est la soirée plus fraîche, c'est le crépuscule nous plongeant plus à bonne heure dans cette demi-teinte d'obscurité qui rend l'âme toute rêveuse, c'est la nature moins enchanteresse, mais plus poétique, plus séduisante, plus aimée par l'âme qui souffre. — Il y a tant de similitude entre cette nature triste, plaintive et le cœur affligé !... Pour la plupart des citadins en villégiature, Septembre est aussi la saison du retour.

La campagne alors devient subitement déserte et la plage vide : on revient en toute hâte au foyer. Oh ! qu'on revoie avec joie son " home ", ses amis, ses connaissances ! Jusqu'aux plus indifférents qu'on comble de témoignages d'amitié : on s'est tant ennuyé là-bas ! On y a bien rencontré des personnes empressées de nous visiter, de se lier avec nous, mais comme ces sympathies passagères ne remplacent pas cette amitié de vieille date que certaines douleurs partagées ont cimentée. Et on se retrouve avec bonheur ; les salons s'ouvrent de nouveau ; les fêtes intimes, les grandes soirées et les bals inaugurent encore une longue saison de divertissements les plus variés.

Cela n'empêche pas que l'été est trop court ; j'avais projeté un voyage à X... et voici que Septembre avec ses grands vents et ses brumes

épaisses m'oblige à différer jusqu'à l'année prochaine. J'avoue que j'ai été tardive, mais la belle saison a été si pluvieuse ! —

Dites donc, trouvez-vous amusant de se mettre en route par un horizon noir, un ciel éternellement gris, un aquilon épouvantable, de gros nuages qui vont et viennent, s'abaissent tout près de nous et, à un moment donné, font surgir de leur centre éclairs, tonnerre le tout accompagné d'une pluie torrentielle qui vous humecte jusque dans la moëlle des os, vous fait prendre un rhume, une bronchite, une laryngite, une... que sais-je enfin moi tout ce qu'une température comme celle que nous avons peut donner ?...

Vaut mieux mille fois rester au coin du feu et lire. C'était bien la mon idée première et cependant, malgré la pluie et le vent, en dépit de mes projets de solitude, j'ai voulu aller passer une quinzaine à la campagne. J'ai donc bouclé mes malles pour St A... Ce joli village, dont les maisonnettes rustiques s'échelonnent irrégulièrement sur la rive du lac St François, est surtout remarquable pour la beauté de son site et l'abondance de sa pêche. Tous les villageois ou à peu près vont pêcher ; les uns par métier, d'autres par passe temps et d'autres enfin pour se remettre des fatigues de la journée.

Et moi qui suis amateur passionné de cet amusement, aussi faisant fi du soleil qui flambe ai-je dépensé mes journées à jeter l'hameçon ? Malheureusement pour moi, je n'ai trouvé qu'eau trouble.

C'est désolant.

GILBERTE.

JACQUES LE MAÇON (1)

JACQUES, le maçon, se préparait à partir. Ce matin-là, il se sentait mal à l'aise. Sa femme — la bonne Jacqueline — lui avait bien recommandé de faire attention aux accidents. C'est si vite fait lorsque à cinquante pieds du sol un échafaud se rompt. Le malheureux lancé dans le vide ne vit pas longtemps.

Un léger coup se fit entendre à la porte.

— Entrez, cria Jacques, et Vincent, apprenti maçon aux yeux vifs et à l'allure légère, entra.

— Bonjour, père Jacques, belle journée n'est-ce pas ?

— Oui, répondit machinalement le vieux maçon. Puis, embrassant sa femme et ses enfants, Jacques suivit le jeune maçon toujours gai comme un pinson.

***

C'était une magnifique construction s'élevant à plus de cent pieds du sol. Les murs étaient déjà rendus au faîte. D'immenses échafaudages se dressaient tout auprès.

Jacques et Vincent travaillaient à un petit dôme, au-dessus du faîte. Une petite charpente, pouvant à peine supporter deux hommes, leur servait d'échafaud. Quand ils eurent atteint le pied du petit échafaudage :

---

1. Du " Couvent ", Joliette.

— Attendez, père Jacques, dit le jeune homme, je suis plus jeune que vous et par conséquent plus agile, je vais d'abord monter et ensuite je vous aiderai.

Mais déjà le vieillard s'était hissé à la force des poignets et Vincent en fit autant.

De l'endroit où se trouvaient les deux ouvriers, la place apparaissait toute petite : pas plus longue que la main. Les hommes qui s'y promenaient paraissaient grands comme des poupées.

La situation était difficile. Il s'agissait de poser une pierre à quatre ou cinq pieds hors de portée des bras des ouvriers.

— J'ai trouvé, cria le jeune maçon, montez-moi sur les épaules ; de cette manière vous serez à la hauteur.

Le vieux maçon monta.

Tout-à-coup le fragile échafaud trembla. Vincent comprit que quelque chose de terrible se passait. En effet, un appui venait de manquer. L'échafaud ne pouvait plus supporter qu'un seul homme.

L'abîme apparut aux yeux du jeune homme. Il était là, l'attirant, lui donnant le vertige. Insensiblement, ses épaules se courbaient. Il allait précipiter le vieillard dans l'espace. Pourtant ce vieillard était père de famille. Il avait dix enfants. Et lui Vincent, était jeune et sans famille. Lui, lui, Vincent précipiter le père de famille dans l'abîme. Oh non, il ne ferait pas cela !

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda le vieillard, qui, lui aussi, s'apercevait que quelque chose d'insolite se passait.

— Rien, rien, père Jacques, seulement descendez, je suis fatigué.

Le vieux maçon descendit et Vincent, faisant le signe de la croix, se précipita dans l'abîme.

***

Hier, fête de la Toussaint, je suis allé au cimetière Mont-Marie. Devant un humble marbre étaient agenouillés un vieux, une vieille et une dizaine d'enfants. Tous priaient avec ferveur. Je m'approchai et je lus sur le marbre, en gros caractères noirs, cette simple inscription :

VINCENT SIEBAR

Raoul DE TILLY.

NOTES ET IMPRESSIONS

LE jour de l'ouverture de la chasse est, avec le 1er janvier, celui de l'année où il se débite le plus de mensonges.

—

L'indulgence est faite tour à tour de bonté et de mépris.

—

Si rapides que se fassent les chemins de fer, il y aura toujours une rapidité plus grande, celle de la vie.

G. M. VALTOUR.

HELIKA

MÉMOIRE D'UN VIEUX MAITRE D'ÉCOLE.

No 3

Les deux autres étaient construites de gros morceaux de bois, superposés les uns aux autres, et encochés à chacune de leurs extrémités pour s'adapter l'un dans l'autre et donner la solidité à cette construction toute primitive. Ce fut vers la première que Baptiste nous conduisit. La chambre d'entrée était spacieuse et parfaitement éclairée. Bien que l'ameublement en fut grossier, il offrait toutefois tout le confort désirable. Quelques fleurs sauvages de diverses familles y étaient cultivées avec le même soin que nous en prenons pour les fleurs exotiques. Des livres aussi étaient disposés sur quelques rayons. Mais ce qui frappa surtout nos regards, ce fut lorsqu'ils tombèrent sur un lit recouvert d'une peau d'ours où gisait un vieillard dont les traits portaient l'empreinte de la mort.

Cet homme devait être bien vieux. Des rides profondes sillonnaient son front et ses joues en tous sens. Il avait plutôt l'air d'un spectre, aussi n'eut-on pas manqué de le considérer comme tel, si ses yeux noirs et enfoncés dans leur orbite n'eussent conservé un éclat extraordinaire. Ses sourcils étaient épais, son nez aquilin ressemblait au bec d'un oiseau de proie. Son front était haut et fuyant, ses lèvres minces et son menton proéminent, tout annonçait dans la figure de cet homme une indomptable énergie. L'ensemble de cette figure dénotait une si implacable férocité, qu'il eut fait frémir celui qui l'aurait rencontré un soir dans un chemin détourné ou sur la lisière d'un bois. Cependant, au moment où nous l'aperçûmes, ses mains étaient jointes sur sa poitrine, ses lèvres s'agitaient et semblaient répéter les paroles d'une prière que monsieur Fameux disait à haute voix.

Comme contraste, agenouillée auprès du lit, se tenait dans l'attitude de la prière la jeune fille de la veille. Son épaisse chevelure inondait ses épaules et descendait jusqu'à la ceinture. Elle avait le dos tourné vers la porte. C'était bien la taille que nous avions admirée le soir d'avant, elle offrait dans ses contours tout ce que nous avions pu imaginer dans nos rêves de jeune homme de plus gracieux et de plus parfait. Nous étions arrêté sur le pas de la porte à contempler ce tableau, lorsque le bruit de nos pas la fit se retourner. Jamais de ma vie, je n'ai vu aussi ravissante figure, nous en fûmes tous éblouis, fascinés. Murillo ou Raphaël eussent été heureux d'en faire le portrait et de le présenter comme celui de leur Madone. Une profonde tristesse était empreinte sur ses traits, et les larmes abondantes qui inondaient ses joues rehaussaient encore, s'il était possible, son angélique beauté. En nous apercevant, elle se retira timide et confuse, dans un coin de la chambre ; mais sur un signe du moribond elle disparut dans l'autre hutte. Celui-ci, après avoir jeté sur nous un regard perçant et scrutateur, nous dit : " — Vous devez avoir besoin, messieurs, de prendre un peu de nourriture et de repos, pendant que moi de mon côté, je vais avec ce saint homme terminer ma paix avec Dieu ".

Une vieille sauvagesse nous conduisit dans la troisième cabane où

un repas, composé de gibier et de poisson, nous avait été préparé. On s'était mis en frais pour nous y recevoir, car les lits de sapin avaient été renouvelés. C'était, nous dit Baptiste, la maison que le père Hélika avait fait construire spécialement pour y exercer l'hospitalité ; là, chasseurs canadiens ou sauvages y trouvaient toujours un gîte et la nourriture. Ils restèrent tous deux trois heures en tête-à-tête, et lorsqu'à l'appel de monsieur Fameux nous entrâmes dans la chambre du mourant, une transformation complète s'était faite sur son visage. Les yeux n'avaient plus rien de farouche ou d'inquiet, des larmes mêmes s'en échappaient. C'était bien encore la même figure énergique, mais elle n'avait plus ce cachet de férocité, cet air empreint de trouble et de remords que nous avions d'abord remarqués ; elle indiquait plutôt le calme et le recueillement intérieur qui ne paraissaient pas exister auparavant.

Monsieur Fameux insista pour qu'il prit quelque nourriture. Il le fit pour lui complaire. Le bon prêtre lui parla quelques instants à l'oreille ; mais il secoua la tête et reprit tout haut : " — Non monsieur, c'est en vain que vous voudriez m'en dissuader, ma confession doit être publique ; puisse-t-elle être une légère expiation de mes crimes et servir d'exemple à ceux qui se laissent entraîner par la fougue de leurs passions ". Un frisson involontaire parcourut les membres des assistants, nous pressentions quelque drame lugubre, sanguinaire peut-être, dont Hélika avait été le héros.

Nous prîmes donc chacun une place autour de son lit, et c'est ainsi qu'il commença :

V. — LA CONFESSION

" — Plus de quatre-vingts ans ont passé sur ma tête, et la terre dans quelques heures va recouvrir cette masse de boue et de misère qui devrait y être enfouie depuis mon enfance. On ne souffre pas dans le fond du cercueil après la mort ; mais devrais-je sentir chacun des vers qui doivent dévorer mon cadavre, dussent-ils m'occasionner les souffrances les plus atroces, je remercierais Dieu de m'infliger des peines aussi légères ; car quelques grandes qu'elles fussent, elles ne pourraient vous donner une idée des épouvantables tortures que les remords ont fait endurer à ma conscience depuis de longues, bien longues années.

" Dieu est juste, ajouta-t-il d'un ton pénétré. Il m'a fait entendre sa grande voix dans tous les objets de la nature ; oui je l'ai entendue, glacé de terreur depuis au delà de quinze ans dans le frizelis des feuilles comme dans les roulements terribles du tonnerre ; je l'ai entendu dans le souffle léger de la brise comme dans les hurlements épouvantables de la tempête, et depuis le brin d'herbe jusqu'au grand chêne des bois ; je l'ai vu dans la goutte d'eau dont je me désaltérais jusqu'au fruit savoureux que je voulais goûter. Je l'entendais, je le voyais, je le sentais en moi même, ce vengeur inexorable des crimes que nous commettons et des souffrances que nous faisons endurer à nos frères, de même que je l'ai éprouvé plus tard sous le fouet du maître et dans les chaines de l'esclavage ".

En prononçant ces paroles, bien que les membres du vieillard fussent glacés par le froid de la mort, nous voyions cependant un frémissement

qui lui parcourait tout le corps. Sans doute qu'il remarqua notre surprise de l'entendre s'exprimer aussi bien, car il ajouta en continuant : " — Ne soyez pas surpris si je parle un français qui peut vous paraître bien pur pour un habitant des bois, mais j'appartiens à votre race, et c'est à une vengeance diabolique que je dois le triste état dans lequel vous me voyez aujourd'hui.

" Dans mon enfance et ma jeunesse, j'ai vu moi aussi de beaux jours. Si vous saviez comme j'étais heureux lorsque je revenais chaque année dans ma famille pour y passer mes vacances. Nous étions plusieurs compagnons de collège de la même paroisse. Oh ! que nous nous en promettions des parties de pêche et de chasse et comme alors nous avions le cœur léger, l'âme pure et tranquille. Il me semble encore voir ma vieille mère, mon père et mes sœurs accourir au-devant de moi, me presser tour à tour dans leurs bras et m'arroser la figure de leurs larmes lorsque je venais déposer à leurs pieds les prix nombreux que j'avais obtenus pour mes succès classiques. Puis le bon vieux curé que nous ne manquions jamais d'aller voir, il nous avait baptisés, fait faire notre première communion ; de plus, il nous avait initiés aux premières notions de la langue latine. Il nous considérait donc comme ses enfants et nous recevait avec le plus grand plaisir et la plus touchante affection. Son presbytère et sa table étaient toujours à notre disposition. Il était aussi fier de nos succès que si nous lui eussions appartenus.

" Nos jours de vacance se passaient en des parties de pêche et de chasse ; mes bons parents refusant que je prisse part à leurs travaux crainte que je ne me fatigasse. Le soir amenait les joyeuses veillées. Nous nous réunissions tantôt dans une maison, tantôt dans l'autre. Au son du violon, nous dansions quelques rondes au milieu des rires de la plus folle gaieté ; puis, dix heures sonnant, l'aïeule se faisait entendre ; nous tombions a genoux et récitions en commun la prière du soir, et nous nous séparions en nous promettant bien de recommencer le lendemain ".

La voix du moribond à ces souvenirs se remplit d'émotion, puis il ajouta comme se parlant à lui-même. " — Chers souvenirs des beaux jours de ma jeunesse, combien de fois avec celui des larmes de plaisir de mes bons parents, n'êtes-vous pas venus tomber sur mon cœur désespéré comme la rosée bienfaisante sur la fleur desséchée ? Ah ! pourquoi ai-je à jamais abandonné le sentier béni de la vertu avec ses joies si pures et si naïves pour céder à mon exécrable passion ? Pourquoi ai-je perdu le touchant exemple de cette vie de calme, d'amour et de religion que me donnaient ma famille et tous ceux qui m'entouraient ! ".

... À ces réminiscences de son passé si fortuné, Hélika ferma les yeux comme pour savourer une dernière fois les délices des beaux jours de son enfance. Il parut se recueillir et garda le silence pendant quelque temps.

Monsieur Fameux s'approcha de lui et voulut le dissuader de continuer son récit. " — Non monsieur, répondit-il, je dois aller jusqu'au bout de mes forces, c'est un devoir que ma conscience m'impose, et je l'accomplis avec plaisir ; ma résolution est inébranlable ". Puis il demanda quelque chose pour se rafraîchir. Cette demande fut sans doute entendue de l'autre côté, car la même indienne dont nous avons déjà

parlée, apporta une tisane d'une couleur verdâtre. Il but quelques gouttes de ce breuvage qui parut le ranimer. " — Eloigne Adala, dit-il à la vieille, qu'elle n'entende pas ce qui me reste à dire.

" C'est peut-être mal, ajouta-t-il en se tournant vers monsieur Fameux, mais je voudrais conserver l'estime et l'amour de mon enfant jusqu'au dernier soupir. " Puis il reprit :

" — Vers l'année 17... nous touchions aux vacances qui devaient commencer vers la mi-juillet, mais je ne sais comment me l'expliquer aujourd'hui, était-ce un pressentiment qu'avec elles allaient s'éteindre pour toujours les joies de ma vie ? Hélas ! elles devaient être les dernières, car je terminais mon cours d'étude. Je me sentais triste et abattu. Il y a toujours quelque chose de solennel dans ce suprême adieu que nous faisons à nos belles années de collège. Le succès avait couronné mon travail au delà de mes espérances. Je remportai presque tous les premiers prix de ma classe. L'accueil que je reçus à la maison paternelle fut encore plus chaleureux, plus affectueux, s'il était possible, qu'il ne l'avait été les années précédentes.

" Mon père, ma mère et mes sœurs me reçurent avec les mêmes démonstrations de joie, j'étais le seul fils. Or, sans être bien riche, ma famille jouissait d'uue honnête aisance comme cultivateur. Après les premiers embrassements : " — Il va falloir, me dit mon vieux père, te bien reposer mon enfant. Je t'ai acheté un beau fusil, un beau cheval est à l'écurie, j'ai quelques épargnes, amuses-toi, promènes-toi et surtout laisses là tes livres pour jouir de la vie dont tu ne connais pas encore les plaisirs ".

" Puis ma mère et mes sœurs me conduisirent dans la plus belle chambre qui avait été préparée avec tous les soins, la tendresse et l'affection qu'elles me portaient. Je remarquai, plein d'attendrissement, avec quelle ingénieuse sollicitude on y avait déposé tous les objets qui pouvaient flatter mon goût et me procurer le plus grand confort.

" — Tu vas faire ta toilette maintenant, me dit ma mère en m'embrassant, nous avons invité les voisins à souper, et j'espère que tu vas t'amuser dans la soirée puisque tous tes anciens compagnons d'enfance avec leurs sœurs sont de la partie ".

" En effet, personne n'avait manqué à l'invitation. Les bons voisins avec leurs enfants étaient venus se réunir à cette fête, et je rougissais d'orgueil et de plaisir, lorsque je voyais ces braves gens venir me presser la main avec une considération qui tenait presque du respect et me prodiguer des éloges sur mes succès, en présence des jeunes filles et de leurs frères.

" Le souper fut bien joyeux, les langues déliées par quelques verres de bon vieux rhum, débitaient mille et mille plaisanteries qui étaient saluées par des tonnerres d'éclats de rire. Les chants ensuite succédèrent aux bons mots, enfin la gaieté était au diapason, lorsque nous nous levâmes de table. Ma mère, par une délicate attention, m'avait fait placer auprès d'une jeune fille plus jolie, plus instruite et plus distinguée que ses compagnes.

(*à suivre*) Dr Ch. de Guise.

Paraîtra dans notre prochain numéro, *Un drame dans la forêt*.
Faute d'espace, nous insérons les *Reçus* sur la 3e page du couvert.

UN DRAME DANS LA FORÊT

Le vent du nord sifflait plaintivement à travers les arbres dénudés. La neige tombait en tourbillonnant d'un ciel livide. Des ténèbres épaisses couvraient la forêt.

Une femme, jeune encore, et dont un pâle voile de tristesse et d'anxiété éclipsait la beauté, était assise seule, à la porte du poêle, dans l'unique appartement d'un humble chantier isolé.

Deux blonds chérubins, dont l'aîné comptait à peine six ans, dormaient du sommeil de l'innocence, dans un coin de la chambre, indifférents à la douleur de leur mère et semblant sourire aux anges qui veillaient sur eux. De temps en temps, la jeune femme entr'ouvrait la porte et jetait au vent un appel long et déchirant qui se terminait par un gémissement douloureux. Ne recevant aucune réponse, elle revenait tristement s'agenouiller devant un crucifix suspendu à la muraille et d'une voix oppressée répétait sans cesse : « Mon Dieu, protégez mon époux ! Seigneur, veillez sur lui ! »

* * *

Alfred Bayard, le mari de cette épouse désolée, était venu, l'année précédente se tailler un domaine, dans cette partie sauvage et retirée des Laurentides qui se trouve au nord du village de Rawdon. Possesseur d'un petit capital, il ne crut mieux faire que de l'employer à se fixer sur une terre. D'une constitution robuste et d'un courage à toute épreuve, il ne se laissa rebuter par aucun obstacle et fit tant et si bien, qu'il put, dès la première année, mettre quelques arpents en culture. La terre était excellente et admirablement bien située, l'avenir plein de promesses.

Il était question de faire, au printemps, un chemin qui devait longer la petite rivière, qui coulait, claire et paisible, devant sa demeure, et se prolonger jusqu'au village, distant de quatre milles. Plusieurs colons s'étaient choisi des lots dans le voisinage et devaient s'y établir au retour des beaux jours ; et qui sait, avant longtemps peut-être, une chapelle serait-elle érigée dans cet endroit privilégié et deviendrait le centre d'un beau et florissant village, dont lui, Bayard, aurait l'honneur d'être le fondateur.

Mais un jour fatal arriva pour cette heureuse famille, qui se plaisait à faire de si beaux rêves d'avenir.

Un après-midi du mois de janvier, notre brave colon se proposa d'aller au village, faire quelques emplettes, avant que les chemins ne fussent devenus impraticables. Sa femme essaya, mais en vain, de lui faire remettre ce voyage au lendemain, car le ciel était sombre et tout faisait présager une tempête de neige ; elle semblait, du reste, avoir le pressentiment d'un malheur, car, lorsque son mari, après avoir chaussé ses raquettes, se préparait à partir, elle le supplia, les larmes aux yeux, de rester. Il l'embrassa en riant de ses craintes puériles, que rien ne motivait et promit d'être de retour avant six heures.

Nous avons vu combien la pauvre femme était inquiète de l'absence prolongée de son mari ; son inquiétude était bien justifiée, du reste, par l'horrible tempête qui sévissait à ce moment et par le froid sibérien qu'il faisait, car se trouver dans cette forêt pendant la nuit, n'ayant nul chemin pour se guider et par un temps pareil, c'était la mort certaine, inévitable. Elle eut beau se dire qu'il n'était pas possible qu'il eut quitté le village et qu'il attendait au lendemain pour revenir, elle ne put calmer l'angoisse qui lui étreignait le cœur.

Huit heures venaient de sonner, lorsque tout à coup, à travers les mugissements de la tempête, il lui semble entendre une voix lointaine appelant au secours. Elle se couvre à la hâte de son châle et se précipite dehors.

N'entendant plus rien, elle croit, avoir été le jouet d'une illusion ; mais après quelques instants d'attente, le même appel s'élève, distinctement cette fois, en amont de la rivière.

Plus de doute possible : c'est bien la voix de son mari.

Elle s'élance, affolée, dans cette direction ; l'épaisseur de la neige ne lui permet d'avancer que difficilement ; enfin, après d'héroïques efforts et guidée par la voix de plus en plus faible de son époux, elle finit par l'apercevoir, adossé à un tronc d'arbre et dans l'impossibilité de faire aucun mouvement. Elle veut le soulever, mais ses jambes, presque entièrement gelées, refusent de le porter ; son corps, engourdi par le froid, ne se prête plus à aucun mouvement. Voyant l'inutilité de ses efforts, la pauvre femme, dans le paroxisme de la douleur, se tord les bras de désespoir. Après l'avoir enveloppé du mieux qu'elle put, avec son châle, elle revient a la maison, rassemble toutes les couvertures qu'elle peut trouver et dans sa précipitation à secourir son mari, oublie de fermer la porte du chantier. Le vent et la neige, s'engouffrant par l'ouverture, réveillent les petits enfants qui se mettent à pleurer en appelant leur mère. Hélas ! la pauvre femme ne devait plus revenir, car, arrivée au lieu où était son mari, elle ne trouva plus qu'un cadavre. À cette vue, l'infortunée pousse un cri terrible et tombe inanimée sur le corps du brave compagnon de sa vie. La neige les eut bientôt couverts de son blanc linceul ; le vent qui hurlait dans les grands arbres semblait se féliciter de son œuvre de mort.

Deux jours après, un habitant du village voisin, en passant devant la maison, fut surpris de voir la porte ouverte ; il pénétra à l'intérieur, où un triste spectacle s'offrit a sa vue.

Dans un coin de l'appartement, sous un monceau de neige, il découvrit les corps raidis des deux enfants, étroitement enlacés et semblant dormir d'un sommeil paisible. Les deux petits anges avaient déployé leurs ailes pour aller retrouver là-haut ceux qui les avaient laissés seuls et sans appui ici-bas.

Des recherches furent faites dans les environs par tous les hommes du village ; ce ne fut que le lendemain qu'on parvint à retrouver les restes mortels des malheureux époux.

Une humble croix de bois fut érigée sur le lieu de la catastrophe et lorsque vous passerez devant ce symbole de notre rédemption, n'oubliez point de réciter un « De profundis » pour le repos de leurs âmes.

J. P. V. Du Sault.

LA TOUR GÉANTE

Et ils se dirent : " Bâtissons une tour dont le sommet aille jusqu'aux cieux, et acquérons-nous de la renommée ". — Genèse, IX, 4.

Pleins de corbeaux et d'angélus,
Les clochers qui, d'un doigt de pierre,
Montraient sa route à la prière,
N'avaient que cent mètres au plus.

Des hommes hardis sont venus,
Qui, forgeant la dure matière,
Ont construit une Tour altière
Menaçant les cieux inconnus.

Miracle ! Jusqu'où donc va-t-elle ?
La foule pousse devant Elle
Un hourra d'admiration.

Son sommet se perd dans l'espace...
Mais, tout là-haut, un aigle passe
Et n'y fait pas attention.

François COPPÉE,
de l'Académie Française.

LA JEUNE FILLE

UNE jeune fille n'accepte jamais d'un homme un présent de valeur, à moins que cet homme ne soit son fiancé. Et encore, jusqu'au jour du contrat, celui-ci ne doit-il offrir que des livres, de la musique, des fleurs, des bonbons.

Une jeune fille ne fait pas faire sa photographie à chaque instant, et surtout elle ne distribue pas à tort et à travers les exemplaires de cette photographie. Elle peut la donner aux membres de sa famille, — sauf à de jeunes cousins qui, peut-être, la laisseraient traîner çà et là ; — à celles de ses amies qui sont douées d'un caractère sérieux et qui sont incapables de laisser aller ce portrait entre les mains de ceux qui ne doivent pas le posséder.

Elle ne porte son monogramme ni en broche, ni sur aucun objet de toilette, sauf son mouchoir de poche. Encore bien moins son prénom. Même prohibition en ce qui concerne le papier à lettres d'une jeune fille, lequel doit être simple, azuré ou blanc. Elle peut signer ses lettres à ses amies de son pronom suivi de son nom de famille ; à un professeur, à une personne de connaissance, à un fournisseur, l'initiale de son prénom précède le nom de son père.

Si un homme lui cède sa place, en wagon, en voiture, en tout autre lieu, ou lui rend un de ces petits services qu'on peut accepter, elle remercie poliment, d'un air souriant.

Au bal ou dans toute autre fête, si une gaieté bruyante, des conversations trop prolongées avec un homme, et une exubérance trop vive lui sont interdites, il ne lui est pas ordonné, pour cela, de prendre une physionomie froide et sérieuse. Un joli rire, un air aimable, certaine spontanéité même, lui siedront très bien. En un mot, elle choisira le juste milieu entre le laisser-aller et l'excessive pruderie, et elle peut être certaine qu'elle sera convenable et charmante.

À table, elle ne doit pas manger comme Gargantua, ce n'est pas joli et cela nuirait surtout à sa santé, mais ce serait encore plus déplaisant de la voir manger comme un oiseau, — à moins qu'elle ne soit de constitution délicate ou souffrante, — parce qu'on supposerait, non sans raison, qu'elle réprime son appétit, pour affecter des airs éthérés. Quand on est jeune, on a toujours faim aux heures des repas, et on ne criera pas au réalisme, parce qu'une jeune personne encore en croissance satisfera un bel appétit. Ce qu'il faut seulement éviter, c'est la gourmandise qui enlaidit et qui dénote une mauvaise éducation. Par exemple, une jeune fille ne boira jamais du vin pur, et *trempera* même fortement son vin. Elle n'acceptera pas de liqueur. Une femme doit se garder des spiritueux, sa beauté et sa bienséance l'exigent. Les Romaines de l'antiquité ne buvaient jamais de vin en public. Il faut suivre cet exemple au dehors et à la maison.

Elle évite de railler les autres, de se moquer de ses amies ou des étrangers. Les blessures qu'on fait à l'amour-propre d'autrui saignent longtemps. Par bonté d'abord, par prudence ensuite, elle s'arrangera de façon à ne jamais piquer ni froisser quelqu'un.

Il peut arriver qu'un jeune homme s'adresse directement à une jeune fille pour lui avouer qu'il l'aime et la voudrait pour femme. Si elle croit pouvoir répondre à son affection, elle porte immédiatement cette déclaration à la connaissance de sa mère. Sinon elle lui répondra tout de suite (ou après lui avoir demandé quelques jours) avec franchise ou droiture : « je regrette de ne pouvoir accepter vos sentiments, je vous remercie de la confiance que vous me témoignez en m'offrant de porter votre nom ; mais je sens que je ne puis vous rendre que de l'amitié, une bonne amitié ».

Qu'on ait accepté l'amour d'un homme ou qu'on l'ait repoussé, on ne doit pas en faire confidence à ses amis, confidence que la vanité inspirerait. En revanche, on est tenu de mettre sa mère au courant de ce qui se passe.

Ann Seph.

FABLE-EXPRESS

Jean, fier d'avoir commis un sonnet détestable,
Consultait Paul. — « Bien fait », lui fut-il répondu.
Depuis, Jean reçoit Paul chaque jour à sa table,

Moralité

« Un « Bien fait » n'est jamais perdu ».

Rémi Tremblay.

HELIKA

MÉMOIRE D'UN VIEUX MAITRE D'ÉCOLE.

No 4

« CETTE jeune fille n'était pas précisément belle, elle n'était peut-être pas même jolie, tel qu'on l'entend dans l'acception du mot, mais sa figure était si sympathique, sa voix et son regard si caressants et si doux, qu'elle répandait autour d'elle un charme et un bonheur auxquels il était difficile de résister. Sa conversation était entraînante, et se ressentait de son caractère aimant et contemplatif, elle avait une teinte de mélancolie lorsque le sujet s'y prêtait, qui donnait à sa figure et à ses paroles quelque chose d'enivrant. Pendant le souper nous parlâmes de différentes choses, mais le sujet sur lequel je me surpris à l'écouter avec un indicible plaisir, ce fut lorsqu'elle m'entretint des beautés de la nature. Ce n'était certes pas dans les livres qu'elle les avait étudiés, ce n'était pas non plus dans les ébouriffantes dissertations des romanciers ; mais dans le grand livre de la nature, où chacun y puise les connaissances et la foi en celui qui a créé toutes ces merveilles. Elle en parlait avec chaleur et émotion, et, suspendu a ses lèvres, j'écoutais les descriptions qu'elle me faisait. Elles débordaient pittoresques et animées, comme une cascade de diamants.

« Bref, ai-je besoin de le dire, j'avais alors vingt ans, l'enivrement de la fête, le sentiment supposé de ma supériorité, les vins qui avaient été versés à profusion, les éloges qu'on m'avait prodigués, tout enfin avait contribué à exalter mon cerveau. Mais lorsque je me levai de table, je sentis dans mon cœur quelque chose que je n'avais pas encore éprouvé.

« Le bal s'ouvrit ensuite, je dansai plusieurs fois avec cette jeune fille que je nommerai Marguerite, et quand la veillée fut finie, qu'elle fut partie avec ses parents, j'éprouvai un vide mêlé de charme et un sentiment de vague inquiétude indéfinissable. Il fallut m'avouer, que de l'avoir vue au bras d'un beau et loyal jeune homme, et échanger ensemble des paroles d'intimité en était la cause. Quelques regards que j'avais surpris produisirent dans mon être un bouleversement jusqu'alors inconnu. Ce jeune homme s'appelait Octave, il avait été mon condisciple de collège et jusqu'à ce temps mon ami. Il avait terminé ses études depuis deux ans, et était revenu prendre les travaux des champs sur la ferme de son père. Ce fut en vain cette nuit-là que je cherchai le sommeil, je la passai à me rouler sur mon lit, et, lorsque plus calme le lendemain matin, je voulus descendre dans les replis de mon âme, je sentis que j'aimais éperdument Marguerite, et que le démon de la jalousie allait prendre possession de moi.

« Je formai donc la résolution de ne plus la revoir. Effectivement, bien des jours se passèrent, oui, quinze longs jours s'écoulèrent avant que je la revisse, et cependant pas une heure, pas un instant du jour ou de la nuit sans que je pensasse, que je rêvasse à elle. Tout le monde me faisait des reproches sur mon air morne et abattu. J'avais perdu le sommeil et l'appétit. Mes parents étaient inquiets, ma bonne mère ne manquait pas de l'attribuer au travail excessif de mes études.

« Cependant il fallut céder aux obsessions et retourner aux soirées du village. Je croyais être assez fort pour pouvoir affronter le danger. J'y rencontrais fréquemment Marguerite et Octave et m'en revenais chaque soir de plus en plus éperdument amoureux et jaloux. Son nom m'arrivait sur les lèvres à chaque jeune fille dont j'apercevais dans le lointain la robe onduler sous les caresses de la brise. Je partais pour la chasse sans munitions, ni carnassière et allais m'asseoir sur le bord de la mer, et là, des journées entières, je pensais à elle. La plainte de la vague qui venait tristement déferler sur la plage convenait à ma tristesse.

« Ainsi se passa ma première année chez mes parents. La demeure de Marguerite était presque voisine de la nôtre, nous nous visitions réciproquement et je la voyais très fréquemment. Il était impossible qu'elle ne s'aperçut pas du feu qui me dévorait. Cependant sa conduite envers moi et ses paroles étaient toujours affectueuses et amicales, mais qu'étaient-elles ces marques d'amitié pour moi, qui sentais au-dedans de mon cœur un brasier dévorant ? De ma fenêtre je voyais sa demeure, ses allées et venues et avec frémissement j'apercevais sa silhouette dans dans le lointain. Lorsqu'elle se rendait à l'église, je la suivais de loin et aurais été heureux de baiser les traces de ses pas dans la poussière du chemin.

« Vous pouvez juger de ce que j'éprouvais avec cet amour immense, quand je la voyais au bras d'Octave et avec quelle rage j'appris un jour qu'ils étaient fiancés. Elle devint désespoir, le jour où je la rencontrai rougissante de bonheur et de plaisir ; elle était inclinée vers Octave et la main dans la sienne, ils se souriaient l'un à l'autre. Pendant que je passais ainsi toutes mes journées en folles rêveries amoureuses, Octave par son travail et avec l'aide de l'argent que son père lui avait donné, s'était acquis une belle propriété, et moi je ne faisais rien. Ma famille était très occupée de voir la tournure que prenait mon esprit, car je devenais de plus en plus morose et taciturne. Ma mère, un jour, à la suggestion de mon père, m'en fit la remarque d'une manière douce et maternelle. Je lui répondis d'un ton bourru et grossier. La sainte femme m'écouta avec étonnement d'abord, comme si elle n'en pouvait croire ses oreilles ou comme si elle se fut éveillée d'un mauvais rêve, puis tout à coup elle fondit en larmes et m'entourant de ses bras, elle me dit en m'embrassant : « — Pauvre enfant, tu souffres donc bien ». Elle ne put ajouter un seul mot, les sanglots la suffoquèrent. Ces larmes de ma mère furent les premières qu'elle versa de chagrin, mais elles ne furent pas, hélas ! les dernières que virent couler ses cheveux blancs et dont seul je fus la cause par mon ingratitude et ma méchanceté.

« Enfin le jour décisif arriva, il me fallait sortir de cet affreux état.

« Un dimanche matin, Octave était absent, je revenais de l'église accompagnant Marguerite. Je résolus de profiter de l'occasion pour tenter un dernier effort. Je lui rappelai d'une voix émue les joies, les plaisirs de notre enfance, combien alors les journées étaient longues et ennuyeuses quand nous ne pouvions nous rencontrer pour partager nos jeux et nos promenades. Je remontai ainsi jusqu'au temps présent. Elle m'écouta d'abord avec plaisir, ne sachant où je voulais en venir. Mais bientôt mes paroles devinrent plus significatives et plus pressantes.

Lorsque je lui exprimai en termes brûlants combien je l'aimais, quels étaient les rêves de bonheur que j'avais fondé sur son amour et son union avec moi, elle rougit, puis pâlit au point que je crus qu'elle allait défaillir. Je lui fis ensuite le tableau de mes souffrances passées et de mon désespoir si elle refusait de se rendre à mes vœux. Alors des larmes abondantes glissèrent sur ses joues, mais elle ne me répondit pas. Je redoublai d'instances, tout mon cœur, toute mon âme, tout mon amour passèrent dans mes paroles, elles devaient tomber sur son cœur de glace comme des gouttes de feu. Insensé, j'espérai un instant qu'elle aurait pitié de moi et se laisserait fléchir, mais ce ne fut qu'un éclair.

« Jugez de ce que je devins, lorsque me prenant les deux mains et m'enveloppant de son regard si doux et si caressant, elle me dit en pleurant : « — Le ciel m'est à témoin que je donnerais la plus grande part du bonheur qu'il me destine pour vous savoir heureux. Mais pour vous appartenir. je manquerais au serment que j'ai fait à un autre devant Dieu, je manquerais de plus aux cris de ma conscience et à la voix de mon cœur, car je ne vous cacherai pas que je suis fiancée à Octave et que dans peu de jours nous serons irrévocablement unis ». Je ne sais quelle transformation se fit dans ma figure, si elle eut peur de l'expression de mes traits ou de l'effet de ses paroles, mais en levant les yeux sur moi elle recula de quelques pas.

« — Pourquoi, ajouta-t-elle tristement, faut-il que je vous fasse du chagrin ? une autre vous comprendra mieux que je ne le puis faire, car elle sera plus que moi à la hauteur de votre intelligence et vous serez heureux avec elle. Octave et moi vous avons désigné une place au coin du feu où vous viendrez vous asseoir bien souvent, nous causerons, nous nous amuserons et nous nous occuperons de vous trouver une épouse digne de vous ».

« Tels furent les derniers mots qu'elle m'adressa en me pressant affectueusement la main. Elle était toute émue et tremblante, je la voyais pleurer et j'avais l'enfer dans le cœur ; c'est ainsi que nous nous quittâmes.

« Je passai le peu de jours qui suivirent cet entretien et précédèrent leur union dans des transports de rage et de jalousie inexprimables. Mes parents crurent véritablement que je devenais fou furieux.

« Cependant, ainsi qu'elle me l'avait dit, huit jours après, la tête brûlante, la figure affreusement contractée, j'entendis, à l'abri d'un pilier de la petite église de notre paroisse, le serment qu'Octave et Marguerite se firent de s'appartenir l'un à l'autre. J'aurais voulu voir le temple s'écrouler sur eux et les mettre en poussière. C'en était fait de moi, j'avais au fond du cœur tous les esprits du mal et tout ce que le cœur humain peut avoir de haine contre son semblable, je le ressentais pour eux. De tous les pores de ma peau sortait le cri : vengeance ! vengeance. Si elle m'eut aperçu lorsque sa robe vint me frôler au sortir de l'église, elle eut reculé, épouvantée comme à l'aspect d'un serpent.

« Fou, insensé, j'avais espéré jusqu'au moment solennel. Oui, j'espérais qu'elle comprendrait toute l'immensité de mon amour, et combien j'aurais travaillé à la rendre heureuse. Le dimanche même, malgré la publication des bans, cet espoir m'enivrait encore.

« Vous êtes peut être surpris qu'après tant d'années et en ce moment

solennel où il ne me reste que peu de temps à vivre, je vous parle avec autant de chaleur du passé ; mais sur son lit de mort, le vieillard sent quelquefois son sang se réchauffer aux brûlants souvenirs de sa jeunesse : c'est la dernière lueur du flambeau qui va s'éteindre.

« Je laissai le cortège nuptial s'éloigner et m'élançai hors du temple. Je courus à la maison, fis un paquet de quelques hardes, me munis d'un bon sac de provisions et d'amples munitions, sifflai mon chien et répondant à peine aux douces paroles de ma mère qui pleurait en m'embrassant, je pris le chemin du bois.

« Mes bons parents, je ne les ai jamais revus depuis ; mais j'ai appris par d'autres que mes deux sœurs avaient embrassé la vie religieuse dans un couvent des Sœurs de Charité ; que mon père et ma mère joignaient leurs prières aux leurs pour celui qu'ils croyaient mort depuis longtemps. Hélas ! leur fils dénaturé n'a pas été essuyer les pleurs de leurs vieux ans et leur fermer les yeux ».

VI. — DANS LES BOIS

Les forces du moribond étaient complètement épuisées. Ces souvenirs chargés de repentir avaient trop longtemps pesé sur son âme.

Il indiqua à monsieur Fameux un endroit dans la chambre où il trouverait un manuscrit qui contenait toute l'histoire de sa vie. Il nous demanda comme une faveur de vouloir en prendre connaissance, de le publier même, si on le voulait, afin qu'il servit d'enseignement ».

Sur un des rayons poudreux de ses tablettes, monsieur d'Olbigny alla prendre un manuscrit jauni par le temps :

« — Voilà, nous dit-il, qui complètera l'histoire d'Hélika, si elle vous présente quelqu'intérêt. Mais auparavant, permettez-moi de vous raconter ses derniers moments.

Il était donc évident que l'heure suprême était arrivée pour le vieillard, aussi le sentait-il lui-même. Il nous fit signer comme témoins, un testament olographe qu'il avait préparé, par lequel il instituait Adala, sa légatrice universelle, lui enjoignant toutefois de prendre un soin tout filial de la vieille indienne et nommait monsieur Fameux son exécuteur testamentaire.

Toutes ces dispositions prises, il nous exprima le désir de rester encore quelques instants seul avec le ministre de Dieu. Ses forces l'abandonnaient rapidement. Après un assez long entretien avec monsieur Fameux, sur sa demande nous rentrâmes dans la chambre. La jeune fille agenouillée, recevait toute en larmes la dernière bénédiction et les derniers baisers du mourant, pendant que la vieille indienne regardait d'un œil sec et stoïque cet émouvant tableau.

(*à suivre*) Dr Ch. DE GUISE.

LE RECUEIL LITTERAIRE

1er OCTOBRE 1889

UN AMOUR FATAL

Un soir d'été, sur la grève du Saint Laurent, à un demi-mille en amont de l'endroit où l'église de Caughnawaga s'élève aujourd'hui, un jeune homme cheminait au pas de son cheval.

C'était l'heure du crépuscule, et déjà le fleuve et la côte se confondaient dans la vague obscurité de la nuit. Le cavalier avait abandonné la rêne au cou de sa monture, et, l'œil perdu sur les flots, il laissait voyager sa pensée dans le pays du rêve.

L'année 1837 comptait huit mois. Un souffle d'indépendance avait passé sur le pays et ce long frémissement qui marque l'attente impatiente agitait les populations. Le peuple, fatigué d'une domination déshonorante par ses abus, révolté des refus de justice constants du parlement anglais, avait soif de liberté ; et, dans ce fécond enthousiasme qui devait, au prix du sang de quelques patriotes, nous assurer les libertés de l'avenir, il se levait en masse pour marcher à sa délivrance.

Henri Dumas était un des *Fils de la Liberté*, un des membres de cette association au sein de laquelle la réflexion ne fut pas toujours à la hauteur de l'entraînement, mais dont le patriotisme ardent et l'héroïque courage déterminèrent le premier pas dans la révolte. Au moment où nous le trouvons à Caughnawaga, il attendait depuis deux jours dans sa famille les ordres de ses chefs.

La brise du soir lui apportait le bruit des rapides et, dans la sérénité de cette nature qui l'entourait, songeant à l'avenir, il se laissait bercer par les harmonies des flots et de la nuit.

Tout à coup s'éleva dans l'espace une voix grave et pure qui chantait sur un rythme étrange une chanson populaire dans la tribu des Iroquois. Henri releva la tête, mais sans étonnement, comme s'il eût reconnu une voix amie. Il avait passé ses premières années en ce lieu, et, tout enfant, s'était souvent mêlé dans ses jeux avec les petits Sauvages de la tribu des Caughnawagas, derniers descendants des Iroquois. Il connaissait depuis longtemps une brune jeune fille, enfant du chef de la tribu, dont l'étonnante beauté avait jadis gagné ses sympathies et plus tard son admiration. Il venait de reconnaître sa voix, et quand l'Indienne se tut, il reprit, d'un accent mâle et vibrant le second couplet de la chanson.

Henri finissait à peine que le bruit d'un aviron dans l'eau attira son attention, et il distingua une légère embarcation au fond de laquelle se dessinait la svelte taille d'une femme. En deux bonds, il fut à l'endroit où accostait la pirogue.

La lune gravissait maintenant, avec la majesté d'une souveraine, les dégrés de l'horizon constellé. Sa pâle lumière donnait à la surface du Saint Laurent des teintes d'argent que les ondulations des vagues interrompaient çà et là.

— Fleur-de-Printemps souffre-t-elle ce soir que sa voix est triste comme un chant de mort ? fit le jeune homme.

— Je souffrais tout à l'heure, répondit l'Indienne, mais la présence de mon frère le Visage-Pâle a ramené la joie dans ma pensée.

— La fiancée de Castor-Bleu a donc quelques fois des rêves pour d'autres que lui ? interrogea gaîment Henri.

— Fleur-de-Printemps n'a pas eu, depuis bien des lunes, d'autres songes que pour le vaillant Français qui vient de déterrer la hache de guerre et qui partira demain pour la défense de son pays.

En parlant ainsi, l'Indienne fixait sur Henri ses yeux plus noirs que la nuit. Ce dernier n'avait jamais éprouvé pour la jeune fille autre chose que de l'admiration, mais à cet instant, elle était devant lui si belle, si rayonnante, la nuit leur faisait une telle solitude, qu'il se sentit ému. Il se pencha vers elle :

— Ma sœur sait-elle ce qu'il y a de beauté dans son regard et ce qu'elle éveille dans le cœur de ceux qui l'approchent ?

La jeune fille ne répondit pas. Sa tête se courba, et une larme perla à travers ses cils.

Henri vit clair dans l'âme de cette enfant qui l'aimait et qu'il avait ignorée. Il devina toute la passion qui bouillonnait dans son sein, et empoigné par ce courant magnétique qui s'échappait d'elle, se grisant dans la contemplation de cette femme jeune et belle, réalisant d'un éclair de sa pensée tout ce qu'il y avait d'amour dans son cœur, il saisit brusquement la jeune fille par la main et l'attirant à lui, il posa ses lèvres sur sa bouche en murmurant :

— Je t'aime, je t'aime !...

Le lendemain, il quittait Caughnawaga et Fleur-de-Printemps, cachée à sa fenêtre, le regardait passer ; et, lui rendant en un long baiser d'adieu son baiser de la veille, elle se disait : « Je lui garderai ma foi, car il m'a dit qu'il m'aime ».

Elle conservait un souvenir. La veille au soir, en partant, Henri avait tiré de sa ceinture un joli poignard, à manche incrusté d'argent, et le lui avait donné : — « C'est pour me garder ton amour », avait-il dit.

***

Le Castor-Bleu, bien que fiancé à Fleur-de-Printemps, s'était aperçu de l'indifférence profonde de la jeune fille à son égard. Il découvrit bientôt qu'un autre avait toutes ses pensées et que Henri Dumas était aimé d'elle.

Quelque temps après le départ de ce dernier, l'Indien apprit qu'il venait d'être fait prisonnier, à Montréal, sous une accusation de haute trahison, et, croyant ébranler les sentiments de la jeune fille il s'empressa de lui annoncer cette nouvelle. Fleur-de-Printemps ne manifesta aucun étonnement ; elle était déjà informée de ce fait. Seulement, à son air sombre, le Castor-Bleu devina qu'elle roulait quelque sinistre projet dans son cerveau, et il décida de l'épier continuellement, espérant ainsi surprendre son secret.

Un soir, il vit la jeune fille sortir de sa demeure et se diriger vers le rivage. Arrivée là, elle détacha une barque et, s'y installant silencieusement, elle se guida vers le large.

L'Indien sauta dans une embarcation et convaincu que Fleur-de-Printemps traversait le fleuve pour se rendre ensuite à Montréal, il la

suivit en essayant de se dérober à sa vue. Mais celle-ci l'avait aperçu et, appuyant avec énergie, sur son aviron, elle enlevait vigoureusement sa barque. Toutefois le Castor-Bleu, de beaucoup plus fort, gagnait du terrain à vue d'œil.

Tout occupés à cette course presque fantastique, l'Indien et la jeune fille n'avaient pas remarqué que le courant les emportait à la dérive et que les rapides étaient proche. Il était trop tard maintenant pour revenir sur leurs pas ; et, à moins d'un hasard miraculeux, la mort, une mort atroce, vue de face dans toute son horreur, les attendait dans quelques instants.

Une pensée désespérée traversa l'esprit du Castor-Bleu. En un clin-d'œil, il rejoignit Fleur-de-Printemps et s'élança dans son embarcation, pendant que la sienne sautait déjà sur les houles et se perdait dans des flots d'écume.

Deux cris stridents traversèrent la nuit, pendant que dans l'obscurité, à travers les vapeurs des eaux, se dressaient deux formes enlacés. Les vagues se brisaient les unes contre les autres, et, frappant sur les rochers, rejaillissait en poudre blanche et en flocons de neige. La barque disparut dans ce tourbillon.

Le lendemain, le fleuve apporta à la côte deux cadavres ; l'un était celui de Fleur-de-Printemps dont les longs cheveux couvraient les épaules nues et cuivrées ; l'autre, celui du Castor-Bleu qui portait en pleine poitrine le poignard que Henri Dumas avait donné à la jeune fille... pour lui garder son amour.

Fidèle à sa parole et jusques dans la mort, elle avait gardé la virginité de son âme et elle était tombée, victime héroïque de son cœur et de son dévoûment.

***

À l'heure où s'accomplissait ce drame, Henri, qui n'avait été détenu que quelques jours, parlait avec enthousiasme de sa délivrance et des luttes de la liberté, aux genoux d'une blonde jeune fille qui l'écoutait mélancoliquement, et sur laquelle il reposait avec amour son œil limpide et bleu.

Sa pensée était loin de cette pauvre petite Indienne qui avait cru en lui sur un cri de passion échappé de sa bouche, qui avait formé dans sa faiblesse un rêve pour sa libération, et qui, en voulant le réaliser, donnait sa vie à qui n'avait guère songé qu'à ses lèvres roses et à son opulente chevelure noire.

Louis H. TACHÉ.

LE PRÊTRE

QUELLE gloire pour lui, quel honneur et quelle distinction suprême, d'avoir été choisi pour donner à tous l'exemple des vertus chrétiennes, pour enseigner la parole de Dieu, former le cœur de l'enfance, consoler la vieillesse, faire régner la pureté, le calme et le bonheur dans les familles et dans les cités, accompagner l'homme du berceau à la tombe, enfin d'appartenir à cette milice sacrée dont le chef est le roi des cieux.

Vicomte DE VILLENEUVE.

LE RÊVE DE LA VIE

À vingt ans, poète aux abois,
Quand revenait la saison rose,
J'allais promener sous les bois
Mon cœur morose.
À la brise jetant, hélas !
Le doux nom de quelque infidèle,
Je respirais les frais lilas
En rêvant d'elle.

Toujours friand d'illusions,
Mon cœur, que tout amour transporte,
Plus tard, à d'autres visions
Ouvrit sa porte.
La gloire — sylphe décevant
Si prompt à fuir à tire-d'aile —
À son tour m'a surpris souvent
À rêver d'elle.

Mais maintenant que j'ai vieilli,
Je ne crois plus à ces mensonges :
Mon pauvre cœur plus recueilli
A d'autres songes.
Une autre vie est là pour nous,
Où l'âme, ainsi qu'une hirondelle,
Doit s'envoler : — à deux genoux
Je rêve d'elle !

Louis FRÉCHETTE.

LA FEMME

Si je dis du bien des femmes, on dira que je ne les connais pas ; si j'en dis du mal, on dira qu'elles m'ont mis à la porte.

Cela ne m'empêchera pas d'en dire du bien et du mal.

Il y aura toujours quelque chose de nouveau à dire sur les femmes, tant qu'il en restera une sur la terre.

Depuis la création du monde, la robe change, la femme ne change pas.

L'homme irait presque toujours droit devant lui s'il ne rencontrait la femme à chaque pas. C'est un charmant compagnon de voyage, mais qui ne sait pas son chemin et qui nous empêche de voir le nôtre.

Pour savoir l'âge d'une femme, il faut le lui demander et le demander à son amie. Elle dira trente ans, l'amie dira quarante, on prendra le terme moyen.

Arsène HOUSSAYE.

HELIKA

MÉMOIRE D'UN VIEUX MAITRE D'ÉCOLE.

No 5

Bientôt après, nous nous mîmes à genoux et récitâmes les prières des agonisants ; quelques heures plus tard, Hélika était devant Dieu. Le surlendemain, nous le déposâmes dans sa dernière demeure à l'endroit qu'il nous avait lui-même indiqué. La cérémonie fut touchante et bien propre à nous impressionner. La nature avait cette journée-là une teinte morne et sombre. Le temps était couvert, le soleil voilé ne répandait qu'une lumière blanchâtre à travers les nuages qui le recouvraient. Une brise froide et glacée comme un vent d'automne, imprimait aux arbres des craquements et un balancement qui leur arrachaient des plaintes continues ; elles faisaient écho aux lamentations de la jeune orpheline, qui, la figure prosternée, arrosait de ses larmes la terre sous laquelle reposait celui qu'elle avait aimé comme son père.

Les plaintes du vent allaient s'éteindre dans les fourrés comme des sanglots. Le lac soulevé par la brise venait déferler ses vagues sur les galets du rivage avec de sourds gémissements.

La cérémonie terminée, Adala, toute en larmes, se jeta dans les bras de monsieur Fameux. « — Ma grand'mère et moi, seules désormais sur la terre, que deviendrons-nous, si avec l'aide de Dieu, vous ne nous protégez ».

« — Tes parents, ma chère enfant, lui répondit-il d'une voix émue, veillent sur toi du haut du ciel ; sois donc confiante et résignée, tant que Dieu me laissera un souffle de vie, je tiendrai leur place sur la terre auprès de toi ; d'ailleurs, le pauvre vieillard qui vient de rendre son âme à Dieu, t'a laissé de quoi compléter ton éducation et vivre richement. Bénis la Providence pour ce qu'elle a fait, car dans ses inscrutables desseins, elle donne en abondance d'une main ce qu'elle paraît ôter de l'autre. Tu dois d'ailleurs, d'après l'ordre de ton bienfaiteur, abandonner la vie des bois, venir au sein de la civilisation, où tu rencontreras plus de protection et te préparer à y remplir la mission que le ciel te destine ».

Ce fut avec une voix pleine d'émotion et de reconnaissance qu'Adala remercia monsieur Fameux de ces bonnes paroles. Pour nous, après cet entretien, nous n'eûmes, au gré de nos désirs, que bien peu d'occasions de la revoir. Toujours sous la surveillance de la vieille sauvagesse, elle l'aidait à préparer nos repas, à renouveler le sapin de nos lits, pendant que nous passions nos journées à la chasse ou à la pêche et que le bon missionnaire explorait les terres.

La journée finie nous nous retrouvions le soir au coin du feu et nous racontions les exploits du jour avec leurs incidents ; puis, l'heure du repos arrivée, nous donnions, dans nos prières, un souvenir au pauvre vieillard qui venait de nous laisser. Le lendemain, quelque matinal que fut notre déjeuner, il était toujours prêt. La bonne indienne et Adala nous l'avaient préparé avec le plus grand soin.

Nos cœurs jeunes et neufs de toutes impressions devaient céder aux

attraits de cette enfant des bois, qui avait pour nous le parfum et la suavité d'une fleur sauvage, poussée sous l'ombrage des grands arbres de nos bosquets. Sa séduisante beauté et sa grâce naturelle étaient rehaussées encore s'il était possible, par la tristesse répandue sur ses traits et par ses habits de deuil.

Bois Hébert, l'un de mes compagnons, se prit à l'aimer avec toute la force et l'ardeur de son tempérament de feu, et jamais dans le cours de sa vie, son amour ne se ralentit un seul instant.

Pourquoi ne vous avouerai-je pas que je cédai à l'entraînement, que je l'aimai moi aussi, comme on ne peut aimer qu'une seule fois dans la vie, c'est vous dire qu'elle fut mon premier et mon dernier amour. Bois Hébert était beau, riche et noble, brave comme un lion, il possédait de plus un caractère d'or et une générosité qui ne se démentit jamais ; aussi obtint-il facilement la préférence sur moi, qui n'avais autre chose à lui offrir qu'un cœur dévoué.

Ce qui vous surprendra peut-être encore plus, c'est que j'ai toujours été à l'un et à l'autre le plus sincère et intime ami, partageant avec Bois Hébert toutes les péripéties de sa vie aventureuse, et reprenant dans les temps de calme mes fonctions de précepteur auprès de ses enfants quand il eut épousé Adala.

Pardonnez, ajouta monsieur d'Olbigny, au vieillard les pleurs qui coulent de ses yeux, et permettez-moi de tirer le rideau sur ces souvenirs qui m'émeuvent encore malgré moi.

Je reprends la lecture du manuscrit, c'était, si vous vous en rappelez, au sortir de l'église et après que Hélika eut reçu les embrassements de sa mère, pour prendre les grands bois ».

« Où allais-je ? où ai-je été ? Qu'ai-je fait ? Je n'en sais rien. J'étais habitué au collège aux plus violents exercices. En gymnase j'étais de première habileté et l'on me considérait comme un très grand marcheur ; ma force et ma vigueur étaient réputées extraordinaires.

Lorsque la connaissance me revint, j'éprouvai une grande lassitude dans les jambes, je marchais encore, mais d'un mouvement automatique. Je devais être bien loin, mon pauvre chien ne me suivait plus que difficilement, et le soleil était monté sur les onze heures du matin. Mon front était brûlant et je frissonnais parce qu'une fièvre ardente me dévorait. J'étais auprès d'un petit ruisseau où coulait une eau fraîche et limpide ; j'y trempai mon mouchoir et m'en enveloppai la tête ; cette application me fit du bien. Je tirai ensuite de mon havre-sac quelques aliments, mais je ne pus pas même les approcher de ma bouche ; je les jetai à mon chien qui les dévora. Quelques instants après, je dormais profondément. Je n'avais pas fermé l'œil depuis longtemps et avais toujours marché depuis le matin de la veille. Grâce à ma forte constitution, lorsque je m'éveillai le lendemain, la fièvre avait disparu complètement et mes idées étaient parfaitement lucides.

Le soleil s'était levé dans tout son éclat ; un nid de fauvettes placé sur une branche auprès de moi, était balancé par la brise du matin. Le père secouant ses ailes toutes humides des gouttes de rosée, adressait au Créateur ses notes d'amour et de reconnaissance, pendant que la mère distribuait à la famille la becquée du matin. Un instant, une se-

conde peut-être, je les contemplai avec plaisir ; mais tout à coup, le démon de la jalousie me souffla le mot « Marguerite », depuis deux jours et une nuit dans les bras d'Octave. Oh ! alors je bondis dans un transpors de rage inexprimable. Je saisis mon fusil, ajustai le musicien ailé et fis feu. J'avais bien visé, le chantre qu'i m'avait éveillé par son ramage, tomba mort à mes pieds, la mère mortellement blessée roula un peu plus loin ; tandis que je lançai le nid et la couvée par terre et les écrasai sous mes pieds. Leur bonheur, leur gaîté m'avaient paru une provocation dérisoire.

Fou, furieux, je m'enfonçai encore plus avant dans la forêt. Ma conscience m'avertissait de prendre garde, que j'allais en finir avec la vie honnête et entrer dans la carrière du crime. Mais une autre voix infernale me soufflait le mot « vengeance ! » et malheureusement ce fut cette dernière qui l'emporta. Dès ce moment je n'eus donc plus qu'une idée fixe, inflexible, inexorable. Ce fut de tirer contre Octave et Marguerite, une vengeance terrible, parce que, dans ma folle méchanceté, je les accusais d'avoir empoisonné le bonheur de mon existence.

Je l'avoue aujourd'hui, après cet acte de barbarie, j'eus peur de moi, quand je sondai l'abîme de maux dans lequel j'allais m'enfoncer. Jamais une créature vivante n'avait été mise à mort par moi, pour le seul plaisir de voir couler son sang ou par méchanceté. Mais de ce jour, le génie du mal s'empara de moi et se garda bien de lâcher sa proie ; pour la première fois, je vis le sang avec une joie féroce.

Je continuai donc ma marche en m'avançant de plus en plus dans la forêt ; je marchai encore plusieurs jours, ne sachant où j'allais. Les étoiles et la lune, la nuit, le soleil, le jour, me servaient de boussole, et ma fureur, ma jalousie augmentaient à chaque pas. Tout en cheminant, je méditais, je m'ingéniais à trouver quelle pourrait être la plus grande souffrance que je pourrais leur infliger.

Le meurtre ou l'empoisonnement d'Octave se présentèrent bien à mon esprit, je tressaillis d'abord à cette idée, qu'Octave mort, je pourrais encore espérer de devenir le mari de Marguerite ; mais en y réfléchissant, je songeai qu'elle n'était plus aujourd'hui cette chaste et candide jeune fille que j'avais connue, et ma rage s'en augmenta encore, s'il était possible. Pour la satisfaire, je sentis qu'il me fallait inventer d'autres tortures que tous deux devaient partager. Il me les fallait terribles et incessantes.

Depuis cinq jours que j'avais laissé la maison paternelle, j'errais à l'aventure, lorsqu'un matin j'arrivai sur le bord d'une clairière. Au milieu, une biche, nonchalamment couchée, suivait avec orgueil et amour les ébats d'un jeune faon qui fôlatrait auprès d'elle. Ils étaient tous deux dans une parfaite sécurité. J'avais des provisions en abondance, mais l'instinct féroce déjà me dominait. J'ajustai donc le faon, le coup partit et il tomba à deux pas de sa mère. Un jet de sang s'échappa de sa poitrine. Surprise d'abord, la malheureuse biche regarda autour d'elle pour se rendre compte sans doute, du lieu d'où venait le danger, puis ses regards se portèrent sur son petit. Il était étendu par terre, ses membres s'agitaient et se raidissaient sous l'étreinte d'une suprême agonie. D'un bond elle fut auprès de lui, et lorsqu'elle aperçut le flot de sang qui ruisselait de sa blessure, elle poussa un gémissement si triste,

si plaintif, qu'il eut attendri le cœur le plus endurci. Ce cri d'une inénarrable douleur, qui ne peut venir que des entrailles d'une mère, me réjouit cependant intérieurement, et ce fut avec plaisir que j'observai ce qui se passa. La pauvre mère, en continuant ses gémissements, se mit à lécher la blessure et à inonder son petit de son souffle, comme pour réchauffer ses membres que le froid de la mort saisissait. Elle tournait autour de lui, essayait à soulever sa tête, puis s'éloignait ensuite de quelques pas comme pour l'engager à la suivre et à fuir avec elle. Elle revenait un instant après, recommençait encore à l'appeler comme elle avait dû faire bien des fois dans sa sollicitude maternelle, pour l'avertir d'éviter un danger ; mais le faon ne bougeait pas, il était bien mort. À mesure que le faon se refroidissait et qu'elle voyait ses efforts de plus en plus inutiles, ses braiements devenaient plus désespérés et déchirants. Parfois, elle courait à chaque coin de la clairière et faisait retentir les échos des bois de ses plaintes, comme si elle eut appelé du secours, puis elle revenait en toute hâte auprès de son petit, paraissant refuser de croire qu'un être fut assez méchant ponr lui avoir donné la mort. Enfin, lorsqu'elle se fut assurée que tout espoir était perdu, elle s'arrêta morne et immobile auprès de lui, appuya ses narines sur les siennes. C'était le dernier baiser que donne la mère sur les lèvres glacées de son enfant. La clairière était d'une petite étendue, la biche avait la face tournée vers moi ; je remarquai dans ses yeux une expression d'indicible douleur et des larmes abondantes qui s'en échappaient.

Je le confesse, loin d'être touché de cette scène, j'y pris un froid et secret intérêt. Après l'avoir contemplée pendant quelque temps, je sortis soudain de ma cachette. Une idée diabolique venait de me frapper. Il ne me restait plus qu'à attendre pour la mettre à exécution. Ma figure devait être bien hideuse de méchanceté, car la pauvre mère en m'apercevant s'enfuit toute effarée en poussant de douloureux gémissements. Je passai auprès du faon et d'un brutal coup de pied, je le lançai a vingt pas plus loin. J'avais remarqué avec joie que la biche s'était retournée sur la lisière du bois et qu'elle m'observait. Puis, je continuai ma route en sifflant joyeusement.

VII. — DANS LA TRIBU

Je passai deux mois, m'éloignant toujours des endroits où j'avais été autrefois si heureux, et jamais l'idée des angoisses que ma famille devait éprouver de mon absence ne se présenta à mon esprit. Je ne vivais plus depuis longtemps que de chasse et de pêche. Je m'étais ainsi habitué aux bruits des bois, et pouvais à mon oreille et à l'examen de la piste, reconnaître quelle était la bête fauve et quelquefois la tribu du sauvage qui avaient traversé les sentiers que je parcourais.

(*à suivre*) Dr Ch. DE GUISE.

LE RECUEIL LITTERAIRE
15 OCTOBRE 1889

LA GRANDE SŒUR

— C'EST une sauterie d'intimes, — avait dit M. Dural, le père de la mariée, en faisant les invitations, — la famille et quelques amis seulement ; on dansera chez moi.

Et tout le monde, en effet, se connaissait. On s'envoyait le bonjour, de loin, par des inclinations de tête ; on causait tout bas, derrière les éventails, avec de petits sourires moqueurs et des moues dédaigneuses.

Trois grandes pièces en enfilade ruisselantes de lumière et de gaieté, des fleurs partout ; une vingtaine de jeunes filles et de jeunes femmes, toutes jolies et comme choisies pour le plaisir des yeux ; çà et là, au milieu de la soie, des dentelles, des épaules et des bras nus, se détachaient tranchant sur toutes ces couleurs claires, des habits noirs qui s'inclinaient, se redressaient, lorgnant et saluant autour d'eux.

Tout le monde était ravi, parce que tout le monde aimait cette famille Dural et prenait part à son bonheur. « De si braves gens ! » disait-on partout.

Le père, un gros rougeaud, gai compagnon ; Mme Dural, une femme d'une exquise bonté ; Madeleine, la fille aînée, tout le portrait de sa mère et qui ne pouvait s'en prendre qu'à elle d'être encore demoiselle à vingt-trois ans ; enfin la seconde, la mariée, la reine de la fête, une ravissante petite blonde qui, toute gauche de timidité, se blottissait au bras de son mari, et répondait en rougissant aux compliments de ses amis qui l'appelaient encore *Mademoiselle Marguerite.*

Vraiment, il était bien temps que ce fût terminé, car tout le monde était sur les dents depuis deux mois. Ah ! la grande sœur Madeleine s'en était occupée du mariage de sa petite *Margot* ; elle en avait voulu toute la charge.

Depuis le premier jour des fiançailles, Madeleine si calme, s'était subitement transformée, affairée, nerveuse, s'occupant du trousseau, courant les magasins, les couturières, elle avait l'œil a tout, s'intéressant aux moindres détails. Ce n'était pas qu'elle fut bien aise de voir partir sa sœur, elle l'aimait trop ; mais, en somme, elle avait toutes les raisons possibles d'être joyeuse : la petite Marguerite faisait un riche mariage avec Eugène Derpré, un jeune homme ami de la maison, que le hasard des affaires avait amené chez M. Dural et qui, depuis trois ans, comptait au nombre des intimes.

Mais il ne fallait pas demander pourquoi elle, l'aînée, n'était pas mariée. Personne n'aurait pu le dire. Ce qu'on savait bien, c'est qu'elle n'y songeait guère, qu'elle avait repoussée depuis trois ans tous les partis qu'on s'était évertué à lui présenter, et que si Mme Dural, en bonne mère, s'en était trouvée tout d'abord affectée, elle avait dû en prendre son parti à la fin comme les autres.

Eh bien, il y en avait un qui désarmait pas : c'était l'oncle Variot, le frère de Mme Dural ; il trouvait sans doute qu'une seule nièce ne lui donnerait point tous les petits neveux qu'il espérait ; et il ne se gênait point pour déclarer que les jeunes filles lui semblaient faites pour se

marier ; — le soir même de la noce, dans un coin du salon, il s'en expliquait avec le vieux cousin Pons, un célibataire endurci, auquel tout cela importait peu.

— Il faut que Madeleine ait le cœur pris, pour avoir refusé ainsi tous les mariages. Elle est jolie, elle a vingt-deux ans, une belle dot ; il y a quelque chose.

— En voilà des idées, répondait d'un air important le vieux cousin, en introduisant ses deux doigts dans le gousset de son gilet à revers de soie ; mais regardez-la donc danser, et dites-moi si c'est là un chagrin d'amour. Depuis les fiançailles de sa sœur, je ne l'ai jamais vue plus gaie.

— Elle cherche à oublier, peut-être !

— Oublier quoi ?

— Ah ! si je savais !

— Vous êtes ridicule. Faites donc comme moi, regardez : c'est plus intéressant.

Et l'œil du petit vieux s'allumait ; ses jambes avaient d'imperceptibles tressaillements, comme si la danse l'attirait encore ; il aspirait, les narines dilatées, cette atmosphère très éclairée, où son œil ne percevait qu'un tourbillon de femmes et de fleurs.

Vraiment, pensait le vieux cousin en regardant son parent, c'était bien le moment de se mettre ces idées en tête, et d'avoir l'esprit hanté de semblables sottises au milieu de la joie générale.

Et la fête, en effet, battait son plein ; on s'amusait franchement ; on laissait à peine aux musiciens le temps de respirer, aux domestiques, la permission de faire circuler les plateaux, tant cette jeunesse semblait craindre, en vérité, de perdre une minute de plaisir, et les questions, les rires argentins, les exclamations se croisaient dans l'air.

Comme la méchanceté ne perd pas ses droits, dans un coin, un quatuor de bonnes petites amies *déshabillaient* la mariée : — Elle est petite, en somme, disait l'une. — D'un blond un peu fadasse. — Je n'oserais l'affirmer, mais il me semble qu'elle a l'épaule un peu plus haute que l'autre. — Elle qui aime le luxe, va éclabousser maintenant !... Et les quatre têtes se rapprochaient pour un détail confidentiel, qui les faisait sourire. Pauvre petite mariée !

Dans le groupe des jeunes gens on s'occupait aussi de la mariée, mais de façon toute différente, et tout à coup la bande joyeuse se dispersait comme une voilée d'étourneaux, afin d'échapper à M. Dural en quête de cavaliers pour deux jeunes filles disgraciées qui demeuraient sur leur chaise.

Il était une heure du matin, quand la mariée, emmitoufflée dans un grand manteau de fourrure, se trouva prête à partir. — Un dernier baiser de sa mère et la porte allait se refermer, quand Marguerite se sentit saisie tout à coup dans une étreinte passionnée. La sœur Madeleine venait de quitter le bal pour l'embrasser.

— N'oublie pas, dit vivement Marguerite à sa sœur, de chercher ce médaillon avec le portrait d'Eugène qui a été perdu ; j'y tiens beaucoup. Au revoir !

Elles s'embrassèrent et la porte se referma.

Madeleine eut un instant d'égarement, elle étendit les mains autour d'elle comme si elle allait tomber. Devenait-elle folle, en vérité ? Les

murs de l'étroit corridor où elle se trouvait tournaient autour d'elle entraînés dans une ronde fantastique que rythmaient les sons de la musique arrivant par instant jusqu'à elle.

Et la grande sœur, qui s'était montrée si joyeuse dans toute cette journée, eut subitement une crise de larmes avec des sanglots qui lui secouaient le corps. Le bal, la fête ? tout était oublié ! Madeleine était rentrée dans sa chambre, et, maintenant les pleurs séchés, elle s'étonnait de se sentir très calme, la tête presque vide ; elle allait à travers tous ces meubles qui lui étaient familiers, le regard étonné, remettant machinalement en place les objets qui se trouvaient dérangés.

Et brusquement, Madeleine sortit de cette torpeur, de ce rêve qu'elle semblait faire toute éveillée ; vivement elle prit dans une armoire un large médaillon d'or caché sous une pile de linge ; dans sa précipitation à l'ouvrir, la charnière se brisa, le couvercle détaché alla rouler avec bruit sur le marbre de la cheminée.

Que lui importait ? Elle n'entendait rien ; mais, s'approchant de la lumière, elle demeura ainsi perdue dans la contemplation du portrait que contenait le médaillon ; — la grande sœur sentait des larmes s'échapper doucement de ses yeux ; elle laissait couler ces pleurs qui la soulageaient maintenant, et, s'adressant à cette image comme si elle allait la comprendre : « Ah ! pourquoi ne m'as-tu pas aimée ? » murmura-t-elle.

. . . .

Une heure plus tard, Mme Dural, inquiète de ne pas apercevoir sa fille, vint la chercher dans sa chambre. Madeleine, étendue sur le lit, brisée par l'émotion, s'y était endormie, les larmes sur son visage étaient à peine séchées.

Dans la main que la jeune fille tenait étendue hors du lit, la mère vit le médaillon encore humide de pleurs, — elle eut le pressentiment de la triste réalité, elle devina la malheureuse passion que sa pauvre enfant avait étouffée dans son cœur.

La mère s'éloigna sans bruit, pour éviter à la jeune fille le trouble du réveil et la confidence de son triste secret.

Maxime PAZ.

MANIÈRE DE POSER UNE FOURNAISE

À cette époque où tout le monde s'occupe de poser ses fournaises pour la période des grands froids. plusieurs, et moi pour un, reconnaîtront probablement les vicissitudes qu'ils ont traversées, en pareil cas, dans la description amusante que l'*American Artisan*, donne de l'opération. Je traduis librement. Trois personnages actifs, Monsieur, Madame et la fille, et un spectateur bébé, sont en présence.

D'abord, Monsieur s'affuble des plus vieux habits qu'il peut trouver. Ainsi vêtu, il sonde avec la main le trou de la cheminée, se noircit les doigts, et tout en réfléchissant pour combiner un plan d'opérations, il se gratte le nez avec les doigts chargés de suie. Effet !... Le trio actif se rend ensuite dans le hangar où la fournaise a passé sa villégiature. Il faut apporter celle-ci dans le salon. Monsieur la prend par un bout,

Madame et la fille par l'autre, et, en marche ! Pour passer par la porte, Monsieur marche à reculons et ne manque pas de froisser l'ongle des pouces contre les montants. Juron ! Enfin la fournaise est déposée à l'endroit où elle était l'hiver dernier et les trois acteurs actifs partent à la recherche des pattes. On en trouve deux dans la fournaise, et pour retrouver les deux autres, on est obligé de déplacer un tas de charbon. Les pattes réunies, il s'agit de les placer : Monsieur lève un côté du poêle tandis que Madame ajuste une paire de pattes, puis il lève l'autre côté et la seconde paire est mise en place, mais dans cette opération, l'une des premières tombe, et pendant dix minutes, on est ainsi occupé à placer les quatre pattes qui se déplacent l'une après l'autre. Monsieur s'impatiente pendant ce temps. Nouveaux jurons !... Enfin tout est bien et on va s'occuper des tuyaux.

En les essayant, Monsieur reçoit une parcelle de machefer dans l'œil. Tableau ! L'an passé, les tuyaux avaient été posés par l'homme du métier, mais cette année, ça ne va pas tout juste, ça n'entre plus. Monsieur se coiffe de son chapeau, prend une feuille sous chaque bras et court chez le ferblantier pour les faire assembler. À son retour, les souliers tout chargés de boue, il monte sur une des plus belles chaises du salon pour passer le tuyau dans le trou de la cheminée. Hauts cris de Madame !... Dans sa précipitation pour descendre, il plante son pied carrément dans le cendrier, fait un entrechat et va renverser bébé, l'acteur passif, qui se met à crier. Nouveaux cris de Madame !... Monsieur va prendre une autre chaise dans la cuisine et essaie le tuyau qui se trouve être trop gros. Il court dans le hangar, fait une fente longitudinale sur le bout avec une vieille hache et le ressère en pressant avec les mains.

Maintenant, voilà le tuyau qui va bien dans la cheminée ; mais la fournaise n'est pas exactement à sa place. Les trois acteurs la reportent un peu à gauche et les pattes tombent... on les replace et il se trouve qu'on a été trop loin ; on revient à droite et les pattes tombent de nouveau. Scène !... Il se trouve que le coude ne va pas tout à fait à la hauteur du trou de la cheminée et Monsieur court au hangar à la recherche de petits blocs de bois pour hausser l'étuve. On les place et tout s'accorde. Mais le coude revient en avant.

Madame est très agitée, Monsieur place une table sous le tuyau, fixe une chaise dessus, dit à sa femme de la maintenir, et par un effort gymnastique des mieux conditionnés, se juche sur cet échafaudage fragile, muni de clous et de fil de fer ; le marteau est sur la table. Pour prendre le marteau que Madame lui tend, il doit se baisser et elle éclate de rire en le voyant tatoué comme un Indien Comanche. Jusque là, dans la préoccupation, elle n'avait rien remarqué.

Ayant complété le grand œuvre d'enfoncer les clous dans le plafond, Monsieur ajuste correctement le tuyau avec une combinaison en fil de fer, donne quelques coups de marteau par ci par là, à droite, à gauche, en avant, en arrière, pousse un peu d'un côté, un peu de l'autre, tout en lançant quelques jurons, reprend haleine, annonce avec orgueil que la grande affaire est heureusement finie, descend de son échafaudage, et dans l'excès de son bonheur, veut embrasser Madame qui se sauve en riant de son Indien Comanche.

Octave Cuisset.

HELIKA

MÉMOIRE D'UN VIEUX MAITRE D'ÉCOLE.

No 6

Un soir, j'étais occupé à préparer mon repas ; j'avais décidé de passer la nuit auprès d'une belle source où je m'étais installé. Depuis au delà de deux mois je n'avais point rencontré de créature humaine. J'étais tout occupé aux préparatifs du souper, qui d'ailleurs ne sont pas longs dans les bois, lorsque des craquements de branches inusités se firent entendre à quelques pas en arrière de moi. Je me retournai, deux yeux étincelants brillaient dans la demi obscurité, et mon feu faisait miroiter l'éclat de la lame d'un poignard déja levé pour me percer. L'instinct de la conservation s'était réveillé en moi. Heureusement que mon fusil était sous ma main, je le saisis et en appuyai la gueule sur la poitrine du survenant. « — Ne tirez pas, me dit-il, je me rends ». « — Jette ton poignard, m'écriai-je, ou tu es mort ». Il le laissa tomber par terre. De mon côté, je déposai mon fusil, saisis mon homme d'un bras ferme, et le conduisis auprès du feu. « — Gare à toi, lui dis-je d'une voix tonnante, si tu fais le moindre mouvement. Que me veux-tu ? Que cherches-tu ici ? » Il balbutia alors quelques paroles que je ne compris pas. Je le fis asseoir en face de moi, de manière que la lumière éclaira son visage. « — Que veux-tu ? » lui demandai-je de nouveau. Il me répondit : « j'ai faim, je veux manger ». Et, certes, le gaillard m'eut bien disputé ce repas, s'il ne m'eut senti de force à lui résister. Je lui coupai une large tranche de venaison, il la dévora en aussi peu de temps que je mets à vous le dire. Je lui en donnai une seconde, et pendant qu'il la mangeait avec la même avidité, je pus l'examiner tout à mon aise à la lueur de mon feu.

C'était un jeune sauvage à figure véritablement patibulaire. Bien que sa charpente fut robuste et osseuse, on voyait par son teint hâve et amaigri qu'il avait souffert de la misère et de la faim. Il était hideux, son visage reflétait toutes les mauvaises passions de son âme, et en l'interrogeant je pus me convaincre qu'il était aussi laid au moral qu'au physique. Il appartenait à une de ces races abâtardies de sauvages, qui ont pris tous les défauts et les vices des blancs, sans même en avoir conservé leurs rares qualités. Il me raconta avec un cynisme étrange ses vols et ses rapines, me nomma avec des ricanements sataniques les victimes qu'il avait faites en tous genres. Puis, il confessa qu'il s'était échappé de la prison dans laquelle il avait été enfermé pour la troisième fois. Je compris d'après ses paroles, que ce n'était pas une évasion, mais que le dégoût ou la crainte qu'il ne gatât les autres prisonniers, fussent-ils même des plus pervers, l'avait fait rejeter de son sein. C'était d'ailleurs dans un temps où l'on croyait que le jeune délinquant ne devait pas venir en contact et prendre les leçons des plus roués ou infâmes bandits.

Je le fis ainsi longtemps causer et m'assurai que je pourrais le dominer. Je me convainquis qu'il serait le meilleur instrument de ma vengeance, et lui demandai ses projets d'avenir. Il m'apprit qu'il allait rejoindre une tribu Iroquoise, qui se trouvait à quelques vingt lieues plus loin.

« — Pourquoi, lui demandai-je, ne vas-tu pas rejoindre tes frères de ta tribu ? » « — Ils ne voudront plus me recevoir, me répondit-il. C'est la troisième fois qu'ils m'ont chassé.

« Je suis Huron, ajouta-t-il d'un ton déterminé, mais malheur à eux quand je serai chez les Iroquois, et que j'aurai le moyen de me venger ».

Nous causâmes longtemps, bien longtemps et mêlâmes deux gouttes de sang que nous tirâmes l'un de l'autre avec la pointe d'un couteau, en signe d'éternelle alliance. C'est un serment que le sauvage, fut-il le plus renégat, n'oserait pas violer. Il convint de plus qu'il m'obéirait aveuglement.

Peut-être est-ce le temps de dire ici que, malgré ma scélératesse, je suis toujours resté franchement l'ami de mon pays.

Je lui ordonnai de me conduire dans sa propre tribu, me faisant fort de lui obtenir son pardon.

Les nations sauvages qui nous étaient alors alliées étaient peu nombreuses, et il me répugnait de voir ce jeune homme plein d'intelligence et de force, passer dans le camp ennemi. Il connaissait parfaitement les villages et les moyens de leurs habitants, et aurait pu aider puissamment les ennemis à dévaster notre colonie française, qui n'était alors, on le sait, que dans son enfance.

Malgré sa répugnance, il m'obéit.

Je me présentai quelques jours après dans sa tribu, et m'offris à leur chef comme voulant faire partie des leurs. L'occasion était on ne peut plus favorable. Nous étions en 17... L'histoire du Canada nous apprend combien furent longues et sanglantes les luttes que nous soutinmes contre les Iroquois, leurs plus mortels ennemis.

J'eus toutes les peines du monde à obtenir son pardon du grand chef, mais enfin il céda a mes instances et à l'assurance que je lui donnai que j'allais combattre avec Paulo à leurs côtés.

Il m'est inutile de faire l'histoire des actes de courage et d'audace qui furent déployés dans nos rencontres désespérées, ainsi que des affreux supplices qui furent infligés aux malheureux prisonniers.

Après trois ans de guerre, j'étais unanimement choisi comme un des principaux chefs de la tribu. Vingt fois j'ai vu la mort autour de moi, et me suis trouvé presque seul au milieu de nombreux ennemis. Bien que je désirasse ardemment mourir, je voulais faire payer ma vie aussi chèrement que possible ; je ne sais combien de monceaux de cadavres j'ai vus à mes pieds, sans que la mort elle-même eut voulu de moi, malgré mes blessures nombreuses.

Pendant que je prodiguais ainsi mon sang pour sa tribu, Paulo, en misérable lâche, fuyait du champ de bataille, aussitôt que l'action s'engageait ; mais quand le feu était cessé, le premier il était à l'endroit du carnage pour dépouiller les morts et torturer les blessés.

Ma position de chef que je devais à ma force musculaire, (tel que mon nom Hélika, qui veut dire « bras fort », vous l'indique), me donnait un ascendant considérable sur mes nouveaux alliés. Le fait est que mon pouvoir etait illimité parmi eux, et qu'ils obéissaient aveuglement à mes ordres.

Depuis quatre ans, nous faisions cette guerre barbare et sanguinaire avec toute la férocité et l'acharnement possibles, lorsque nous apprîmes

par un envoyé des Iroquois, que le reste de leur tribu demandait la paix. Nous la leur accordâmes aux conditions les plus avantageuses pour nous. Malgré nos exigences, ils y accédèrent volontiers.

La paix une fois signée, ce fut alors que surgirent en moi, plus terribles et plus inexorables, les idées de vengeance. Le jour, elles faisaient bouillonner mon sang et donnaient a ma figure une expression diabolique. La nuit, elles revenaient encore dans mon sommeil et me faisaient entrevoir les jouissances des démons, lorsqu'ils enlèvent une âme à leur Créateur.

VIII. — L'ENLÈVEMENT

Mon plan était tout tracé, et Paulo en connaissait une partie, il devait être mon complice dans son exécution.

Bien qu'occupé dans les luttes continuelles de ruses et d'embûches, que nous avions à tendre ou à éviter dans une guerre indienne, pour surprendre et ne pas être surpris par l'ennemi, je me tenais cependant parfaitement au courant de ce qui se passait au village. Mes coureurs, d'après mon ordre, allaient fréquemment rôder autour de la demeure d'Octave, et me rapportaient ce qu'y s'y passait. Il avait acheté à un mille du village une charmante propriété, où il jouissait avec Marguerite du plus grand bonheur domestique. Une petite fille, alors âgée de trois ans, était venue mettre le comble à leur félicité. Cette enfant, par sa rare beauté et sa gentillesse, faisait les délices de ses parents qui l'aimaient avec idolâtrie.

Tous ces détails exaspéraient encore ma rage contre eux. Ils étaient si heureux, et moi si malheureux ! Oh ! le temps de les faire souffrir à leur tour, le père et la mère d'abord et leur enfant ensuite, était venu. Car, dans ma fureur insensée, je tenais cette chère et innocente petite créature solidaire des tourments que j'endurais.

Je ne perdis donc pas de temps, et partis accompagné de Paulo. Peu de jours de marche nous amenèrent auprès du village. J'envoyai mon complice en exploration pour examiner les lieux, se rendre compte de la position, et prendre connaissance du personnel de la maison. Je lui enjoignis d'avoir bien soin de ne pas se laisser voir.

Le misérable ne manquait ni d'intelligence, ni d'adresse, aussi s'acquitta-t-il de sa mission de manière à lui faire honneur. Il avait su se glisser auprès de la ferme, compter le nombre de ses habitants, et apprendre parfaitement la topographie des lieux.

Nous nous rendîmes auprès de l'habitation d'Octave, pour guetter une occasion favorable et accomplir mon dessein.

Elle était située sur une légère éminence, et dominait un agreste et beau paysage. Une rivière profonde, d'une certaine largeur, dont le cours était rapide, coulait à quelques arpents de sa porte. Cette rivière était traversée au moyen d'un bac.

Nous étions aux beaux jours de juillet, c'est-à-dire que c'était le temps de la fenaison. Octave possédait de l'autre côté de la rivière, de vastes prairies.

Le soir du jour où nous arrivâmes, nous pûmes remarquer qu'il avait fait abattre une grande quantité de foin, qui devait être engrangé le

lendemain. Or, il fallait pour cette opération un grand nombre de bras, et je compris que tous ceux de la ferme seraient mis en réquisition. Cette circonstance secondait parfaitement l'exécution de mes projets.

Pauvre Marguerite, si tu avais pu apercevoir le soir dont je parle, les yeux flamboyants où brillait une joie diabolique, les deux figures hideuses et sinistres qui du dehors épiaient les abords de ta maison, et jusqu'aux tendres caresses que tu donnais à ton enfant, tu serais morte d'épouvante !

Le lendemain de cette soirée nous nous tînmes, Paulo et moi, dans le voisinage, surveillant avec le plus grand soin ce qui se passait.

Ce fut avec un indicible plaisir que nous vîmes Octave, Marguerite et tous leurs employés traverser la rivière pour s'occuper aux travaux des champs. Angeline, c'est ainsi que la veille je l'avais entendu appeler par sa mère, avait été confiée aux soins d'une vieille servante.

La journée se passa sans incidents. Marguerite traversa deux ou trois fois pour venir embrasser l'enfant. Vers cinq heures du soir, j'ordonnai à Paulo d'aller couper la corde qui retenait le bac. L'embarcation emportée par un courant rapide disparut bientôt de nos yeux, et alla se briser dans des cascades qui étaient à quelques milles plus loin. Au même moment, je remarquai que la vieille servante était sortie et occupée pour un instant dans un jardin qui se trouvait à un demi arpent de la maison. Tout semblait concourir à assurer le succès de mes projets.

Je profitai de son absence pour entrer par une fenêtre qui était ouverte du côté opposé où elle se trouvait. L'enfant dans son berceau, dormait du sommeil doux et calme de l'enfance. On voyait avec quelle tendre sollicitude sa mère avait orné sa couche, et rendu son lit aussi douillet qu'il était possible. Sur les meubles et le berceau étaient dispersés les jouets. Au moment où j'entrai dans la chambre, la petite avait quelques-uns de ces beaux rêves dorés où elle causait avec les anges que sa mère lui avait représentés comme de petites sœurs, car sa figure était épanouie, et un sourire d'un ineffable plaisir errait sur ses lèvres. J'ai peine à me rendre compte aujourd'hui comment, malgré mon extrême scélératesse, je ne fus pas ému de ce touchant tableau. Pourtant avec fureur, la saisir dans mes bras, m'élancer vers la fenêtre, et gagner le bois qui était à deux arpents plus loin, ce fut pour moi l'affaire d'une minute, je ne pus pas toutefois m'évader tellement vite, que l'enfant éveillée soudainement en sursaut, jeta un cri qui fut entendu de la vieille servante et qui la fit accourir en toute hâte à la maison. Elle alla sans doute droit au berceau de l'enfant, car elle sortit aussitôt en poussant elle aussi un autre cri qui fut entendu des travailleurs sur l'autre rive.

(*à suivre*) Dr Ch. de Guise.

M. JOSEPH LESSARD de Woonsocket, R. I. est notre agent pour les Etats-Unis. Il est par conséquent, autorisé à prendre des abonnements et à en faire la collection.

TABLE DES MATIERES

Du 1er volume — No 5 à 17 — 1er Mai au 15 Octobre 1889.

POESIES

ROMANS

NOUVELLES, CONTES, RECITS, ETC.

